Édition du groupe « Ebooks libres et gratuits »



Oscar Wilde

LE PRÊTRE ET L'ACOLYTE

suivi de

ÉTUDES D'ART ET DE LITTÉRATURE

Traduction par Albert Savine
1907

Table des matières

PRÉFACE

Voici un nouveau volume de l'œuvre en prose d'Oscar Wilde.

On y trouvera tout d'abord la nouvelle LE PRÊTRE ET L'ACOLYTE, *publiée d'abord sans signature dans* THE CHAMELEON *(vol. I, n° 1, décembre 1894), puis réimprimée dans l'œuvre posthume du poète.*

Il convient de signaler ici que M. Robert Harborough Sherard, dans la bibliographie qui termine SA VIE D'OSCAR WILDE, *classe cette nouvelle dans les apocryphes attribués à Oscar Wilde. D'après lui, la paternité en appartiendrait à un sous-gradué d'Oxford, mais il ne fournit aucune preuve de ses assertions.*

J'ai traduit également un choix des articles de littérature et d'art par lesquels Wilde contribuât d'octobre 1887 à septembre 1889, à la rédaction de la revue THE WOMAN'S WORLD. *Chargé par MM. Cassell et Cie de présider à la direction de cette revue mondaine, Wilde y a semé des pages d'un intérêt inégal, mais où l'on retrouve toujours sa verve et son humour.*

A. S.

LE PRÊTRE ET L'ACOLYTE

I

– Bénissez-moi, mon père, car j'ai péché.

Le prêtre tressaillit.

Il était las d'esprit et de corps.

Son âme était triste, son cœur était gros depuis qu'il s'était assis dans la terrible solitude du confessionnal où il écoutait toujours la même assommante litanie de fautes éternellement ressassées.

Il en avait assez des intonations de convention et des expressions comme clichées.

Le monde serait-il donc toujours le même ?

Depuis près de vingt siècles, les prêtres chrétiens s'asseyaient dans les confessionnaux, et depuis près de vingt siècles, ils prêtaient l'oreille à la même éternelle histoire.

Le monde ne lui paraissait pas meilleur. Il était toujours, toujours le même.

Le jeune prêtre soupira et, un instant, il souhaita presque que les hommes fussent pires.

S'il fallait qu'ils fussent criminels, pourquoi du moins n'échapperaient-ils pas à ces vieux sentiers péniblement piétinés et n'apporteraient-ils pas un peu d'originalité dans leurs vices ?

Mais la voix qu'il écoutait le tira de sa rêverie. Elle était si douce, si caressante, si hésitante, si timide. Il donna sa bénédiction et prêta l'oreille. Ah ! oui, maintenant il reconnaissait la voix. C'était la voix qu'il avait entendue pour la première fois ce matin-là, la voix du petit acolyte qui avait servi sa messe.

Il tourna la tête et regarda à travers la grille la petite tête baissée. Il ne pouvait se méprendre. C'étaient bien ces molles longues boucles.

Soudain, une minute, le visage se releva et les grands yeux bleus humides rencontrèrent ses yeux. Il vit le petit visage ovale s'emplir de honte aux simples péchés d'enfant qu'il confessait et un frémissement parcourut tout son être, car il sentit que là au moins il y avait quelque chose dans le monde qui était beau, quelque chose qui était vraiment sincère.

Le jour viendrait-il où ces douces lèvres écarlates deviendraient mensongères et fausses, où ce timide mezzo-soprano serait insouciant et conventionnel ?

Ses yeux s'emplirent de larmes et, d'une voix qui avait perdu sa fermeté, il donna l'absolution.

Après une pause, il entendit l'enfant se relever et il le vit traverser la petite chapelle et s'agenouiller devant l'autel où il dit sa pénitence.

Le prêtre cacha dans ses mains son visage amaigri et fatigué et soupira péniblement.

Le lendemain, comme il s'agenouillait devant l'autel et redisait les paroles du « Confiteor » au petit acolyte dont la tête s'inclinait si révérencieusement vers lui, il se courba si bas que ses cheveux effleurèrent le halo doré qui surmontait la petite

figure, et il sentit ses mains brûler et fourmiller d'une étrange et nouvelle fascination.

Quand la plus merveilleuse chose du monde, l'amour complet, – l'amour qui absorbe toute l'âme, d'un être pour un autre, – frappe soudain un homme, cet homme apprend ce que c'est que le ciel et il comprend l'enfer ; mais si cet homme est un ascète, un prêtre dont tout le cœur est donné à la dévotion extatique, alors il vaudrait mieux pour cet homme qu'il ne fût jamais né.

Quand ils furent dans la sacristie et que l'enfant, debout devant lui, l'aida respectueusement à dévêtir les vêtements sacrés, il sentit que désormais toute sa dévotion religieuse, toute la ferveur d'extase de ses prières serait liée, que dis-je ? serait inspirée par un seul objet.

Avec le même respect, la même humilité qu'il eût éprouvés en touchant les espèces consacrées, il reposa ses mains sur la couronne de boucles de la tête de l'enfant, il toucha la petite figure pâle et la relevant légèrement, il s'inclina en avant et délicatement frôla de ses lèvres ce front blanc lisse.

Quand l'enfant sentit la caresse de ses doigts, un instant quelque chose passa devant ses yeux ; mais quand il sentit le léger contact des lèvres du grand prêtre, une merveilleuse assurance le posséda.

Il comprit.

Il leva ses petits bras et, refermant ses minces doigts blancs autour du cou du prêtre, il le baisa sur les lèvres.

Avec un cri aigu, le prêtre tomba sur ses genoux et pressant sur son cœur l'enfant habillé de rouge et de dentelle, il couvrit de baisers brûlants son tendre visage empourpré.

Alors soudain régna sur tous deux à la fois un vif sentiment de crainte.

Ils dépouillèrent en hâte, plièrent avec des doigts tremblants de fièvre les vêtements sacrés et se séparèrent dans un silence intimidé.

Le prêtre retourna dans sa pauvre demeure.

Il voulut s'asseoir et penser, mais ce fut en vain.

Il essaya de manger, mais il ne put que repousser son assiette avec dégoût.

Il essaya de prier, mais au lieu de l'image calme du crucifié, au lieu de l'image calme et froide au visage las, il vit sans cesse devant lui les traits empourprés d'un charmant enfant, les yeux d'étoiles, les yeux d'abîme de son amour nouveau.

Toute cette journée, le jeune prêtre se livra machinalement à la routine de ses divers devoirs mais il ne put ni manger, ni s'asseoir en repos, car sitôt qu'il était seul, des rêves étrangement clairs tressaillaient, jaillissaient dans son cerveau et il sentait qu'il lui fallait s'en aller respirer l'air libre ou qu'il deviendrait fou.

À la fin, quand la nuit fut venue, quand cette longue et chaude journée le laissa épuisé et sans forces, il se jeta à genoux devant son crucifix et se contraignit à réfléchir.

Il rappela à sa pensée son enfance et sa première jeunesse.

Alors, il songea aux terribles luttes des cinq dernières années.

Lui qui s'agenouillait là, Ronald Heatherington, prêtre de la Sainte Église, âgé de vingt-huit ans, tout ce qu'il avait souffert durant ces cinq années de cruelles luttes avec les terribles passions qu'il avait nourries durant son enfance, tout cela avait-il été en vain ?

Car la dernière année, il avait réellement senti que toute passion était vaincue, il avait réellement cru que tous ces terribles incendies de passion amoureuse étaient à jamais éteints.

Il avait lutté si courageusement, sans une seconde de trêve, pendant ces cinq années qui avaient suivi son ordination.

Il s'était donné tout entier, sans réserve, à ses saintes fonctions.

Il avait concentré, absorbé complètement, toute l'intensité de sa nature dans les mystères admirables de sa religion.

Il avait fui tout ce qui pouvait le troubler, tout ce qui pouvait lui rappeler quelque souvenir de sa vie passée.

Puis, il avait accepté ces fonctions de desservant, avec la seule charge de la petite chapelle avoisinant la chaumière dans laquelle il vivait maintenant, cette petite chapelle de mission qui était la plus éloignée de celles qui se groupaient autour de la vieille église paroissiale de Saint-Anselme.

Il n'était arrivé que deux ou trois jours avant et, étant allé visiter le vieux couple qui vivait dans la chaumière adossée à la lisière de son petit jardin, ces bonnes gens lui avaient offert les services, comme acolyte, de leur petit-fils.

– Mon fils, avait dit le vieillard, était un artiste. Il ne s'est jamais plu ici, monsieur : aussi l'avions nous envoyé à Londres.

Il s'y était fait une situation et avait épousé une dame, mais un hiver le froid l'a tué et sa pauvre jeune femme demeura seule avec l'enfant. Elle l'éleva et fit son éducation, monsieur. Mais l'hiver dernier, elle fut emportée à son tour et le pauvre garçon est venu vivre avec nous. Il est si délicat ! Il ne nous ressemble en rien. C'est un véritable enfant de race que Wilfrid. Sa pauvre mère aimait qu'il allât servir la messe près de chez elle à Londres, et l'enfant en était si heureux que nous avons pensé, sauf votre agrément, monsieur, que ce serait un vrai plaisir pour lui de faire de même ici.

– Quel âge a l'enfant ? avait demandé le jeune prêtre.

– Quatorze ans, monsieur, répondit la grand'mère.

– Parfait ! Qu'il vienne à la chapelle demain matin, avait acquiescé Ronald.

Entièrement absorbé par ses dévotions, le jeune prêtre avait à peine remarqué le petit acolyte qui servait sa messe et ce n'était que plus tard dans la journée, quand il avait entendu sa confession, qu'il avait constaté son admirable beauté.

– Ah ! mon Dieu, secourez-moi, ayez pitié de moi ! Après m'être donné tant de peines et de fatigues, constater que rien n'est fait quand j'avais commencé à espérer ? Dois-je tout perdre ? Secourez-moi, mon Dieu. Secourez-moi !

Alors même qu'il priait, alors même, que ses mains s'allongeaient en supplication agonisante aux pieds de ce Crucifix devant lequel il avait combattu et vaincu ses plus rudes, combats, alors même que ses yeux étaient pleins d'amère contrition et de défiance de lui-même, à la vitre de la fenêtre qui lui faisait vis-à-vis, un léger coup fut frappé.

Il se dressa sur ses pieds et tira avec étonnement le rideau poussiéreux.

À la clarté de la lune, se dressait devant la fenêtre ouverte une petite forme blanche.

Ses pieds nus sur le gazon baigné par la lune, vêtu seulement de sa longue chemise de nuit blanche, c'était son petit acolyte, l'enfant qui tenait dans ses petites mains enfantines tout son avenir.

– Wilfrid, que venez-vous faire ici ? demanda le jeune prêtre d'une voix tremblante.

– Je ne puis dormir, père, en pensant à vous. J'ai vu une lumière dans votre chambre : alors je me suis approché de votre fenêtre et je vous ai vu. Êtes-vous fâché contre moi, père ? demanda-t-il.

Sa voix avait faibli quand il avait vu une expression presque farouche sur le visage amaigri de l'ascète.

– Pourquoi êtes-vous venu me voir ?

Le prêtre ne pouvait se rendre compte de ce qui se passait et avait à peine entendu ce que disait l'enfant.

– Parce que je vous aime. Oh ! je vous aime tant, mais vous, vous êtes fâché contre moi. Oh ! Pourquoi suis-je venu ? Pourquoi suis-je venu ? Je n'avais pas pensé que vous seriez fâché !

Et l'enfant s'affaissa sur le gazon et fondit en larmes.

Le prêtre bondit vers la fenêtre ouverte et pressant dans ses bras le petit corps mince, il le porta dans la chambre.

Il tira le rideau et, s'affaissant dans son profond fauteuil, il appuya sur son sein la jolie petite figure dont il baisait et rebaisait les boucles.

– Ô mon chéri, mon beau chéri ! chuchotait-il. Comment pourrais-je être fâché contre vous ? Vous êtes pour moi plus que tout le monde. Oh Dieu ! que je vous aime, mon chéri, mon doux chéri !

Pendant près d'une heure, le petit demeura pelotonné dans ses bras, pressant contre lui sa joue si douce.

Ensuite le prêtre lui dit de s'en aller.

Leurs lèvres se rencontrèrent encore dans un dernier long baiser.

Puis, le petit corps, dans sa blanche livrée, glissa par la fenêtre, vola au travers du petit jardin baigné des clartés de la lune et s'évanouit par la fenêtre de la maison voisine.

Quand ils se retrouvèrent dans la sacristie le lendemain matin, l'enfant leva son visage à la beauté de fleur et le prêtre, mettant délicatement ses bras autour de lui, le baisa tendrement sur les lèvres.

– Mon chéri, mon chéri !

Ce fut tout ce qu'il dit, mais l'enfant lui rendit son baiser avec un sourire d'un amour merveilleux, presque céleste, dans un silence qui semblait chuchoter quelque chose de plus que des paroles.

– Je ne comprends rien à ce qu'a l'abbé ce matin ? disait une vieille femme à une autre, comme elles revenaient de la chapelle. Il semble n'être plus lui-même. Ce matin, il a fait plus de bévues que l'abbé Thomas n'en fit pendant toute l'année qu'il fut ici.

– On aurait dit qu'il n'avait jamais dit une messe jusqu'à ce jour, répliqua son amie avec quelque dédain.

Et cette nuit, et bien d'autres nuits par la suite, le prêtre, le visage pâle et les traits las, tira le rideau sur le crucifix et guetta à la fenêtre l'étincellement du pâle clair de lune d'été sur une couronne de boucles d'or, la vision des membres frêles et enfantins vêtus de la longue chemise de nuit blanche qui ne faisait que faire ressortir la grâce de chaque mouvement et le superbe albâtre des petits pieds trottinant par le gazon.

Là, à la fenêtre, une nuit après l'autre, il attendit l'étreinte aimante autour de son cou des tendres bras et l'expression de délice grisant de ces belles lèvres d'enfant faisant pleuvoir les baisers sur les siennes.

Ronald Healherington, maintenant, n'avait plus de distractions à la messe.

Il disait les paroles solennelles avec un respect et une dévotion qui firent plus tard parler de lui presque avec une crainte respectueuse les quelques pauvres gens qui suivaient ses offices, tandis que près de lui, le visage du petit acolyte brillait d'une ferveur qui portait chacun à se demander ce que cette étrange clarté pouvait signifier.

Sûrement le jeune prêtre devait être un saint et l'enfant, à côté de lui, semblait plus un ange du ciel qu'un fils de la race des hommes.

II

Le monde est très sévère pour ceux qui vont à sa traverse.

Il impose ses règles et accable ceux qui osent penser par eux-mêmes, ceux qui se hasardent à demander : à leur propre jugement de décider jusqu'à quel point ils veulent que leur individualité et leur caractère naturel soient frappés de son sceau, soient, modelés par les doigts de plomb de la convention.

Vraiment la convention est la pierre angulaire sur laquelle reposent les assises fragiles du temple de notre civilisation superficielle.

Et quiconque bronchera contre cette pierre sera broyé, et celui sur qui cette pierre s'appesantira sera réduit en poussière.

Si le monde voit quelque chose, il ne peut le comprendre, il assigne les motifs les plus bas à tout ce qui l'inquiète, supposant l'existence de quelque honte secrète, idée dont, du moins, une intelligence étroite est capable de concevoir la conception.

Les gens du pays ne regardèrent pas longtemps leur prêtre comme un saint, et son acolyte comme un ange.

Ils parlaient toujours d'eux avec l'haleine courte et un doigt sur leurs lèvres.

Ils s'écartaient toujours de leur chemin quand ils rencontraient l'un d'eux, mais aujourd'hui ils se groupaient par deux ou par trois et branlaient leurs têtes.

Le prêtre et l'acolyte n'y faisaient pas attention. Ils n'avaient même pas remarqué les coups d'œil soupçonneux et les murmures à demi étouffés.

Chacun d'eux trouvait en l'autre une sympathie parfaite et un amour parfait. Que leur importait maintenant le monde extérieur ?

Chacun d'eux était pour l'autre le parfait accomplissement d'un idéal à peine préconçu : ni le ciel ni l'enfer n'eussent pu leur offrir davantage.

Mais la pierre angulaire de la convention avait été sapée : le temps ne pouvait être loin où elle croulerait.

*
* *

Le clair de lune était pur. Le clair de lune était magnifique.

L'air froid de la nuit était alourdi du parfum des fleurs surannées qui s'épanouissaient à profusion dans le petit jardin.

Mais, dans la petite chambre du prêtre, les rideaux strictement tirés étaient clos à toute la beauté de la nuit.

Totalement oublieux du monde, absolument étrangers à tous les êtres sauf à un seul, ravis dans les visions superbes d'un amour qui dépassait en splendeur toutes les splendeurs de la nuit estivale, le prêtre et le petit acolyte étaient ensemble.

L'enfant s'était assis sur ses genoux, ses bras étroitement serrés autour du cou de Ronald, et ses boucles d'or appuyées aux cheveux ras du prêtre. Sa chemise de nuit blanche faisait un contraste étrange et superbe avec le noir terne de la longue soutane de l'autre.

Un pas résonna de l'autre côté de la route, un pas qui allait se rapprochant. Puis, on frappa à la porte.

Ils n'entendirent pas.

Complètement absorbés l'un dans l'autre, enivrés de la douce boisson empoisonnée qui est le don de l'amour, ils demeuraient assis dans le silence.

Mais maintenant c'était la fin : le coup était porté déjà.

La porte s'ouvrit et alors se dressa devant eux, sur le seuil, la haute silhouette du recteur.

Nul ne parla, mais le petit enfant se pressa plus étroitement contre son bien-aimé et ses yeux devinrent grands de peur.

Alors le jeune prêtre se leva lentement et déposa l'enfant à terre.

– Il vaut mieux que vous partiez, Wilfrid, dit-il seulement.

Les deux prêtres demeurèrent en silence, regardant l'enfant qui s'esquivait par la fenêtre, courait sur le gazon et disparaissait dans la chaumière en face.

Alors, les deux prêtres se retournèrent et se firent face l'un à l'autre.

Le jeune prêtre s'écroula dans son fauteuil. Il croisa ses mains, et attendit que l'autre parlât.

– Ainsi cela en est venu là, dit le recteur. On n'avait dit que trop vrai dans ce qu'on m'avait rapporté. Ah ! Dieu ! Est-il pos-

sible qu'une chose pareille soit arrivée ici, que ce soit à moi qu'il incombe de démasquer votre honte… notre honte ! Est-il possible que ce soit moi qui doive vous livrer à la justice et vous voir charger du lourd châtiment de votre crime ? N'avez-vous rien à dire ?

– Rien… Rien, répliqua-t-il lentement, je ne puis implorer votre pitié. Je ne puis fournir d'explication ; vous ne me comprendriez jamais. Je ne vous demanderai rien pour moi. Je ne vous demanderai pas de m'épargner ; mais songez au terrible scandale pour notre chère Église.

– Il vaut mieux affronter ce terrible scandale et arriver ainsi à ce qu'il y soit porté remède. C'est folie de cacher un ulcère. Il vaut mieux publier toute notre honte que de la laisser suppurer.

– Songez à cet enfant…

– C'était à vous de songer à lui. Vous auriez dû penser à lui auparavant. Que m'importe à moi sa honte ? C'est votre affaire. D'ailleurs, je ne l'épargnerais pas si je le pouvais. Quelle pitié puis-je ressentir pour un être pareil ?

Mais l'homme jeune s'était levé, les lèvres pâles.

– Silence ! dit-il d'une voix basse. Je vous défends de parler de lui devant moi autrement qu'avec respect.

Et il répéta lentement, comme s'il se parlait à lui-même :

– Autrement qu'avec révérence, autrement qu'avec dévotion.

L'autre gardait le silence, frappé de terreur à cette minute.

Alors, sa colère s'éleva :

– Osez-vous parler ainsi ouvertement ? Où est votre repentir ? votre honte ? N'avez-vous pas le sentiment de l'horreur de votre crime ?

– Il n'y a pas là de crime dont je doive avoir de la honte, répondit-il très tranquillement. C'est Dieu qui m'a inspiré mon amour pour lui et c'est Lui qui lui a inspiré son amour pour moi. Qui donc, ici, oserait résister à Dieu et à l'amour qui est un don de Lui ?

– Osez-vous profaner le nom d'amour en appelant une pareille passion de l'amour ?

– C'est l'amour, l'amour parfait. C'est le parfait amour.

– Je n'en dirai pas davantage à cette heure. Demain, tout sera connu. Grâce à Dieu, vous paierez chèrement toute cette honte, ajouta le recteur dans un soudain éclat de colère.

– Je suis navré que vous n'ayez pas de pitié, mais ce n'est pas que je craigne ni le scandale ni le châtiment pour moi. Mais d'un chrétien il est rare qu'on puisse attendre de la pitié, ajouta le jeune prêtre comme se parlant à lui-même.

Le recteur se retourna tout à coup vers lui et lui tendit la main.

– Que le Ciel me pardonne ma dureté de cœur ! dit-il. J'ai été cruel. Dans ma détresse j'ai parlé avec cruauté. Ah ! ne pouvez-vous rien dire pour excuser votre crime ?

– Non. Je ne pense pas que je puisse rien faire de bon ainsi. Si j'essayais de nier toute culpabilité, vous penseriez seulement que je mens. Quand bien même je prouverais mon innocence, ma réputation, ma carrière, tout mon avenir seraient à jamais

perdus. Mais voulez-vous m'écouter un instant ? Je vais vous dire quelque chose de ma vie.

Le recteur s'assit, tandis que le desservant lui contait l'histoire de son existence, assis devant sa fenêtre, son menton appuyé sur ses mains croisées.

– J'ai été élevé, vous le savez, dans une grande école publique.

« J'ai toujours été très différent des autres enfants. Jamais je n'ai aimé les jeux.

« Je m'intéressais peu aux choses qui, d'ordinaire, passionnent les enfants.

« Je n'ai pas eu de grand bonheur dans mon enfance, il me semble.

« Ma seule ambition était d'atteindre l'idéal, après lequel j'aspirais.

« Il en a toujours été ainsi.

« J'ai toujours eu une aspiration indéfinie vers quelque chose, un vague quelque chose qui ne prenait presque jamais forme, que je ne pouvais presque jamais comprendre.

« Mon grand désir était de trouver quelque chose qui me satisferait.

« J'étais attiré autrefois par le péché. Toute ma vie d'enfant est souillée, est polluée de la contamination du péché. Parfois, même maintenant, je crois qu'il y a des péchés plus beaux que toutes les choses de ce monde. Il y a des vices qui sont destinés

à attirer presque irrésistiblement quiconque aime la beauté par-dessus tout.

« J'ai toujours cherché l'amour.

« Bien des fois, j'ai été la victime d'accès de passion.

« Bien des fois, j'ai cru enfin avoir trouvé mon idéal.

« D'innombrables fois, l'objectif unique de ma vie a été de conquérir l'amour de certains êtres. Souvent mes efforts ont été couronnés de succès : chaque fois je me suis aperçu que, tout bien considéré, le succès que j'avais obtenu était sans nul prix.

« Sûr que j'avais remporté la victoire, elle avait perdu toute attraction et je n'avais plus nul souci de ce qu'avant je désirais de tout mon cœur.

« C'est en vain que je m'efforçais de calmer les élans de mon cœur par les plaisirs et les vices qui attirent d'habitude la jeunesse.

« J'avais l'âge de faire choix d'une profession. Je devins prêtre. Toutes les tendances esthétiques de mon âme étaient attirées d'une façon intense vers les admirables mystères du Christianisme, l'artistique beauté de nos cérémonies.

« Même depuis mon ordination, j'ai dû me leurrer moi-même de la croyance que j'avais enfin la paix, que les aspirations de mon cœur étaient enfin satisfaites ; mais tout cela était vain.

« Sans cesse j'ai lutté contre l'excitation des vieux désirs, et par-dessus tout la soif épuisante, la soif incessante du parfait amour.

« J'ai trouvé, je trouve encore d'exquises délices dans la religion, non pas dans les devoirs réguliers d'une vie religieuse, ni dans la routine ordinaire de l'administration paroissiale – cela c'est mon continuel cauchemar ; – non, je me délecte de la beauté esthétique des cérémonies, des extases dévotes, de la ferveur passionnée qui survient après les longs jours et la méditation. »

– N'avez-vous pas trouvé de réconfort dans la prière ? demanda le recteur.

– Du réconfort, non ! Mais j'ai trouvé dans la prière plaisir, excitation, presque un ardent délice du péché.

– Vous auriez dû vous marier. Je crois que vous vous seriez sauvé.

Donald Heatherington se leva tout droit et mit sa main sur le bras du recteur.

– Vous ne me comprenez pas.

« Dans ma vie, aucune femme n'a exercé d'attraction sur moi.

« Ne voyez-vous pas que les hommes sont différents, très différents les uns des autres ?

« Penser que nous sommes tous les mêmes, c'est impossible : nos natures, nos tempéraments sont entièrement dissemblables. Mais c'est là ce qu'on ne veut jamais voir : tout le monde raisonne sur une loi fausse.

« Comment les déductions pourraient-elles être justes quand les prémisses sont erronées ?

« Une loi établie par la majorité qui est d'un même tempérament, ne lie la minorité que légalement. Moralement elle n'est pas liée.

« Quel droit avez-vous, vous ou n'importe qui, à me dire que ceci ou cela est un crime ? Oh ! que ne puis-je vous expliquer… que ne puis-je vous forcer à voir ? »

Et son étreinte serrait le bras de l'autre.

Puis, il continua, parlant d'un ton ferme, d'une voix chaleureuse :

– Pour moi, avec ma nature, me marier eût été un crime. Oui, c'eût été un crime, une monstrueuse immoralité et ma conscience se fût révoltée.

Puis il ajouta amèrement :

– La conscience, n'est-ce pas cet instinct divin qui nous ordonne de rechercher ce qu'exige notre tempérament naturel ?

« Nous avons oublié cela.

« Pour beaucoup d'entre nous en ce monde, que dis-je ? pour tous les chrétiens en général, la conscience n'est qu'un autre nom pour la lâcheté qui craint de se heurter aux conventions. Ah ! quelle maudite chose que la convention !

« Je n'ai dans le fait commis aucune offense morale. Aux yeux de Dieu, mon âme est sans reproche : mais pour vous et pour le monde je suis coupable d'un abominable crime, abominable parce que c'est une faute contre la convention, ma foi.

« J'ai rencontré cet enfant, je l'ai aimé comme je n'ai jamais aimé rien ni personne auparavant. Je n'eus pas besoin

d'effort pour obtenir son affection. Il m'appartenait de droit. Il m'aimait comme je l'aimais : il était le complément nécessaire de mon âme.

« Comment le monde aurait-il l'audace de vouloir nous juger ? Qu'est-ce que les conventions pour nous ?

« Cependant, bien que je pense que cet amour était beau, qu'il était irréprochable, bien qu'au fond de mon cœur je n'aie que du mépris pour le jugement étroit du monde, pour l'amour de lui, pour l'amour de notre Église, j'ai d'abord essayé de résister.

« J'ai lutté contre la fascination qu'il possédait sur moi.

« Je ne serais jamais allé à lui, je ne lui aurais jamais demandé son amour. J'aurais lutté jusqu'à la fin ; mais que pouvais-je faire ?

« Ce fut lui qui vint à moi et m'offrit le trésor d'amour que possédait sa belle âme.

« Comment pouvais-je révéler à une nature comme la sienne quel hideux portrait en peindrait le monde ?

« Jusqu'au moment où vous l'avez vu ce soir, il est venu à moi toutes les nuits.

« Comment aurais-je osé troubler la douce pureté de son âme en faisant allusion aux horribles soupçons que pouvait susciter sa présence ?

« Je savais ce que je faisais.

« J'ai regardé le monde en face et je me suis dressé contre lui. J'ai ouvertement raillé ses arrêts.

« Je ne réclame pas votre compassion. Je ne vous prie pas d'arrêter votre main.

« Vos yeux sont aveuglés par une cataracte mentale. Vous êtes garrotté par ces misérables liens qui vous ont entravé corps et âme dès le berceau.

« Vous devez faire ce que vous croyez votre devoir.

« Aux yeux de Dieu, nous sommes des martyrs et nous ne reculerons même pas devant la mort dans cette bataille contre le culte idolâtre de la convention. »

Donald Heatherington s'écroula dans un fauteuil, cachant son visage dans ses mains, et le recteur quitta silencieusement la pièce.

Durant quelques minutes, le jeune prêtre demeura assis, sa tête plongée dans ses mains.

Puis, avec un soupir, il se leva et glissa à travers le jardin jusqu'à ce qu'il fût sous la fenêtre ouverte de son bien-aimé.

– Wilfrid, appela-t-il doucement.

Le joli visage, pâle et humide de larmes, apparut à la fenêtre.

– J'ai besoin de vous, mon chéri. Voulez-vous venir ? murmura-t-il.

– Oui, père, répondit doucement l'enfant.

Le prêtre le ramena jusqu'à sa chambre.

Là, le prenant dans ses bras très doucement, il essaya de réchauffer, avec ses mains, ses petits pieds froids.

– Mon chéri, tout est perdu.

Et il lui dit, aussi délicatement, qu'il le put, ce qui les menaçait.

L'enfant cacha son visage sur son épaule en pleurant doucement.

– Ne puis-je rien pour vous, cher père ? Il se tut un moment.

– Oui, vous pouvez mourir pour moi : vous pouvez mourir avec moi.

De nouveau, les petits bras tendres s'enlacèrent autour de son cou et les lèvres chaudes, les lèvres aimantes baisèrent les siennes.

– Pour vous je ferai tout. Père, mourons ensemble.

– Oui, mon chéri. C'est le mieux. Nous mourrons.

Alors très tranquillement et très tendrement il prépara son petit compagnon à la mort.

Il entendit sa dernière confession et lui donna sa dernière absolution.

Puis, ils s'agenouillèrent ensemble, la main dans la main, devant le crucifix.

– Priez pour moi, mon chéri.

Alors leurs prières s'élevèrent ensemble en silence pour que Dieu ait pitié du prêtre qui était tombé dans la terrible bataille de la vie.

Jusqu'à minuit, ils demeurèrent à genoux.

Alors Ronald prit l'enfant dans ses bras et le porta dans la petite chapelle.

– Je dirai la messe pour le repos de nos âmes, dit-il.

Sur sa chemise de nuit, l'enfant passa lui-même sa petite robe rouge et sa petite aube de dentelle. Il couvrit son petit pied nu de ses souliers rouges d'église.

Il alluma les cierges et aida révérencieusement le prêtre à se vêtir.

Puis, avant de sortir de la sacristie, le prêtre le prit dans ses bras et le pressa sur son cœur.

Il caressa de la main sa chevelure soyeuse et lui parla tout bas d'un ton encourageant.

L'enfant pleurait doucement. Son corps grêle tremblait aux sanglots qu'il avait peine à réprimer.

Au bout d'un moment, la tendre étreinte le consola et il leva son joli visage vers celui du prêtre.

Leurs lèvres se touchèrent et leurs bras les enveloppèrent dans une étroite embrassade.

– Ô mon chéri, mon doux chéri, murmura tendrement le prêtre.

– Bientôt nous serons à jamais ensemble ; rien ne nous séparera maintenant, dit l'enfant.

– Oui, cela vaut mieux ainsi. Il vaut mieux être ensemble dans la mort que de vivre séparés.

Dans la nuit silencieuse, ils s'agenouillèrent devant l'autel tandis que les lueurs des cierges donnaient un étrange relief aux contours du crucifix.

Jamais la voix du prêtre n'avait résonné avec une si étonnante ardeur. Jamais l'acolyte n'avait répondu avec autant de dévotion qu'à cette messe de minuit célébrée pour le repos de leurs âmes qui allaient s'envoler.

Juste avant la consécration, le prêtre tira, de la poche de sa soutane une petite fiole et en versa le contenu dans le calice.

Quand le moment vint pour lui de vider le calice, il le porta à ses lèvres, mais il ne les y plongea pas.

Il fit boire le liquide consacré à l'enfant et alors il prit le beau calice d'or rehaussé de pierres précieuses dans sa main.

Il se retourna vers l'enfant, mais en voyant son clair visage il se retourna vers le crucifix avec une plainte basse.

Un instant le courage lui manqua : alors il se tourna vers son petit compagnon et porta le calice à ses lèvres.

« Que le sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui a été versé pour toi, préserve ton corps et ton âme dans la vie éternelle. »

Jamais le prêtre n'a lu un si parfait amour, une si parfaite confiance dans ces chers yeux que ceux qui y brillent maintenant, maintenant que le visage levé vers lui, il reçoit la mort des mains aimantes de celui qu'il a le plus aimé dans le monde.

Sitôt qu'il l'a reçue, Ronald tomba à genoux à côté de lui et vida le calice jusqu'à la dernière goutte.

Il le posa à terre et entoura de ses bras le joli visage de son acolyte tendrement aimé.

Leurs lèvres se rencontrent en un dernier baiser de parfait amour et tout est fini.

....

Quand le soleil se leva dans les cieux, il jeta un large rayon sur l'autel de la petite chapelle.

Les cierges brûlaient encore, à peine à demi consumés.

Le triste visage du crucifié était suspendu près de l'autel dans un calme majestueux.

Sur les marches de l'autel, le long corps d'ascète du jeune prêtre, drapé dans les vêtements sacré, s'étendait, et près de lui, sa tête bouclée posée sur les riches broderies qui couvraient ses épaules, était couché ce bel acolyte vêtu de pourpre et de dentelles.

Leurs bras étaient enlacés et un silence étrange couvrait tout comme un linceul.

Et quiconque bronchera contre cette pierre sera broyé et celui sur qui cette pierre s’appesantira sera réduit en poussière.

Juin 1894.

UN LIVRE FASCINANT

La traduction, éditée avec soin, de l'ouvrage de M. Lefébure intitulé *« Histoire de la broderie et de la dentelle »* et due à M. Alan Colo, est un des livres les plus fascinants qui aient paru sur ce sujet charmant.

M. Lefébure est l'un des administrateurs du Musée des Arts décoratifs de Paris. Il est en outre fabricant de dentelle, et ce n'est pas seulement comme œuvre historique que son livre a de la valeur ; c'est aussi un manuel technique qui rendra les plus grands services aux femmes qui manient l'aiguille.

D'ailleurs, comme l'indique le traducteur lui-même, le livre de M. Lefébure amène à se demander si ce n'est pas grâce à l'aiguille et à la bobine plutôt que par la peinture, la gravure ou la sculpture, que l'influence de la femme doit se faire sentir dans les arts.

Quoi qu'il en soit, en Europe, la femme règne souverainement dans le domaine du travail à l'aiguille, et bien peu d'hommes seraient enclins à lui contester le monopole de ces outils délicats et si bien appropriés à la dextérité de ses doigts agiles et déliés, et on ne voit pas pourquoi les productions de la broderie ne seraient pas mises au même rang que celles de la peinture, de la gravure et de la sculpture, ainsi que le suggère M. Alan Cole, tout en admettant une grande différence entre ceux des arts décoratifs qui doivent leur gloire à la matière même sur laquelle ils s'exercent, et les arts où l'imagination tient plus de place, où la substance disparaît en quelque sorte, absorbée dans la création d'une forme nouvelle.

Lorsqu'il s'agit de décorer des maisons modernes, il faut certainement admettre – et même on en devrait être plus généralement convaincu qu'on ne l'est – qu'une riche broderie disposée sur les tentures, les rideaux, les portières, les canapés, et autres objets analogues, produit un effet bien plus décoratif, bien plus artistique, que celui qui résulte de notre système anglais, assez monotone, qui consiste à garnir les murs de tableaux et de gravures ; et le costume moderne, en renonçant presque entièrement à la broderie, a perdu un des principaux éléments qui donnent de la grâce et de la fantaisie.

Néanmoins, qu'un grand progrès ait été réalisé dans la broderie anglaise pendant les dix ou quinze dernières années, c'est un fait que, selon moi, on ne saurait nier. Il se montre non seulement dans l'œuvre de certains artistes, tels que Mrs. Holeday, Mrs. May Morris, et autres, mais encore dans les admirables travaux de l'École de Broderie de South-Kensington, la meilleure, ou pour mieux dire, la seule école vraiment bonne qu'ait produite South-Kensington.

On a plaisir à constater, en tournant les pages du livre de M. Lefébure, qu'en cela nous ne faisons que mettre en pratique certaines antiques traditions de l'art anglais primitif.

Au septième siècle, sainte Ethelreda, première abbesse du monastère d'Ely, fit présent à saint Cuthbert d'un vêtement sacré qu'elle avait embelli d'or et de pierres précieuses. La chape et le manipule de saint Cuthbert que l'on conserve à Durham, sont regardés comme des spécimens d'*opus anglicanum*.

En l'an 800, l'évêque de Durham accorda en viager le revenu d'une ferme de deux cents acres à une brodeuse nommée Eanswitha, à charge de réparer les vêtements sacerdotaux de son diocèse.

L’étendard de bataille du roi Alfred avait été brodé par des princesses danoises, et l’anglo-saxon Gudric donna à Alacid une pièce de terre, à charge d’apprendre à sa fille le travail à l’aiguille.

La reine Mathilde fît présent à l’abbaye de la Sainte-Trinité de Caen d’une tunique brodée à Winchester par la femme d’un certain Alderet, et quand Guillaume parut devant les nobles anglais, après la bataille de Hastings, il portait un manteau orné de broderies anglo-saxonnes, le même, selon l’hypothèse de M. Lefébure, qui figure dans l’inventaire de la cathédrale de Bayeux : on y trouve, à la suite de la mention de la *broderie à telle* (qui représente la conquête de l’Angleterre), la description de deux manteaux, – l’un appartenant au roi Guillaume, « tout en or, semé de croix et de fleurs en or, et dont le bord inférieur est formé par un orfroi de personnages ».

Le spécimen le plus splendide d’*opus anglicanum* qui existe actuellement, est, comme on pense bien, la chape de Lyon, qui se trouve au musée de South-Kensington, mais le travail anglais paraît avoir été célèbre dans tout le continent. Le pape Innocent IV éprouva tant d’admiration à la vue des magnifiques vêtements portés par le clergé anglais, en 1246, qu’il commanda aux monastères cisterciens d’Angleterre des ouvrages du même genre.

Saint Dunstan, le moine artiste d’Angleterre, était réputé comme dessinateur pour broderies, et l’on conserve encore l’étole de saint Thomas Becket dans le trésor de la cathédrale de Sens : on y voit les lacs de bandes qui caractérisent les enluminures des manuscrits anglo-saxons.

Il est clair que la renaissance artistique de la riche et délicate broderie, qui se produit de nos jours, sera féconde à proportion de la persévérance et de l’application que les femmes seront disposées à y apporter. Je pense pourtant qu’on admettra

que tous nos arts décoratifs européens ont, actuellement, au moins un élément de force ; – qui consiste dans leurs relations immédiates avec les arts décoratifs de l'Asie.

Toutes les fois que nous trouvons dans l'histoire de l'Europe une résurrection de l'art décoratif, il me semble qu'elle a été due presque uniquement à l'influence orientale, et au contact avec des nations orientales.

Notre art si profondément intellectuel, a été plus d'une fois sur le point de sacrifier la réelle beauté décorative soit à la reproduction imitative, soit à l'idéalité du motif. Il s'est imposé la tâche de l'expression ; il a voulu se faire l'interprète des secrets de la pensée et de la passion. Dans sa merveilleuse vérité de représentation, il a trouvé une force, et pourtant c'est de là même que naît sa faiblesse. Jamais un art ne se fait impunément le miroir de la vie. Si la Vérité prend sa revanche sur ceux qui ne la suivent point, elle se montre fréquemment sans pitié pour ceux qui lui rendent un culte.

À Byzance, les deux arts se rejoignaient : l'art grec, avec son sentiment intelligent de la forme, et sa vive sympathie avec l'humanité ; l'art oriental, avec son matérialisme somptueux, son mépris avoué de l'imitation, ses merveilleux secrets de technique et de couleur, la splendeur de ses tissus, ses métaux rares, ses gemmes, ses traditions admirables et sans prix.

Sans doute, ils s'étaient déjà rencontrés, mais à Byzance, ils s'unirent par le mariage, et l'arbre sacré des Perses, le palmier de Zoroastre, fut brodé sur la lisière des costumes du monde antique.

Les Iconoclastes eux-mêmes, ces Philistins de l'histoire théologique, dans ces étranges explosions de rage contre la Beauté, qui, semble-t-il, se manifestent uniquement chez les nations européennes, les Iconoclastes donc, s'insurgèrent contre

les merveilles et la magnificence de l'Art nouveau. Cela ne servit qu'à en répandre plus largement les secrets, et dans le *Liber Pontificalis*, écrit en 867 par Athanasius le bibliothécaire, nous apprenons qu'à Rome abondaient les riches broderies, œuvres de gens venus de Constantinople et de la Grèce.

Le triomphe du mahométisme donna à l'art décoratif d'Europe un nouveau point de départ : le principe même qui dans cette religion interdisait de représenter au naturel un objet quelconque, fut le plus grand service rendu à l'art, bien qu'il n'ait pas été obéi rigoureusement, comme on le croit sans peine.

Les Sarrasins introduisirent en Sicile l'art de tisser des étoffes de soie et d'or et, de la Sicile, la fabrication des beaux tissus se répandit dans l'Italie du Nord, et finit par se fixer à Gênes, à Florence, à Venise et dans d'autres villes.

Un mouvement artistique plus, grand encore se produisit en Espagne chez les Maures et les Sarrasins, qui y amenèrent des ouvriers de la Perse, afin de leur faire fabriquer pour eux de beaux objets. M. Lefébure nous apprend que la broderie persane pénétra jusqu'en Andalousie. Almeria, tout comme Palerme, eut son *Hôtel des Tiraz*, qui rivalisa avec l'Hôtel des Tiraz de Bagdad, *tiraz* étant le terme générique qu'on appliquait aux tissus ouvrés, ainsi qu'aux vêtements qu'on en faisait.

Les paillettes (ces charmants petits disques d'or, d'argent ou d'acier poli qu'on emploie dans certaines sortes de broderies pour produire de jolis effets de scintillement) étaient une invention des Sarrasins.

Souvent les caractères arabes prirent la place des lettres de l'alphabet romain dans les robes brodées et les tapisseries du moyen âge, car ils avaient un cachet plus artistique.

Le Livre des Métiers, d'Etienne Boileau, Prévôt des Marchands (1258-1268), contient une énumération curieuse des diverses corporations de professions, et nous trouvons dans le nombre « les tapiciers[1], ou fabricants de tapis sarrasinois (ou draps sarrasins), lesquels déclarent ne travailler que pour les églises, ou pour de grands personnages tels que rois et comtes. »

Et en effet, même de nos jours, presque tous les mots qui, chez nous, se rapportent aux tissus décoratifs, aux méthodes décoratives, trahissent une origine orientale.

Ce qu'avaient fait pour la Sicile et l'Espagne les invasions mahométanes, le retour des croisades le fit pour les autres pays d'Europe. Les nobles qui étaient partis pour la Palestine, en armure complète, en revinrent vêtus des riches étoffes d'Orient, et leurs costumes, leurs bourses (*aumônières sarrasinoises*), leurs caparaçons, excitèrent l'admiration des personnes qui travaillaient à l'aiguille en Occident. Mathieu Paris dit qu'au pillage d'Antioche, en 1098, l'or, l'argent, les riches costumes furent distribués si impartialement parmi les Croisés, que bon nombre d'entre eux, qui la veille encore mouraient de faim, et imploraient du secours, se trouvèrent soudain comblés de richesses, et Robert de Clair nous parle des fêtes merveilleuses qui suivirent la prise de Constantinople.

Ainsi que nous l'apprend M. Lefébure, le treizième siècle fut remarquable par la vogue croissante de la broderie en Occident.

Beaucoup de Croisés firent présent aux églises d'objets provenant du pillage de la Palestine, et saint Louis, de retour de sa première croisade, rendit grâces à Dieu, dans Saint-Denis, des faveurs qu'il avait reçues de lui, pendant ses six ans d'absence et de voyages, et il offrit plusieurs pièces brodées ri-

---

[1] Sic. *(Note du correcteur – ELG.)*

chement, dont on ferait usage dans les occasions solennelles pour couvrir les reliquaires contenant les reliques des saints Martyrs.

La broderie européenne, ayant dès lors à sa disposition des matières nouvelles et des procédés merveilleux, se développa dans la direction de ses tendances intellectuelles et imitatrices, et à mesure qu'elle progressait, elle devint une véritable peinture, voulut rivaliser avec le pinceau, produire des paysages, des scènes à personnages, avec une perspective exacte, et de subtils effets de profondeur aérienne.

Néanmoins, un nouveau courant oriental fut apporté par les Hollandais et les Portugais, et par la fameuse Compagnie des Grandes Indes, et M. Lefébure donne la reproduction d'une tenture de porte qui se trouve présentement au musée de Cluny, et où l'on voit les fleurs de lis de France mêlées à des motifs d'ornement indien. Les tentures de la chambre de madame de Maintenon à Fontainebleau, qui avaient été brodées à Saint-Cyr, représentent des sujets chinois sur un fond jonquille.

On envoyait en Orient les costumes tout faits, afin qu'ils y fussent brodés, et bon nombre de jolis habits de la période de Louis XV et Louis XVI, doivent leur coquette ornementation aux aiguilles des artistes chinois.

De nos jours, l'influence de l'Orient se fait fortement sentir.

La Perse nous a envoyé ses carpettes comme modèles, le Cashmire ses beaux châles, et l'Inde ses jolies mousselines délicatement ouvragées de palmes tracées avec des fils d'or, et sur lesquelles sont posées, maintenues par des points de couture, des ailes irisées de coléoptères.

Nous commençons maintenant à employer en teinture les procédés de l'Orient. Les robes de soie de la Chine et du Japon

nous ont enseigné des merveilles nouvelles dans les combinaisons des couleurs, des subtilités nouvelles dans la délicatesse du dessin.

Avons-nous appris à user avec sagesse de ce que nous avons acquis ? C'est moins certain.

Si des livres ont quelque résultat, ce livre de M. Lefébure devrait sûrement nous porter à étudier avec un intérêt plus vif encore toute la question de la broderie. Quant aux personnes qui déjà travaillent de l'aiguille, elles y trouveront en abondance des aperçus féconds et les conseils les plus admirables.

Rien qu'à lire ce qui concerne les étonnantes œuvres de la broderie, qu'on exécutait au temps jadis, on éprouve du plaisir.

Le temps nous a épargné un petit nombre de fragments de broderie grecque du quatrième siècle avant Jésus-Christ. L'un d'eux est figuré dans le livre de M. Lefébure ; c'est une broderie en points de chaîne exécutée en fils de lin jaune sur une étoffe faite au tricot, et de couleur de mûre, avec de gracieuses spirales, et des dessins en palmes. Une autre, qui consiste en une étoffe genre tapis, semée de canards, a été reproduite dans le *Woman's World* il y a quelques mois pour accompagner un article de M. Alan Cole[2].

De temps à autre nous trouvons dans une tombe égyptienne une pièce d'un grand prix.

Dans le trésor de Ratisbonne, on conserve un spécimen de broderie byzantine, sur lequel est figuré l'empereur Constantin monté sur un palefroi blanc, et recevant l'hommage de l'Orient et de l'Occident.

---

[2] L'étude d'Oscar Wilde parut pour la première fois dans le *Woman's World*. *(Note du traducteur.)*

Metz possède une chape de soie rouge brodée d'aigles d'or, et Bayeux l'épopée tracée par l'aiguille de la reine Mathilde.

Mais où est la grande robe de couleur de crocus qui fut tissée pour Athéna, et sur laquelle les Dieux combattaient contre les Géants ? Où est l'immense *velarium* que Néron étendait au-dessus du Colisée de Rome, et où étaient représentées les constellations, avec Apollon menant un char attelé de chevaux fougueux ?

Comme on aimerait à voir les curieuses nappes brodées pour Héliogabale, et sur lesquelles étaient figurés tous les mets délicats, toutes les viandes qu'on pouvait demander pour un festin, ou bien le drap mortuaire de Chilpéric avec ses trois cents abeilles d'or, ou bien les robes fantaisistes qui excitèrent l'indignation de l'évêque de Pont, et sur lesquelles étaient brodés « des lions, des panthères, des ours, des chiens, des forêts, des rochers, des chasseurs, – bref tout ce que les peintres peuvent copier dans la nature » !

Charles d'Orléans avait un justaucorps qui portait brodés sur les manches les vers d'une pièce qui commence ainsi :

Madame, je suis tout joyeux… et l'accompagnement musical des mots était figuré au moyen de fils d'or, pendant que les notes, dont la forme était carrée, étaient indiquées par quatre perles.

La chambre préparée dans le palais, à Reims, pour la reine Jeanne de Bourgogne était décorée de « mille trois cent vingt-un *papegauts* (perroquets) exécutés en broderie et portant les armes du roi de France, et de cinq cent soixante-un papillons sur les ailes desquels étaient pareillement figurées les armes de la reine, le tout brodé en or fin. »

Catherine de Médicis se fit faire un lit de deuil en velours noir brodé de perles, avec des semis de croissants et de soleils. Les rideaux en étaient de damas avec des couronnes et des guirlandes de feuillage disposées sur un fond d'or et d'argent, les bords garnis de franges avec broderies de perles. Ce lit était placé dans une chambre tendue de pièces de velours noir ou de drap d'argent sur lesquelles étaient représentées en rangées les devises de la reine.

Louis XIV possédait dans son appartement des cariatides de quinze pieds de haut, représentées en broderie.

Le lit de parade de Sobieski, roi de Pologne, était fait en brocart d'or de Smyrne, brodé de turquoises et de perles, avec des versets tirés du Coran, les supports en étaient de vermeil, montés avec art, et ornés d'une profusion de médaillons émaillés ou sertis de gemmes. Il l'avait pris dans le camp turc devant Vienne, et l'étendard de Mahomet avait flotté sur lui.

La duchesse de La Ferté avait un costume en velours d'un rouge brun, dont la jupe disposée en plis gracieux était retenue en place par de gros papillons en porcelaine de Dresde ; le devant consistait en un tablier sur lequel était brodé un orchestre de musiciens formant un groupe pyramidal, composé de six rangs d'exécutants, dont les instruments étaient figurés par un travail à l'aiguille, en relief.

« Tout cela s'en est allé dans la nuit, depuis le premier jusqu'au dernier » ainsi, que le chante M. Henley dans sa charmante ballade des *Acteurs défunts*.

Bon nombre des faits rapportés au sujet des corporations de brodeurs par M. Lefébure, sont aussi des plus intéressants.

Etienne Boileau, dans son *Livre des Métiers*, nous apprend qu'il était interdit à un membre de la corporation, d'employer de

l'or dont là valeur fût inférieure à « huit sous » (environ six shellings) l'écheveau. Il était tenu d'employer la meilleure soie, de ne jamais mêler du fil avec de la soie, parce que son produit était dès lors trompeur et mauvais.

L'échantillon ou chef-d'œuvre imposé à un ouvrier, qui était fils d'un maître brodeur, consistait en une figure isolée, au sixième de la grandeur naturelle, avec les nuances représentées en or, tandis qu'un ouvrier qui n'était point fils de maître était astreint à présenter un incident complet à personnages multiples.

Le Livre des Métiers mentionne aussi des coupeurs, des faiseurs de patrons et des enlumineurs, parmi les gens employés dans l'industrie de la broderie.

En 1551, la corporation parisienne des brodeurs prit une décision d'après laquelle, « désormais les coloris dans la représentation des figures nues et des têtes, devaient être exécutés par trois ou quatre nuances de soie teinte couleur de chair, et non plus, comme autrefois, en soie blanche ».

Pendant le quinzième siècle, toute maison de quelque importance avait son brodeur engagé à l'année.

De même la préparation des couleurs, ainsi que nous l'apprend M. Lefébure, tant pour la peinture que pour teindre les fils et les tissus, était l'objet de soins minutieux pour les artistes du Moyen Age. Plusieurs entreprirent de longs voyages dans le but d'obtenir les recettes les plus fameuses, dont ils faisaient des liasses, y ajoutant, les modifiant selon les données de l'expérience.

Les grands artistes eux-mêmes ne dédaignaient pas de fournir des dessins pour la broderie. Raphaël en fit pour François Ier, Boucher pour Louis XV, et dans la collection Ambras, à

Vienne, il existe une superbe série de vêtements sacerdotaux exécutés d'après des dessins des frères Van Dyck et de leurs élèves.

Dès les débuts du seizième siècle, on publia des livres contenant des dessins pour broderie, et le succès en fut tel qu'en peu d'années, les imprimeurs français, allemands, italiens, flamands et anglais firent paraître des volumes de très grand format, contenant des modèles exécutés par leurs meilleurs graveurs.

Dans ce même siècle, et pour donner aux dessinateurs le moyen d'étudier directement la nature, Jean Robin créa un jardin, avec serres, où il cultivait des variétés étranges de plantes, alors peu connues dans nos latitudes. Les riches brocarts et brocatelles de l'époque ont pour caractère l'emploi de grands motifs tirés des fleurs, avec des grenades et autres fruits pourvus de leur feuillage.

La seconde partie du livre de M. Lefébure est consacrée à l'histoire de la dentelle, et bien que tout le monde puisse ne pas y prendre autant d'intérêt qu'à la première, elle vaut, et au delà, la peine qu'on se donnera de la lire. Quant aux personnes qui cultivent encore cet art si délicat et si plein de fantaisie, elles y trouveront des idées précieuses, et en même temps quantité de dessins de la plus grande beauté.

Comparativement à la broderie, la dentelle est relativement moderne.

M. Lefébure et M. Alan Cole nous apprennent qu'il n'existe aucun document digne de foi, qui prouve l'existence de la dentelle avant le quinzième siècle.

Naturellement on fabriqua en Orient dans les temps les plus anciens des tissus légers, tels que gazes, mousselines, ré-

seaux, et on les employa comme voiles, comme écharpes, comme on le fit plus tard pour les dentelles. Les femmes les ornèrent de quelque sorte de broderie, ou en modifièrent ça et là la trame en enlevant des fils de place en place.

Il paraît aussi qu'on faisait des tresses et des nœuds avec les fils des franges, et les bordures des nombreuses variétés de la toge romaine étaient composées d'un réseau à jour.

Le Musée du Louvre possède un curieux travail consistant en un réseau orné de perles en verre, et le moine Reginald, qui joua un rôle à l'ouverture de la tombe de saint Cuthbert, à Durham, au douzième siècle, rapporte que le linceul du saint avait une frange en fil de lin d'un pouce de largeur, surmontée d'une bordure, « exécutée à travers les fils », et représentant des oiseaux, des couples d'animaux, chacun de ces couples étant séparé des autres par un arbre et ses branches, survivant du palmier de Zoroastre, dont j'ai déjà fait mention.

Néanmoins nos auteurs ne retrouvent point dans ces exemples la dentelle, dont l'exécution comporte des procédés plus compliqués, plus artistiques, et exige une combinaison d'adresse, une variété de tours de main portée à un plus haut degré de perfection.

Telle que nous la connaissons, la dentelle paraît avoir tiré son origine de la broderie exécutée sur de la toile. De la broderie blanche sur la toile, cela produit, ainsi que le remarque M. Lefébure, une impression de froideur et de monotonie ; celle où l'on emploie des fils de couleur a plus d'éclat, plus de gaîté, mais les fréquents lavages ont pour résultat de leur donner une nuance fanée, tandis que la broderie en blanc, avec jours qu'on laisse, ou qu'on découpe dans le fond de toile, possède un charme tout à fait particulier, et on peut faire remonter jusqu'à cette sensation la naissance d'un art dont les avantages consistent dans les heureux contrastes entre les détails des ornements

formés d’un tissu compact, et d’autres détails marqués par des jours.

En outre, on ne tarda pas à s’apercevoir qu’au lieu de s’assujettir à la laborieuse tâche d’enlever des fils dans une toile solide, il y aurait tout avantage à exécuter au moyen de l’aiguille le dessin par un treillis servant de fond, et qu’on nommait *lacis*.

Il existe un grand nombre de spécimens de cette sorte de broderie.

Le Musée de Cluny possède un bonnet de toile de lin, qu’on dit avoir appartenu à Charles V, et une aube en lin à fils tirés, qu’on suppose être l’œuvre d’Anne de Bohême, (1527) est conservée dans la cathédrale de Prague.

Catherine de Médicis avait un lit drapé avec des carrés de *réseuil* ou *lacis*, et l’on rapporte que les jeunes filles et les servantes de sa maison passaient beaucoup de temps à faire des carrés de *réseuil*.

Les intéressants recueils de modèles pour broderies sur fond à jour, et dont le premier fut publié en 1527 par Pierre Quinty, de Cologne, nous permettent de suivre les phases qui séparent la broderie au fil et la dentelle au point d’aiguille. Nous y trouvons un genre de travail à l’aiguille différent de la broderie, en cela, qu’il n’est point exécuté sur un tissu lui servant de fond. En somme, c’est de la vraie dentelle, exécutée pour ainsi dire « en l’air », car le fond et le dessin sont également l’œuvre du dentellier.

Le développement de l’art de la dentelle dans la toilette fut, comme on le pense bien, très vivement encouragé par la mode des collerettes, avec les poignets et les manches assortis. Catherine de Médicis réussit à faire venir d’Italie un certain Federigo Vinciolo, pour faire des manches et des collerettes gaufrées,

qu'elle mit à la mode en France ; Henri III était si difficile qu'il allait jusqu'à repasser et gaufrer ses poignets et ses fraises plutôt que d'y souffrir un pli cassé ou déformé.

Les recueils de modèles donnèrent aussi une grande impulsion à l'art : M. Lefébure mentionne des livres allemands qui donnent comme modèles des aigles, des emblèmes héraldiques, des scènes de chasse, des plantes, des feuillages appartenant à la végétation du nord, et des livres italiens, où les motifs consistent en fleurs de nerprun, en guirlandes et banderoles élégantes, en paysages avec scènes mythologiques, en épisodes de chasse, moins réalistes que ceux du Nord, et où figurent des faunes, des nymphes, de petits amours lançant des flèches.

M. Lefébure cite un fait curieux au sujet de ces modèles : le plus ancien tableau dans lequel on voie de la dentelle est le portrait d'une dame par Vittore Carpaccio, qui mourut vers 1523. Les manches de la dame sont brodées d'une étroite dentelle. Tout le dessin reparaît dans la « Corona » de Vecellio, livre qui ne parut qu'en 1591. Ce dessin-là fut donc employé au moins quatre-vingts ans avant d'être répandu par l'impression en même temps que d'autres modèles.

Néanmoins ce fut seulement à partir du dix-septième siècle, que la dentelle acquit un caractère vraiment indépendant, une individualité. M. Duplessis constate que la production des pièces les plus remarquables est plus redevable à l'influence des hommes qu'à celle des femmes.

Le règne de Louis XIV vit fabriquer les plus somptueuses des dentelles faites au point d'aiguille, la transformation du point de Venise, et le développement des *points* d'*Alençon*, d'*Argentan*, de *Bruxelles* et d'*Angleterre*.

Le roi, avec l'aide de Colbert, résolut de faire de la France, si la chose était possible, le centre de la fabrication de la den-

telle, et dans ce but, il envoya à Venise et en Flandre chercher des ouvriers. L'atelier des Gobelins fournissait des modèles. Les élégants avaient d'immenses rabats, ou cravates tombant du menton sur la poitrine, et de grands prélats comme Bossuet, comme Fénelon, avaient de magnifiques aubes et rochets. On rapporte, au sujet d'un collet fait à Venise pour Louis XIV, que les dentelliers, ne trouvant pas de crin assez fin, employèrent dans une partie de leur travail leurs propres cheveux, afin de conserver à leur œuvre toute la délicatesse qu'ils voulaient lui donner.

Dans le dix-huitième siècle, Venise, s'apercevant que les dentelles d'un tissu plus léger étaient plus recherchées, se mit à faire le point à la rose, et à la cour de Louis XV, le choix de la dentelle fut réglé par une étiquette encore plus minutieuse. Mais la Révolution ruina la plupart des manufactures.

Alençon survécut. Napoléon encouragea cet art et tenta de faire revivre les lois anciennes qui prescrivaient de porter de la dentelle dans les réceptions à la cour. Une admirable pièce de dentelle, toute semée d'abeilles, et qui coûtait quarante mille francs, fut commandée. Elle fut commencée pour l'impératrice Joséphine, mais au cours de son exécution, ses armes furent remplacées par celles de Marie-Louise.

M. Lefébure termine son intéressante histoire en indiquant très nettement sa manière de voir au sujet de la dentelle à la mécanique.

Ce serait, dit-il, une perte évidente pour l'art, si la fabrication de la dentelle à la main disparaissait entièrement, car la machine, si habilement qu'elle soit construite, ne saurait faire l'ouvrage que la main accomplit. Elle peut nous donner les résultats de procédés, mais non point les créations d'un tour de main artistique. L'art disparaît dès que la raideur du calcul prétend se substituer au sentiment ; il disparaît dès qu'on

n'aperçoit plus trace d'une intelligence qui dirige l'habileté professionnelle, dont les hésitations même ont leur charme. Le bon marché n'est jamais une qualité à rechercher, quand il s'agit de choses qui ne sont pas de première nécessité : il abaisse le niveau artistique.

Ce sont là d'admirables remarques, et c'est sur elles que nous quitterons ce livre enchanteur, ses délicieuses illustrations, ses charmantes anecdotes, ses excellents conseils. M. Alan Cole mérite la reconnaissance de tous ceux qui s'intéressent à l'art, pour avoir donné au public ce livre sous une forme aussi attrayante, et à un prix si abordable.

NOTES SUR QUELQUES POÈTES MODERNES

Si j'étais roi, dit M. Henley, dans un de ses plus modestes rondeaux :

L'Art l'emporterait, mais la laideur aurait son prix ; – La Beauté, comme une flèche, serait empennée d'esprit pour hâter son vol, – et l'amour, ce doux amour, ne se flétrirait jamais, – Si j'étais Roi.

Et ces vers contiennent sinon la meilleure critique de son œuvre, en tout cas, l'indication la plus explicite de son but et de ses tendances comme poète.

Son petit *Livre de Vers* nous révèle un artiste à la recherche de nouvelles méthodes d'expression, non seulement doué d'un sentiment délicat de la beauté, d'un esprit plein d'éclat et de fantaisie, mais encore, avec une réelle passion pour l'horrible, le laid ou le grotesque. Sans doute, tout ce qui mérite d'être, mérite aussi d'être un objet pour l'art, – du moins on voudrait le croire – mais si l'écho, le miroir peuvent reproduire pour nous une belle chose, il faut recourir à la plus savante alchimie de la forme, à la plus subtile magie des transmutations pour exprimer d'une manière artistique une chose laide.

Pour moi, le cri de Marsyas tient plus de place que le chant d'Apollon dans les premières poésies du volume de M. Henley, Rimes et Rythmes d'hôpital, ainsi qu'il les nomme. Mais il est impossible d'en nier la force. Certaines d'entre elles sont de brillants, de vivants pastels ; d'autres ressemblent à des dessins au

charbon, avec des noirs intenses et des blancs sales ; d'autres ont l'air de gravures aux traits profondément mordus, avec des contrastes abrupts, et d'habiles suggestions de couleur.

En somme, elles ressemblent à toutes sortes de choses, excepté à des poésies achevées, ce qu'assurément elles ne sont point. Elles sont encore à l'état crépusculaire. Ce sont des préludes, des essais, des croquis jetés d'inspiration dans un album, et elles devraient être figurées par un emblème héraldique du « Génie faisant des esquisses ».

La rime donne au vers de l'architecture autant que de la mélodie ; elle crée ce sentiment exquis de l'imitation, charme de tous les arts, et qui est vraiment un des secrets de la perfection : « elle murmurera, comme l'a dit un critique français, des choses inattendues et charmantes, des choses qui auront entre elles d'étranges et lointaines relations, elle les liera ensemble par les chaînes indissolubles de la beauté », et dans sa persistance à rejeter la rime, M. Henley me semble avoir abdiqué la moitié de son pouvoir.

C'est un *roi en exil*, qui a jeté quelques-unes des cordes de son luth, un poète qui a oublié la plus belle partie de son royaume.

Néanmoins, tout ouvrage se critique soi-même. Voici un des croquis inspirés de M. Henley : selon son tempérament, le lecteur y verra un modèle ou bien tout le contraire.

Rouge et comme luisante de vernis tombait à flots sa chevelure, ses pieds étaient rigides. Étant debout il s'assit avec raideur, obliquement, il était aisé de voir qu'il avait la moelle épinière atteinte.

Il était tombé d'une machine, et avait été traîné à travers les métaux, son état était sans remède, et on le savait, aussi le couvrit-on, le laissa-t-on là.

Comme il gisait, ça et là éprouvant des demi sensations, jetant des gémissements inarticulés, ses pieds couverts de bas, dépassant, de leur maigreur et de leur maladresse les couvertures.

Alors vers sa couche vint une femme, qui s'arrêta et regarda, et eut un léger soupir, puis elle partit sans mot dire, comme il le fit lui-même quelques heures plus tard.

On me dit que c'était son amoureux. Ils étaient à la veille de leur mariage. Elle était comme une statue, mais sa lèvre était grise et tordue.

Dans cette poésie telle quelle, le rythme et la musique sont aisés à saisir, le sont un peu trop peut-être.

Dans la pièce suivante, je ne vois que de la prose ingénieusement imprimée. Elle contient une description, fort soignée d'ailleurs, d'une scène dans un quartier d'hôpital.

On suppose que les étudiants en médecine se serrent autour du docteur.

Ce que je cite est un fragment, mais la pièce elle-même est un fragment :

Ainsi l'attroupement qui se forme autour d'un escamoteur qui s'égosille dans la rue, quand on le voit de derrière, offre des épaules hautes, des épaules tombantes, des larges, des étroites, des rondes, des carrées, des angulaires, qui s'insinuent ou se bousculent, pendant que du centre une voix au timbre grave et imposant, débite des sons continus, puis s'arrête soudain. Et

(alors il faut voir comme se tendent les épaules) au milieu d'un frémissement silencieux, par-dessus le sifflement de l'écume, part un cri sourd, que suit le bruit de l'haleine rentrant à travers les dents serrées par la résolution. Et le maître, alors, écarte la foule et s'en va, s'essuyant les mains, se dirige vers le lit suivant, suivi du troupeau de ses élèves qui causent à voix basse.

Maintenant, on peut voir ; – c'est le malade numéro un qui est assis sur son séant un peu pâle les draps de son lit ramassés, et il montre son pied (Hélas ! quelle image de Dieu !) tout emmailloté de bandes blanches et humides, hideusement resplendissant de rouge.

Théophile Gautier disait que le style de Flaubert était fait pour être lu, et le sien à lui pour être regardé. Les rythmes sans rimes de M. Henley forment de très jolis dessins, au point de vue typographique. Au point de vue littéraire, ce sont des séries d'impressions vives, concentrées, où le fait est vigoureusement saisi, avec une réalité terrible, et une faculté de représentation picturale absolument digne d'un maître. Mais quant à la forme poétique ?... C'est autre chose.

Soit : passons aux pièces suivantes, aux rondels et rondeaux, aux sonnets et aux quatorzains, aux échos et aux ballades ! Quel brillant ! quelle fantaisie dans celle-ci : l'aquarelle de Toyokuni qui l'a inspirée ne pouvait être plus exquise. Elle semble avoir gardé tout le charme capricieux et fantastique de l'original.

Fus-je un Samouraï renommé, aux deux épées, farouche, avec un arc immense. Un histrion anguleux et profond ? Un prêtre ? Un porteur ?... Enfant, bien que l'oubli se soit fait complet en moi, je sais que des ombrages de Fujisan, au temps où les vergers de cerisiers se couvrent de fleurs, je vous aimai jadis dans l'antique Japon.

Telle que vous êtes, en robe à fleurs, avec une immense ceinture, avec des épingles rangées sur votre tête curieuse que semblent couronner de petites flammes, timide, encourageante, – juste comme cela, quand les joyeuses jeunes filles de Migako sentaient déjà les premières douceurs de l'année, quand déjà débordaient les verdures des jardins, je vous aimai jadis dans l'antique Japon.

Les collines brillent de clarté, tout autour des champs de riz deux grues décrivent des cercles ; engourdi, paresseux, un canal bleu qui sort du lac bleu, se brise contre le pont de bambous, et puis je vous vois, effleurée de l'haleine et de l'éclat du soleil couchant, avec votre éventail agile, vous dessinant sur la neige des fleurs de prunier… Je vous aimai jadis dans l'antique Japon.

ENVOI

Chère, il y a de cela une douzaine de vies, mais je fus alors un homme heureux, et le Toyokuni que voici en fera preuve, je vous aimai jadis, dans l'antique Japon.

Et le rondel qui suit, est aussi bien léger, bien gracieux.

Nous irons au bois, et nous y pourrons cueillir Mai tout frais encore des pas de la pluie. Nous irons au bois, pour y boire à toutes les veines l'esprit du jour.

Les vents du printemps sont sortis pour prendre leurs ébats, les aspirations que le printemps donne au cœur et au cerveau. Nous irons au bois et nous pourrons cueillir Mai tout frais encore des pas de la pluie.

Le monde est, dites-vous, trop près de sa fin ? Écoutez les folles chansons du merle. Est-ce donc que l'attend le vaste néant ? Alors, jeunes filles, allons au bois pour cueillir Mai.

Il y a aussi des beaux vers, ça et là, dans ce petit livre, et de ceux-là, il en est de très vigoureux. Ainsi :

Du fond de la nuit qui me couvre, et va d'un pôle à l'autre noire comme l'abîme, je remercie les Dieux, quels qu'ils soient, de mon âme invincible.

Je me soucie peu que la porte soit étroite, et que le parchemin soit chargé de châtiments. Je suis le maître de ma destinée, je suis le capitaine de mon âme.

D'autres ont un caractère vrai de romanesque.

Ou bien, les années de la chevalerie étaient descendues au tombeau avec le monde ancien, j'étais un roi dans Babylone, et vous étiez une esclave chrétienne.

De temps à autre, nous rencontrons des phrases heureusement tournées comme :

Dans le sable le griffon d'or de la proue se fixe d'un coup de serre.

ou celle-ci.

Les clochers
brillent et changent d'aspect.

Et bien d'autres vers gracieux ou fantasques même, *les vertes tierces mineures du ciel*, sont parfaitement à leur place, et donnent une teinte légère d'affectation, des plus agréables, dans un volume où il y a tant de choses d'après nature.

Mais il ne faudrait pas juger M. Henley sur des spécimens ; car ce qu'il y a de plus attrayant dans son livre, ce n'est point

telle ou telle pièce qu'on y trouve, c'est cette vigoureuse personnalité humaine qu'on aperçoit derrière toutes, tant celles qui n'offrent pas la moindre faute, que celles qui sont sujettes à critique, cette personnalité qui se montre à travers tant de masques, les uns beaux, d'autres grotesques, et d'autres point à demi difformes.

Pour la plupart de nos poètes modernes, lorsque nous avons poussé leur analyse jusqu'aux épithètes, nous ne pouvons aller plus loin, et nous n'en avons guère envie, mais il en est tout autrement avec celui-ci. Dans ces roseaux et ces chalumeaux, c'est la vie elle-même qui jette son souffle. On croirait presque qu'on met la main sur le cœur de l'artiste, et qu'on en compte les battements. Il y a là quelque chose de sain, de viril, de bien vivant dans cette âme d'homme. Le premier venu peut faire preuve de raison, mais la santé n'est point chose commune, et les poètes sains sont aussi rares que les lis bleus, bien qu'ils puissent ne pas en avoir tout le charme.

Que les grands vents, que les vents les plus furieux redoublent leurs efforts, ou bien qu'une journée dorée s'écoule lente et suave autour de nous, nous avons donné toute notre mesure, et nous pouvons oser, et nous pouvons triompher, dussions-nous n'avoir point notre part du repos opulent dans la splendeur du couchant qui s'approche.

Telle est la stance finale du dernier rondeau, qui est en même temps la dernière pièce du recueil.

L'accent élevé, serein qui règne dans ces vers indique la note fondamentale et la clef de voûte du livre.

Ce qu'on trouve, dans l'ouvrage, de légèreté, et même de frivolité, ses moments d'insouciance, ses fantaisies fortuites, paraît marquer une nature qui ne se propose point l'art comme but premier, mais une nature qui, analogue à celle de Sordello,

est passionnément éprise de la vie, et pour qui la lyre et le luth sont de moindre importance.

C’est à cette simple joie de vivre, à ce plaisir franchement avoué, de se livrer à la sensation pour elle-même, à cette hautaine indifférence, à ces ardeurs momentanées qu’on quitte sans regret, que sont dues toutes les fautes et toutes les beautés de ce volume. Toutefois, il y a entre elles cette différence, que les fautes sont volontaires, qu’elles sont le résultat d’un travail assidu ; les beautés ont le charme fascinateur de l’impromptu.

La vigoureuse confiance avec laquelle M. Henley s’abandonne aux mille suggestions de la vie, bien qu’elle ne soit pas toujours justifiée, voilà ce qui lui donne son charme.

Il est fait pour chanter le long des grandes routes, et non point pour écrire à loisir. S’il se prenait davantage au sérieux, son œuvre tomberait dans la trivialité.

*
* *

M. William Sharp se prend tout à fait au sérieux et il a écrit, pour ses Ballades romantiques et poèmes de fantaisie, une préface, qui, à tout prendre, est la partie la plus intéressante de son volume.

Nous sommes tous, à ce qu’il paraît, trop cultivés, et nous manquons de vigueur. Il y a parmi nous, dit M. Sharp, des gens qui préféreraient un triolet adroitement tourné à des rythmes d’apparence grossière comme ceux de *Thomas le Rimeur*, ou de la ballade du *Clerc Saunders*, et qui aimeraient mieux entendre la musique de salon de la Villanelle que les rudes accents de la harpe, près des écluses des moulins de Brimorie, ou les gémissements du vent nocturne qui rase les eaux sombres d’Allan.

Une expression comme celle-ci : « la musique de salon de la Villanelle », n'est pas des plus heureuses, et je ne saurais m'imaginer qu'un homme ayant la moindre prétention à la culture, préfère un triolet adroitement tourné à une belle ballade pleine de fantaisie, car il faut être un philistin pour avoir l'idée de comparer des œuvres d'art qui diffèrent absolument par le motif, l'exécution et la forme.

Si la poésie anglaise est en danger, – et, selon M. Sharp, la pauvre nymphe est dans une situation bien critique, – ce qu'elle doit redouter, ce n'est point la fascination de la joliesse ou de la délicatesse dans le mètre, mais la prédominance de l'esprit intellectuel sur l'esprit de beauté.

Lord Tennyson a détrôné Wordsworth comme influence littéraire, et en ces derniers temps, M. Swinburne a rempli toutes les vallées des montagnes des échos de ses chants. L'influence qui règne actuellement, est celle de M. Browning. Et en ce qui regarde les triolets, les rondeaux, et l'étude minutieuse des finesses métriques, ce sont là simples signes d'un désir de perfection dans les petites choses, et des preuves qu'on reconnaît à la poésie un rang dans les arts.

Il en est certainement résulté un effet heureux : nos poètes mineurs sont devenus lisibles, et ne nous ont plus laissés entièrement à la discrétion des génies.

Mais, dit M. Sharp, tout le monde est trop littéraire : Rossetti lui-même est trop littéraire. Ce qui nous fait défaut, c'est la simplicité, c'est le don d'exprimer directement : telles devraient être les caractéristiques dominantes de la poésie.

Mais en est-on si sûr que cela ?

L'expression simple et directe est-elle absolument nécessaire à la poésie ? Je ne le pense pas. Cela peut être admirable

dans le drame, admirable dans toutes ces formes imitatives de la littérature qui visent à réfléchir la vie dans ses dehors et ses accidents, admirable pour la narration tranquille, admirable quand c'est à sa place, mais cette place n'est point partout.

La poésie a bien des genres de musique ; elle ne souffle point uniquement dans une flûte.

L'expression directe a du bon, mais il y en a aussi à refondre subtilement la pensée dans une forme nouvelle et charmante. La simplicité est bonne, mais la complexité, le mystère, l'étrangeté, le symbolisme, l'obscurité même, ont aussi leur valeur.

En somme, à proprement parler, une chose telle que le style n'existe point.

Il y a des styles, voilà tout.

On ne peut s'empêcher de sentir que tout ce que dit M. Sharp dans sa préface, a été dit au commencement du siècle par Wordsworth ; seulement, là où Wordsworth nous rappelait à la nature, M. Sharp nous invite à courtiser le romantique. Le romantique est « dans l'air » à ce qu'il nous dit. Un nouveau romantique est imminent.

« Je prévois, dit-il, que la plupart de nos poètes, et particulièrement ceux de la génération la plus jeune, ne tarderont pas à revenir à la ballade comme véhicule poétique, et que dans un an ou deux on verra beaucoup de poésie romantique. »

La ballade ! Eh bien, M. Andrew Lang a signé, il y a quelques mois, le certificat de décès de la ballade, et bien que, je l'espère, M. Lang fasse comme la reine *d'Alice au pays des merveilles*, dont les ordres sanguinaires n'étaient jamais exécutés, par suite d'une entente, – il faut bien admettre que le nombre

des ballades que nous ont données quelques-uns de nos poètes, était peut-être un peu excessif.

Mais la ballade ? *Sir Patrick Spens, le Clerc Saunders, Thomas le Rimeur*, sont-ils destinés à être nos archétypes, nos modèles, les sources de notre inspiration ?

Ce sont certainement de grands poèmes imaginatifs. Dans la *Ballade de la Charité* de Chatterton, dans la *Chanson de l'ancien marin* de Coleridge, dans *La belle dame sans merci* de Keats, dans *Sœur Hélène* de Rossetti, nous pouvons voir quelles merveilleuses œuvres d'art peut créer l'esprit du romantique ancien. Mais prêcher un esprit est une chose, proposer une forme en est une autre.

Il est vrai que M. Sharp met en garde la nouvelle génération contre l'imitation. Il lui rappelle qu'une ballade n'est point nécessairement un poème en quatrain et en langage d'autrefois. Mais ses propres poèmes, on le verra plus tard, j'espère, sont en leur genre, des avertissements et montrent le danger qu'il y a à suggérer un « véhicule poétique » défini.

En outre, l'expression simple, allant droit au but, est-elle la caractéristique vraiment dominante de ces vieilles ballades imaginatives dont M, Sharp fait un éloge si enthousiaste, et, dans quelques cas, si bien fondé ?

Il ne me semble pas qu'il en soit ainsi.

Nous sommes toujours enclins à croire que les voix qui chantaient à l'aurore de la poésie étaient plus simples, plus fraîches, plus naturelles que les nôtres, et que le monde, tel qu'il s'offrait aux regards des poètes primitifs, celui qu'ils parcouraient, avait je ne sais quelle qualité poétique qui lui était propre, et qu'il n'y avait, pour ainsi dire, qu'à le mettre en vers sans y rien changer.

Aujourd'hui, la neige forme une couche épaisse sur l'Olympe, ses flancs escarpés sont nus, stériles, mais jadis, à en croire notre fantaisie, les pieds blancs des Muses secouaient sur les anémones la rosée matinale, et tous les soirs, Apollon venait dans le vallon chanter aux bergers.

Mais en cela nous ne faisons que prêter aux autres siècles ce que nous désirons ou croyons désirer pour le nôtre. En nous le sens historique se trompe.

Chaque siècle producteur de poésie est par cela même un siècle artificiel et l'œuvre qui nous paraît le produit le plus naturel et le plus simple de son temps, est probablement le résultat des efforts les plus réfléchis, les plus conscients. Car la nature est toujours en retard sur le siècle. Il ne faut être rien moins qu'un grand artiste pour être profondément moderne. Revenons aux poésies, qui ne doivent guère s'en prendre qu'à la préface, si elles ont attendu un peu trop longtemps. La meilleure est, sans contredit : *Le charme de Michael Scott*, et les stances qui suivent sont un bon spécimen de son talent.

Alors, Michael Scott jeta un long, un bruyant éclat de rire. Quand la lune brilla derrière ce nuage-là, j'épiai les tours qui m'avaient vu naître ; longtemps, longtemps, mon froid et gris linceul attendra, longtemps aussi, ma froide et humide couche de terre.

Mais comme il chevauchait à toute vitesse près de Stair, son cheval commençait à perdre haleine, à saigner : « Gagnons la maison, gagnons la maison, ma bonne jument, gagnons la maison, si tu veux du repos et de la nourriture, gagnons la maison, nous voici bien près de la maison de Stair. »

Mais, jetant un hennissement aigu, comme si son cœur se brisait, le cheval blanc broncha, chancela, s'abattit, et on enten-

dit une forte voix qui jetait cette question : « Est-ce le cheval blanc de la mort qui est sorti de l'enfer, ou bien Michael Scott qui passe par ici ? »

Ah, lord de Stair, je vous connais bien ! Loin d'ici, ou je vais dérober votre âme, et vous renvoyer hurlant à travers la forêt, à l'état de loup-garou farouche, oui, quand vous invoqueriez à grands cris votre fragment de la vraie croix.

Assurément, ce n'est pas la force qui manque dans ces vers, mais on ne peut s'empêcher de se demander si c'est bien la langue générale que parlera la future Renaissance romantique.

Est-ce que nous allons employer le dialecte écossais et employer le mot *mune* à la place de *moon*, celui de *saul* pour *soul* ? Non, je l'espère. Et pourtant si cette Renaissance doit être quelque chose de vivant, d'animé ; elle doit avoir sa marque linguistique.

De même que le développement spirituel de la musique, le développement artistique de la peinture ont toujours été accompagnés, sinon déterminés, par la découverte de quelque instrument nouveau, de quelque procédé récent, ainsi, quand il s'agit de tout mouvement littéraire important, c'est le langage qui fait la moitié de sa force. S'il n'apporte pas, avec lui, un mode riche et nouveau d'expression, il est condamné soit à la stérilité, soit à l'imitation. Dialecte, archaïsmes, ne feront point l'affaire.

Prenons comme exemple une autre pièce de M. Sharp, une poésie qu'il intitule : *The Deith-Tide (The Death Tide), la marée de la Mort.*

Le vent humide et salé souffle sur le rivage couvert de brume, et pareils à un tourbillon de neige les morts défilent à flots pressés : les pâles morts noyés voyagent avec emportement

échappés de chaque sombre vague. On n'entend que des « Oh, des Oh ! Que nous sommes las de la mer ! », que des « Oh ! Donnez-nous une sépulture tranquille ! »

C'est là tout simplement un très adroit *pastiche*, rien de plus, et il n'est guère probable que notre langue s'enrichisse pour toujours de mots comme *weet, sant, blawing, snawing*[3]. Même le mot *drumly*[4], adjectif si cher à M. Sharp qui l'emploie en prose comme en vers, ne me paraît guère en état de servir de base suffisante à un nouveau mouvement romantique.

Néanmoins M. Sharp n'écrit pas toujours en dialecte.

Le *Chant d'Alan* peut se lire sans difficulté aucune, et *Fantaisie* peut se lire avec plaisir. Ce sont deux très charmantes poésies dans leur genre, et elles ne perdent rien de leur charme par ce fait que la cadence de l'une rappelle *Sœur Hélène* et que le sujet de l'autre fait songer à *La belle Dame sans merci*.

Mais ceux qui voudront goûter entièrement les poésies de M. Sharp devront s'abstenir de lire sa préface, tout comme devront s'abstenir de lire ses poésies ceux qui approuvent cette préface.

Je ne puis m'empêcher de dire qu'à mon avis la préface est une grave erreur. L'œuvre qui la suit n'y correspond par aucun point, et il ne semble guère à propos de proclamer une aurore qui a déjà paru depuis longtemps, et d'annoncer solennellement une Renaissance dont les prémisses sont d'un caractère si banal, si nous devons les apprécier selon un idéal de quelque élévation.

*

---

3 Formes écossaises des mots anglais wet, salt, blowing, snowing *(Note du traducteur.)*

4 Écossais, sombre obscur *(Note du traducteur.)*

* *

Miss Mary Robinson a écrit une préface pour son volume *Poésies, Ballades, et une Pièce de jardin*. Mais la préface n'est pas des plus sérieuse, et ne tend point à proposer un changement violent, ni à causer une révolution immédiate dans la littérature anglaise.

Les poésies de Miss Robinson ont toujours le charme d'une musique délicate et d'une expression gracieuse, mais peut-être ne sont-elles jamais plus faibles que quand elles visent à la force, et certainement elles satisfont le moins là où elles cherchent à satisfaire.

Sa muse fantaisiste, couronnée de fleurs, avec sa démarche voulue, ses façons jolies et capricieuses, devrait éviter d'adresser des antiennes à l'Inconnaissable, et de se mesurer avec des problèmes de haute intellectualité.

Sa main n'est point de force à dévoiler des mystères. Sa puissance ne va pas jusqu'à résoudre des problèmes. Elle ferait bien de ne jamais sortir de son jardin, et quand elle veut aller errer dans le désert pour faire des questions au Sphinx, il faudrait le lui défendre absolument. La *Mélancolie* de Durer, qui sert de frontispice à ce coquet volume, fait piteuse figure à cette place qui ne lui convient pas. Elle serait mieux en compagnie des Sibylles, que dans celle des Nymphes. A-t-elle rien à voir avec des bergères qui chantent sur leurs pipeaux le Darwinisme et l'*Intelligence éternelle* ?

Toutefois, si les *Chants de la, vie intérieure* ne sont pas très réussis, les *Chants de printemps* sont exquis. Ils se suivent comme des pétales que le vent détache, et ils font sentir combien la fleur est plus charmante que le fruit, la fleur de pommier que la pomme.

Il est de certains tempéraments artistiques qui ne devraient jamais arriver à maturité, qui devraient rester toujours dans la région des promesses, et qui devraient redouter l'automne avec ses moissons plus que l'hiver avec ses glaces.

Tel me paraît le tempérament que révèle ce volume.

La première pièce de la seconde série, *la. Belle au Bois dormant*, vaut l'œuvre la plus sérieuse, la plus réfléchie, et a bien plus de chances de se graver dans la mémoire. Ce n'est pas toujours aux hautes aspirations, à l'orgueilleuse ambition qu'est décernée la récompense. Si Daphné s'était mise en route tout exprès pour aller trouver Apollon, elle n'aurait jamais su ce que c'est que le laurier.

De ces charmantes poésies lyriques et idylliques du printemps nous passons aux ballades romantiques.

Il est une faculté artistique que Miss Robinson possède certainement : c'est celle de l'imitation.

Il y a une part d'imitation dans tous les arts. On la trouvera en littérature tout autant que dans la peinture, et il est presque aussi dangereux d'en faire trop peu de cas que d'en exagérer la valeur.

Saisir, grâce à un joli et précieux travail de reproduction, l'essence et la manière d'une œuvre antique, et en même temps conserver cette nuance de passion moderne sans laquelle la forme antique serait morne et vide, dérober à des lèvres depuis longtemps muettes un faible écho de leur chant, et y ajouter une musique personnelle, prendre le genre, la façon d'un siècle défunt, s'y livrer à des essais, en étudier curieusement les ressources possibles, peut être une source de plaisir. C'est en quelque sorte un jeu de scènes littéraires où l'on retrouve un peu du

charme que possède l'art de l'acteur, fit, à tout prendre, comme Miss Robinson y excelle !

Voici le début de la ballade de Rudel :

Il n'y avait point, dans tout le monde de France, de chanteur à moitié aussi doux. La première note qui sortait de sa viole rassemblait une foule dans la rue.

Il avait la démarche aussi jeune, aussi vive, aussi heureuse, que l'ange Gabriel, et c'était seulement lorsque nous l'entendions chanter, que nos yeux oubliaient Rudel.

Et comme, en Avignon, il était assis chez les princes qui savouraient leur vin, dans toute cette troupe en fête, pas un n'était aussi frais, aussi beau.

Son pourpoint est d'arras bleu, son bonnet est vert avec des perles, ses cheveux d'or tombent à flots autour de la plus charmante figure que j'aie vue.

Comme Gautier aurait goûté cet autre fragment de la même pièce !

Façonnez les membrures dans du bois de santal, et des planches dans l'ivoire, dressez des mâts, faits d'or poli, et mettons à flot.

Que les voiles soient cousues avec du fil de soie, et qu'on les tisse aussi de soie ; qu'on brode des grenades écarlates sur un fond bleu.

Qu'on grée le vaisseau avec des câbles d'or ; puis mettons-le à flot. Et maintenant, adieu à la bonne ville de Marseille, et en route pour Tripoli.

Il y a une grande habileté dans la ballade sur le mariage du duc de Gueldres :

Oh ! sois la bienvenue, Marie Harcourt, trois fois la bienvenue, ô ma dame ; il n'est point dans tout le monde un chevalier qui sera aussi fidèle que le tien.

Il y a de la venaison dans le garde-manger ; il y a du claret dans le cellier ; entre, et déjeunons dans le hall, où jadis s'asseyait ma mère.

Oh ! rouge, rouge est le vin qui coule, et doux est le jeu du ménestrel, mais blanche est Marie Harcourt, en ce jour de son mariage.

Oh ! nombreux sont les invités des fiançailles, assis des deux côtés, mais la fiancée est pâle sous des fleurs cramoisies, et elle souffre du mal du pays.

Le sens critique de Miss Robinson est en même temps trop juste et trop fin pour lui laisser croire qu'il puisse jamais se produire une grande Renaissance romantique comme résultat nécessaire de l'adoption de la forme de la ballade, mais son œuvre en ce genre est des plus jolies, des plus gracieuses, et *la Tour de Saint-Maur*, où il est question du père qui mura son jeune enfant dans la bâtisse de son château, afin de faire durer les fondations, est admirable en son genre.

Les légères teintes d'archaïsme qu'elle emploie dans la langue sont suffisamment marquées pour le but qu'elle se propose, et bien qu'elle rende pleine justice à l'importance de l'esprit celtique en littérature, elle ne croit pas nécessaire d'employer des *blawing*, des *snawing*.

Quant à la pièce de jardin, *Notre-Dame du cœur brisé* comme elle l'intitule, les fragments brillants, ailés, de poésie

qu'elle y fait éclater ça et là, et qui font le même effet que dans *Au passage de Pippa*, viennent fort à propos vous reposer du mouvement un peu banal du vers blanc, et nous rappellent en quoi consiste réellement le talent de Miss Robinson. Sans être poète à proprement parler, au sens de créateur, elle n'en est pas moins une artiste accomplie en poésie ; car elle tire parti de la langue comme elle le ferait d'une matière extrêmement précieuse, et produit son œuvre la meilleure quand elle écarte les thèmes grandioses et les sujets largement intellectuels qui appartiennent à une faculté plus forte et plus riche. Si elle s'essaie dans des sujets de ce genre, elle est certaine d'échouer. Son instrument, c'est le pipeau et non la lyre. Ceux-là seuls devraient chanter la Mort, dont le chant est plus fort que la Mort.

*
* *

La réunion des poésies de l'auteur de John Halifax, gentleman[5] présente un intérêt pathétique, en tant que souvenir artistique d'une vie qui fut pleine de grâce et de bonté.

Elle nous reporte au temps où Philippe Bourke-Marston était jeune – « Philippe, mon roi, » – ainsi qu'elle le nommait dans le joli poème qui porte ce titre ; au temps de la grande Exposition, où tout le monde chantait la Paix sur son chalumeau ; à ces récentes et terribles années de Grimée, où l'Alma et Balaklava étaient entrés dans le langage de nos poètes, aux temps où on regardait le nom de Léonora comme extrêmement romantique.

Léonora – Léonora ! – Comme il coule bien, ce mot ! Léonora, comme il a un son léonin, comme il emplit la bouche ! et comme il se tient bien sur le sol poétique. On dirait qu'il a une

---

[5] Mrs. Craig est l'auteur de *John Halifax gentleman*.

crinière fauve, un pas altier ; ainsi passe, ô Léonora, votre nom, à travers le désert de mes rimes.

En somme, les meilleures poésies de Mrs. Craik sont les pièces écrites en vers blancs, et celles-ci, bien qu'elles ne soient point prosaïques, rappellent que la prose était sa véritable langue. Mais certaines des poésies rimées ont une grande valeur.

En voici qui peuvent donner une idée du style de Mrs. Craik.

ESQUISSE

M'aimes-tu donc vraiment, ô toi la bien-aimée, toi si riche que la moindre de tes pièces de monnaie suffirait pour acheter et payer largement toute ma fortune ? Et pourtant, voici que tu viens, héritière pleine de bonté, quittant sa pourpre et son duvet, et qui dans sa pitié ne trouvant pas le sommeil, va trouver l'étranger au seuil de sa porte, l'étranger misérable, sur son seuil magnifique, l'habille, le nourrit, l'étranger qui ignore ce qu'est une bénédiction tant qu'elle ne l'a point béni.

Mais tu m'aimes, ô toi si pure de cœur, et dont les regards mêmes sont des prières. Qu'as-tu donc pu voir dans cette flaque d'eau, inconnue près du bois d'yeuses ? Pourtant tu t'es assise sur son bord, et tu y as plongé ta main, en disant : « Comme elle est limpide ! » Et voici que bientôt sa noirceur s'est éclairée du reflet de tes ailes, son limon s'est écoulé au loin sans salir ta main immaculée, ses profondeurs se sont calmées, pour que ta forme pût s'y réfléchir.

LA NOVICE

Le matin approche. Avant qu'arrivé la nuit prochaine, je serai devenue la fiancée du ciel ; puis j'entrerai chez moi, dans ma

silencieuse chambre nuptiale, et sans époux, sans enfants, je verrai défiler d'un pas traînant les lentes années.

Ces lèvres ne sentiront point de contact plus doux que celui du crucifix de pierre que je baise ; ce cou, jamais enfant ne s'y attachera ! Ah, douce Vierge-mère, le bonheur que t'a donné le peintre sera pour moi une trop cruelle ironie.

C'est la dernière fois que j'enroule la chevelure que la main de ma mère a tressée, avant qu'elle tombe dans la poussière. Le nom, son nom, qui me fut donné au jour de mon baptême, c'est la dernière fois que je le porterai.

Ô monde désolé, ô vie si lourde, adieu ! Comme une enfant lasse, qui se dérobe dans l'obscurité pour trouver le sommeil à force de sanglots, sans que personne la remarque, ainsi je gagne furtivement ma silencieuse cellule du couvent.

Amis, amants que je n'aimerai point, cœurs tendres qui souffrez de me voir franchir cette porte muette, ne vous désolez pas. En se fermant derrière moi pour toujours, elle me sépare de toute angoisse aussi bien que de toute joie.

Ce volume raconte les phases d'une douce et pensive nature, et quoique bien des choses puissent y paraître un peu vieillottes, il est encore fort agréable à lire, et il exhale un léger parfum de roses fanées.

QUELQUES NOTES DE LITTÉRATURE

I

Dans un récent article sur les poétesses anglaises, je me hasardai à exprimer le vœu que nos femmes de lettres s'adonnent un peu plus à la prose, et un peu moins à la poésie.

Les femmes me paraissaient posséder précisément ce qu'il faut à notre littérature, une touche légère, une main délicate, une façon gracieuse de traiter les choses, et un bonheur instinctif d'expression.

Il nous faudrait une personne qui fît pour notre prose ce que madame de Sévigné fit pour la prose française. Le style de George Éliot était un peu trop massif ; celui de Charlotte Bronté péchait par l'exagération.

Pourtant il ne faut pas oublier que parmi les femmes d'Angleterre on compte quelques charmantes épistolières et il ne saurait y avoir de livre plus agréable à lire que celui de Mrs. Ross, *Trois générations de femmes anglaises*, qui vient de paraître.

Les trois Anglaises, dont Mrs. Ross a si admirablement édité les mémoires et la correspondance, sont Mrs. John Taylor, Mrs. Sarah Austin, et Lady Duff-Gordon, qui toutes trois étaient des personnes remarquables, et deux d'entre elles d'esprit étincelant et d'une réputation européenne.

Mrs. Taylor appartenait à cette grande famille de Norwich au sujet de laquelle le duc de Sussex remarqua qu'il fallait retourner en sens contraire l'adage populaire d'après lequel il faut neuf tailleurs pour faire un homme. Elle fut pendant bien des

années une des personnes les plus distinguées dans la fameuse société de sa ville natale.

Sa fille unique épousa John Austin, grande autorité en matière de jurisprudence, et à Paris son salon devint le centre intellectuel et poli de son temps.

Lady Duff-Gordon, fille unique de John et de Sarah Austin, hérita des talents de ses parents. Belle personne, femme d'esprit, voyageuse, écrivain exercé, elle charma, elle fascina son siècle, et sa mort prématurée en Égypte fut une perte véritable pour notre littérature.

C'est à sa fille que nous devons ce charmant volume de mémoires.

Il débute en nous présentant à l'arrière grand'mère de Mrs. Ross, Mrs. Taylor, appelée par ses amis intimes la « Madame Roland de Norwich » à cause de sa ressemblance avec les portraits de la belle et malheureuse Française.

Nous apprenons qu'elle raccommodait les bas gris de laine tricotée de son garçon, tout en tenant tête à Southey et à Brougham, et qu'elle dansa autour de l'arbre de la liberté, avec le docteur Parr, quand on apprit la nouvelle de la prise de la Bastille.

Au nombre de ses amis étaient Sir James Mackintosh, l'homme le plus populaire du jour et à qui madame de Staël écrivait : « Il n'y a pas de société sans vous » ; « c'est très ennuyeux de dîner sans vous ; la société ne va pas, quand vous n'êtes pas là » ; puis Sir James Smith, le botaniste ; Crabb Robinson, les Gurney ; Mrs. Barbauld ; le docteur Alderson et sa charmante fille, Amélia Opie, et bien d'autres personnes de notoriété.

Ses lettres sont extrêmement raisonnables et riches d'idées.

« Pour le moment, dit-elle dans l'une de ces lettres, rien ne convient mieux à mes goûts que les leçons de latin de Susan et son vieux philosophe de professeur. Quand nous arrivons aux discussions de Cicéron sur la nature de l'âme, ou aux belles descriptions de Virgile, mon esprit se sent rempli. La vie doit être ou bien une monotone routine de manger, boire et dormir, ou une étincelle de feu céleste qu'on vient d'allumer… La réputation des filles dépend tout autant de leurs lectures que de la société où elles vont. Outre le plaisir inhérent à des connaissances solides, une femme devrait les regarder comme sa meilleure ressource contre la pauvreté. »

Et voici un aphorisme qui ne manque pas de piquant :

« Une femme romanesque est une amie fort incommode, car elle espère bien que vous serez aussi imprudent qu'elle, et éprouve de la mortification à se voir traitée avec ce qu'elle appelle froideur, insensibilité. »

Et voici qui est admirable :

« L'art de vivre consiste à ne pas se priver de la société, et néanmoins, à ne pas la payer trop cher. »

Autre chose, bien bonne aussi :

« La vanité, comme la curiosité, est un ressort nécessaire pour porter à l'effort ; l'indolence se rendrait bientôt maîtresse de nous, n'étaient ces deux puissants principes. »

Et il y a une forte teinte d'humour dans ce qui suit :

« Rien n'est plus agréable que l'idée de voir la vertu et la philanthropie mises à la mode. »

Le docteur James Martineau, dans une lettre à Mrs. Ross, nous fait un agréable tableau de la vieille dame revenant du marché « chargée de son vaste panier, d'où sort le manche d'un gigot de mouton, qui en trahit le contenu », et causant divinement sur la philosophie, les poètes, la politique et tous les sujets de conversation intellectuelle à l'ordre du jour.

C'était une femme d'un admirable bon sens, un type de matrone romaine, et tout aussi préoccupée qu'une matrone romaine de conserver dans sa pureté sa langue maternelle.

Toutefois Mrs. Taylor était plus ou moins confinée à Norwich. Pour Mrs. Austin, sa sphère était le monde.

À Londres, à Paris, en Allemagne, elle régentait, dominait la société, avec l'affection de tous ceux qui la connaissaient.

Elle est pour Lord Jeffrey « ma meilleure, ma plus brillante amie » ; pour Sydney Smith, « chère, belle et sage » ; pour Sir James Stephen, « ma grande alliée » ; pour Thomas Carlyle (au temps où il avait besoin qu'elle l'aidât), « mon rayon de soleil à travers ce chaos de désordre et de confusion » ; pour Michel Chevalier : « la petite mère du genre humain » ; pour John Stuart Mill : « Lièbes Mutterlein » [6] ; pour Charles Buller, « mon professeur », car elle lui avait appris l'allemand, ainsi qu'aux fils de James Mill.

Jérémie Bentham, étendu sur son lit de mort, lui donna un anneau avec son portrait et quelques cheveux fixés derrière : « Tenez, ma chère, dit-il, voici le seul anneau que j'aie jamais donné à une femme. »

Elle entretenait une correspondance avec Guizot, Barthélemy Saint-Hilaire, les Grote, le docteur Whewel, master à Tri-

---

[6] La bonne petite maman.

nity Collège, Nassau Senior, la duchesse d'Orléans, Victor Cousin, et bon nombre d'autres personnages distingués.

Sa traduction de *l'Histoire des Papes* de Ranke est admirable. D'ailleurs, tout ce qu'elle fit en littérature, elle le fit consciencieusement, et l'édition qu'elle donna de l'ouvrage de son mari, *La Province de la Jurisprudence*, mérite les plus grands éloges.

Il eût été difficile de trouver deux personnes plus différentes qu'elle et son mari. Il était d'ordinaire grave, et enclin au découragement ; elle avait une beauté éclatante, elle aimait la société, où elle brillait, et elle possédait « une véritable surabondance d'énergie et d'esprits animaux », ainsi que nous l'apprend Mrs. Ross.

Elle l'épousa parce qu'elle le jugeait parfait, mais il ne produisit jamais l'œuvre dont il était digne, et dont elle le savait digne. L'appréciation qu'elle porte sur lui dans la préface de la *Jurisprudence* est étonnamment frappante et simple : « Jamais il ne se montra enthousiaste. Il était intolérant à l'égard de toute imperfection. Il était toujours sous l'empire d'un austère amour de la vérité. Il vécut et mourut pauvre. »

Elle fut cruellement déçue en lui, mais elle l'aima.

Quelques années après qu'il fut mort, elle écrivait à M. Guizot :

« Dans les intervalles de mes études sur ses œuvres, je lus les lettres qu'il m'avait écrites, – *quarante-cinq ans de lettres d'amour,* – les dernières aussi tendres, aussi passionnées que les premières. Et comme elles étaient pleines de nobles sentiments ! Le zénith de nos existences fut couvert de nuages, orageux, fertile en soucis et en déceptions, mais le soir en fut brillant et serein, aussi brillant que l'aube, et plus serein. Mainte-

nant, c'est la nuit pour moi, et elle durera jusqu'à ce que se lève un jour nouveau. Je suis toujours seule, c'est-à-dire *que je vis avec lui.* »

Les lettres les plus intéressantes de ce livre sont certainement les lettres adressées à M. Guizot, avec lequel elle resta dans la plus intime amitié intellectuelle, mais il n'en est guère qui ne contienne quelque passage plein de finesse, de pensée, d'esprit.

D'autre part, les lettres qui lui sont adressées à elle sont aussi très intéressantes.

Carlyle lui écrit des lettres pleines de lamentations, gémissements d'un Titan au travail, superbement exagérés en vue de l'effet littéraire.

« La littérature, seul gagne-pain, seule base de l'existence, gît brisée sous la dépendance. Est-ce qu'il y a place pour la musique au milieu des braiements d'ânes innombrables, des hurlements d'hyènes innombrables qui s'aiguisent la dent pour les dévorer tous ? Hélas pour elle ! Nous vivons en un temps de malaise, d'éparpillement, et jamais nous ne le rendrons meilleur. Espérons tout au plus de nous rendre meilleurs nous-mêmes. Je déclare qu'à certains moments je songe à jeter ma plume comme une arme impuissante, et à emmener une colonie de ces pauvres mercenaires affamés dans les lieux déserts de notre mère, la Terre, où la sueur de leur front en fera sortir du blé pour eux ; ce serait peut-être le plus grand service à rendre à notre vieux monde, que de lui ouvrir les portes du nouveau. C'est là qu'il faudra aboutir tôt au tard ; des explosions d'éloquence ne serviront à rien ; les gens meurent de faim, et tenteront bien des choses avant de mourir. Mais, pauvre Moi ! *Ach Gott* ! je ne suis point un Gengiskan, un Alaric, je ne suis qu'un homme qui écrit des articles en mauvaise prose. Tiens

bon jusqu'à la fin, ô précepteur, ta plume n'est point sans valeur ; elle est toute-puissante sur ceux qui ont la Foi. »

Henri Beyle (Stendhal), le grand, je suis souvent tenté de penser, le plus grand des romanciers français, lui écrit une lettre charmante, au sujet des nuances : « Il me semble, dit-il, que nul Anglais, excepté quand il lit Shakespeare, Byron ou Sterne, ne comprend les nuances : nous, nous les adorons. Un sot dit à une femme : Je vous aime ; ces mots ne signifient rien ; il eût pu tout aussi bien dire : Olli Batachor. C'est la nuance qui donne de la force à l'expression. »

En 1839, Mrs. Austin écrit à Victor Cousin : « J'ai vu le jeune Gladstone, un Tory distingué, qui prétend rétablir une éducation basée sur l'Église, d'une manière tout à fait catholique », et nous voyons qu'elle échange des lettres avec M. Gladstone au sujet de l'éducation : « Si vous êtes assez fort pour parer aux oppositions ou aux obstacles, lui dit-elle, vous êtes à même de réaliser deux actes fort bienfaisants, la réforme de votre clergé, et l'enseignement de votre peuple. En l'état actuel, combien d'entre eux sont en état de comprendre ce que c'est que d'instruire un peuple ? »

M. Gladstone répond longuement, et dans de nombreuses lettres, dont nous pouvons citer ce passage :

« Vous êtes d'avis de presser, de pousser le peuple en vue de son avantage, et en dépit de ses inclinations. Je le pense aussi. Vous attachez peu de valeur à l'instruction purement technique, à tout ce qui n'arrive point à atteindre la nature intime de l'homme ; je suis d'accord avec vous. Et je trouve là un terrain d'entente sur des bases larges et profondes. Mais il me semble bien plus que douteux, que votre idée, c'est-à-dire celle d'élever l'homme à un niveau suffisant d'état social et de moralité, puisse être accomplie, excepté au moyen de l'ancienne religion du Christ, ou bien que l'on puisse légitimement appliquer à

l’Évangile les principes de l’Éclectisme, ou bien encore, que, si nous nous trouvons hors d’état d’agir par le moyen de l’Église, nous devions suppléer à cette incapacité par l’adoption de principes opposés aux siens. Mais je suis réellement dans l’impossibilité de poursuivre ce sujet ; des circonstances personnelles d’une importance peu ordinaire m’en empêchent, car tout récemment je me suis fiancé à Miss Catherine Glymse, et j’espère que vos souvenirs vous permettront de m’excuser jusqu’à un certain point. »

Il y a de Lord Jeffrey une lettre très curieuse et très suggestive, sur l’éducation populaire ; il y nie, ou tout au moins il y met en doute l’influence de l’éducation sur les mœurs. Néanmoins il l’approuve par ce motif « qu’elle ajoutera à la somme des jouissances individuelles », ce qui est évidemment un droit des plus raisonnables.

Humboldt lui écrit au sujet d’une vieille langue indienne, qui a été conservée grâce à un perroquet, la tribu qui parlait cette langue ayant été exterminée ; il fait aussi mention « du jeune Darwin », qui vient de publier son premier livre.

Voici quelques extraits des lettres de Mrs. Austin :

« Il y a deux ou trois jours, j’ai reçu des nouvelles de Lord Lansdowne. Il est, selon moi, *ce que nous avons de mieux*. Il ne lui manque que l’énergie que donne une grande ambition. Il dit : « Nous aurons un Parlement composé de Rois des chemins de fer. » Est-il rien de pire : la déification de l’argent par tout un peuple ! Comme dit Lord Brougham, nous n’avons point le droit de nous donner des airs de Pharisiens. Il faut que je vous dise une histoire qu’on m’a envoyée : Mrs. Hudson, la reine des chemins de fer, à qui on montrait chez Lord Westminster un buste de Marc-Antoine, dit : « Je suppose que ce n’est point le marquis actuel. » Pour *goûter* cela, vous saurez que la véritable

plèbe (cochers de fiacre, etc.) d'Angleterre prononce le mot de *marquis* comme *marcus*. »

« 17 Décembre. – Nous sommes allés chez Savigny. Il n'y avait personne, excepté M. Grimm, et quelques hommes. Grimm me raconta qu'il avait reçu deux volumes de contes de fées norvégiens, et qu'ils étaient charmants. Partant de cela, je lui dis : « Vos enfants me semblent les plus heureux du monde ; ils vivent au milieu des contes de fées. – Ah ! dit-il, il faut que je vous en parle un peu. Quand nous étions à Gœttingue, quelqu'un parla à mon petit garçon des *Mährchen* (légendes) de son père. Il les avait lues, sans jamais se douter qu'elles étaient de moi. Il vint me trouver en courant et me dit d'un air fâché : « Papa, on dit que c'est vous qui avez écrit ces contes de fées ; assurément vous n'avez jamais inventé toutes ces sottises. » Il trouvait cela au-dessous de ma dignité.

« Savigny a conté une *Volksmährchen* (légende populaire).

« Saint Anselme était devenu vieux et infirme, et il était étendu par terre au milieu de ronces et de chardons. Der Liebe Gott (le bon Dieu) lui dit : « Vous voilà bien mal logé ici, pourquoi ne pas vous bâtir une maison ? – Avant de me donner cette peine, dit Anselme, je voudrais savoir combien de temps j'ai à vivre. – Environ trente ans, dit le Bon Dieu. – Oh ! pour si peu de temps, répondit-il, ce n'est guère la peine », et il se retourna de l'autre côté dans ses chardons.

« Le docteur Frank m'a raconté une histoire dont je n'avais jamais entendu parler jusqu'à présent. Pour une raison ou une autre, Voltaire avait pris en grippe le prophète Habakkuk, et lui imputait des choses que celui-ci n'avait jamais écrites. Quelqu'un ouvrit une Bible et se mit à lui démontrer qu'il avait tort : *« C'est égal, dit-il avec impatience, Habakkuk était capable de tout. »*

« 30 octobre 1853.

« Je ne suis point éprise des tendances de nos romanciers modernes. Les talents abondent, mais écrire un récit joli, gracieux, touchant, et avec cela intéressant, c'est la dernière chose à laquelle visent les écrivains de nos jours. Leurs romans sont pour la plupart des pamphlets sur des questions politiques ou sociales, comme *Sybil*, comme *Alton Lock*, comme *Mary Barton*, ou *l'Oncle Tom*, ou bien ce sont des dissections extrêmement minutieuses et pénibles des parties les moins agréables, les moins belles de notre nature, comme les romans de *Miss Bronté, Jane Eyre* et *Villette*, ou enfin ce sont, en quelque sorte, des martyrologes, comme *l'Émilie Wyndham* de Mrs. Marsh, où l'on est amené à se demander si les souffrances encourues par l'héroïne à force de se mal conduire auraient été pires que celles que lui valut sa conduite vertueuse.

« Que sont devenus ! grand Dieu ! cet esprit délicat et charmant qui inspira le *Vicaire de Wakefield*, ces dispositions, que Gœthe qualifie si justement par le mot *Versöhnend* (réconciliant), envers toutes les faiblesses » toutes les misères de l'humanité ? Avez-vous lu l'*Esmond* de Thackeray ? C'est un effort curieux et très réussi pour imiter le style de nos anciens romanciers. Lesquels des romans de Mrs. Gore ont été traduits ? Ils sont très fins, pleins de vivacité, de mondanité, d'amertume, irritants et amusants. Ceux de miss Austen ont-ils été traduits ? Ils ne sont pas nouveaux. Ce sont des peintures hollandaises, de la vie de tous les jours, très habiles, très vraies, tout à fait dépourvues d'esthétique, mais divertissantes. Je n'ai pas vu *Ruth* de Mrs. Gaskell. Je l'entends admirer ou blâmer vivement. C'est là une des nombreuses preuves du désir qu'ont les femmes de friser des sujets douteux, et de poser des problèmes moraux insolubles. C'est George Sand qui leur a tourné la tête dans ce sens. Selon moi, quelques scènes de grosse gaîté sans malice, à la Fielding, étaient tout à fait inoffensives comparativement. Elles ne troublaient rien.

« Je n'ai point lu *l'Héritier de Radcliffe*. Je ne suis point digne de planer comme un être de vertu surhumaine… dans un roman. Je voudrais seulement voir comment agissent et souffrent les gens du commun des mortels, comme moi. Puis, j'ai la coupable prétention d'être amusée, alors que tous nos romanciers visent à nous réformer, à nous montrer combien ce monde est horrible : *ma foi, je ne le sais que trop* sans qu'ils y mettent du leur.

« *Le Chef de la famille* a quelque mérite. Mais on y trouve trop d'affliction, de souffrance, de folie furieuse. L'héroïne est une de ces créatures si communes aujourd'hui (dans les romans) qui nous rappellent un pauvre oiseau attaché à un piquet, pour y être la victime de ce divertissement cruel des enfants d'autrefois, c'est-à-dire pour être tué à coups de pierres. Toutefois, nos excellentes personnes romancières finissent toujours par détacher, le pauvre oiseau avant qu'il soit tout à fait abîmé ; et elles nous assurent que malgré tous les coups qu'il a reçus, il ne s'en porte pas plus mal ; que maintenant, avec ses ailes cassées, la perte de ses plumes, et son corps meurtri, il va être parfaitement heureux. Non pas, belles dames, vous savez qu'il n'en est point ainsi. Mettons résigné, s'il vous plaît, mais ne faites point de telles «épaves des caricatures du bonheur. »

En politique, Mrs. Austin était un tory très philosophe. Elle détestait le Radicalisme, et ainsi que la plupart de ses amis, elle paraît l'avoir regardé comme moribond.

« Le parti radical est évidemment usé, écrit-elle à M. Victor Cousin. Le chef probable du parti tory est M. Gladstone… Le peuple a besoin qu'on l'éclaire, qu'on le guide ; il faut, en un mot, gouverner », écrit-elle quelque part ; et dans une lettre au docteur Whevell, elle s'exprime ainsi : « La situation en France me remplit de la plus profonde inquiétude sur un point » le point d'appui sur lequel touchent la permanence de nos institu-

tions et notre salut comme nation. Nos classes élevées sont-elles capables d'assumer la direction de tout le reste ? Si oui, nous ne redoutons rien ; si non, je suis d'avis, avec mon pauvre cher Charles Buller, que notre tour est venu. Désormais il faut que Cambridge et Oxford y songeât pour tout de bon. »

La croyance que les Universités ont le pouvoir de diriger le courant de la démocratie, est charmante !

Elle en vint à regarder Carlyle comme « un des agents dissolvants du siècle, – comme un être aussi malfaisant que le lui permettront ses extravagances. » Elle qualifie de « pernicieux » Kingsley et Maurice ; elle parle de John Stuart Mill comme d'un « démagogue. »

Elle n'était point *doctrinaire* : « Une once d'éducation qu'on demande vaut une livre d'éducation imposée. C'est peine perdue que de présenter de la viande avant d'avoir provoqué la faim. »

Elle était enchantée d'une lettre de Saint-Hilaire, où il avait dit : « Nous avons un système, et pas de résultats ; vous avez des résultats et n'avez pas de système. »

Et, cependant, elle avait une profonde sympathie pour les besoins du peuple. Elle fut épouvantée lorsque Babbage lui donna quelques détails sur la population de quelques villes manufacturières, où les hommes sont *finis* avant d'avoir atteint la trentième année de leur âge. « Mais je suis convaincue que le remède ne viendra pas du peuple », ajoute-t-elle.

Un grand nombre de ses lettres se rapportent à l'éducation supérieure des femmes. Elle discute la conférence de Buckle au sujet de *l'Influence de la femme sur le progrès des connaissances*, accorde à M. Guizot que la vie intellectuelle de la femme est fortement pénétrée d'émotions, mais elle ajoute : « On n'est pas

précisément un sot parce que vos opinions sont grandement influencées par vos affections. Les opinions des hommes subissent bien des influences plus fâcheuses. »

Le docteur Whevell lui demande son avis au sujet de conférences devant des femmes sur Platon, car il craint un peu que les gens ne trouvent cela ridicule. Comte lui écrit des lettres longuement travaillées sur « le rapport entre les femmes et le progrès» et M. Gladstone lui promet que Mrs. Gladstone mettra en pratique à Hawarden les conseils que contient une de ses brochures.

Elle fut toujours extrêmement pratique, et ne renonça jamais à son culte pour les simples travaux de couture.

Il n'est pas une page du livre où nous ne trouvions des choses intéressantes et amusantes.

Elle charge Saint-Hilaire de lui commander à Paris un grand chapeau, d'aspect raisonnable, chapeau qui fut baptisé aussitôt chapeau à l'Aristote, et qui fut regardé comme la seule chose pratique en Angleterre en fait de chapeaux.

Grote doit quitter Paris après le coup d'État et l'en informe parce qu'il ne peut se faire à être témoin de l'établissement d'un tyran grec.

Alfred de Vigny, Macaulay, John Stirling, Southey, Alexis de Tocqueville et Jean-Jacques Ampère, ont tous leur part dans ces pages agréables. Elle paraît avoir inspiré les plus vifs sentiments d'amitié à ceux qui la connurent.

Guizot lui écrit : « Madame de Stael avait coutume de dire que la meilleure chose qui fût au monde était un Français sérieux. Je retourne le compliment et je dis que la meilleure chose qu'il y ait au monde, c'est un Anglais affectueux. Et combien

plus une Anglaise ? À qualités égales, une femme a toujours plus de charme qu'un homme. »

Lucy Austin, plus tard Lady Duff Gordon, naquit en 1821. Son principal compagnon de jeux était John Stuart Mill, et ce fut dans le jardin de Jérémie Bentham qu'elle prit ses ébats. Ce fut une enfant aimable, romanesque ; à laquelle il fallait toujours des fleurs pour leur parler. Elle savait inventer sans fin les histoires les plus extraordinaires au sujet des animaux, qu'elle aimait passionnément.

En 1834, Mrs. Austin se décida à quitter l'Angleterre, et Sydney Smith écrivit à la fillette son immortelle lettre :

« Lucy, Lucy, ma chère enfant, ne déchirez pas votre robe. Déchirer sa robe n'est pas en soi une preuve de génie. Mais écrivez comme écrit votre mère, agissez comme agit votre mère ; soyez franche, loyale, affectueuse, simple, honnête, et alors, que vous déchiriez ou non votre robe, cela n'aura guère d'importance. Et puis, Lucy, ma chère enfant, soignez l'arithmétique. Vous vous le rappelez, dans la première addition que vous avez faite, j'ai toujours trouvé une erreur. Vous avez retenu deux (ainsi qu'il est permis à un fiacre qui est en règle) alors que vous n'auriez dû retenir qu'un, chère Lucy. Est-ce chose de peu de conséquence ? Qu'est-ce que la vie serait sans l'arithmétique ? Une scène d'horreur. Vous partez pour Boulogne, ville de débiteurs, peuplée de gens qui n'ont jamais su l'arithmétique. À l'époque où vous en reviendrez, j'aurai probablement éprouvé ma première attaque de paralysie et perdu tout souvenir de vous. Aussi vais-je vous donner, en guise d'adieu, un conseil : ne vous mariez qu'à un homme d'une intelligence passable, ayant mille livres de rente. Et que Dieu vous bénisse, ma chère enfant ! »

À Boulogne elle se trouva à table d'hôte près de Heine : « Il m'entendit parler allemand à ma mère, et ne tarda pas à

m'adresser la parole, pour me dire : « Quand vous retournerez en Angleterre, vous pourrez dire à vos amis que vous avez vu Henrich Heine. » « – Je répliquai : « Qui est-ce, Heinrich Heine ?» – Il éclata de rire, et ne fut point offusqué de mon ignorance ; nous prîmes l'habitude de flâner ensemble au bout de la jetée, là il me contait des histoires où les poissons, les sirènes, les esprits des eaux et un vieux joueur de violon, un Français des plus drôles, avec son barbet, étaient mêlés, confondus de la façon la plus fantaisiste, tantôt sur un ton d'humour, tantôt et fort souvent, dans une note pathétique, surtout lorsque les esprits des Eaux lui apportaient des nouvelles de la Nord See (Baltique). Comme il était bon pour moi, et sarcastique pour tout autre ! »

Vingt ans plus tard, la fillette aux *Braune Augen* (aux yeux bruns) que Heine a chantée dans sa charmante poésie qui débute ainsi : « *Wenn Ich an deinem Hause (Lorsque j'étais dans la maison) »*, visitait souvent le poète mourant à Paris. « Cela fait du bien, lui disait-il, de voir une femme qui ne promène point un cœur brisé, pour le faire raccommoder par toutes sortes de gens, comme sont les femmes d'ici, qui ne voient pas que le manque absolu de cœur est leur véritable défaut. »

En une autre circonstance, il lui dit : « Maintenant j'ai fait la paix avec le monde entier, et enfin aussi avec Dieu qui t'envoie vers moi comme un bel ange de la mort, je mourrai certainement bientôt. » Lady Duff Gordon lui dit : « Pauvre poète ! conservez-vous encore de si brillantes illusions, au point de voir Azrael dans une Anglaise en voyage ? Ce n'était guère le cas, d'ordinaire, car vous aviez toujours de l'antipathie contre nous. » Il répondit : « Oui, je ne sais pas ce que j'avais à en vouloir aux Anglais : c'était pure étourderie. Je ne les ai jamais haïs ; à vrai dire, je ne les ai jamais connus. Je n'ai été qu'une fois en Angleterre, mais je n'y connaissais personne ; j'ai trouvé Londres très ennuyeux ; les gens et les rues m'étaient odieux. Mais l'Angleterre a pris noblement sa revanche, elle m'a envoyé

deux excellents amis, toi-même, et Milnes, cet excellent Milnes. »

Il y a là de délicieuses lettres de Dicky Doyle, ornées de dessins les plus amusants du monde ; l'un représente notre contemporain Robert Peel, au moment où il va prononcer son premier discours à la Chambre ; ce dessin est excellent, et les diverses descriptions des exploits de Hassan sont extrêmement amusantes.

Hassan était un petit domestique noir, renvoyé par son maître parce qu'il commençait à perdre la vue, et que Lady Duff trouva un soir assis sur son seuil. Elle prit soin de lui, le fit soigner et guérir, et il paraît avoir été un sujet de plaisir pour tout le monde.

Une fois, le prince Louis Napoléon (le défunt Empereur des Français) s'étant présenté à l'improviste, il dit gravement : « Excusez-moi, Milady, je suis allé en courant acheter quatre sous de sardines pour le Prince, et pour faire honneur à la maison. »

Voici une amusante lettre de Mrs. Norton :

« Ma chère Lucy,

« Nous ne vous avons jamais remerciée pour les Pots Rouges, qui ne devraient jamais manquer chez des chrétiens primitifs, et qui donnent la dernière perfection à la splendeur de notre domaine, chose que dans des temps moins éclairés, on aurait dû à un œuf de roc. Nous avons maintenant un aspect chaudement Pompéien, et la contemplation incessante de ces objets classiques contribue à la beauté de la ligne de face. Car s'il est un fait important, et bien établi dans tous les États de l'antiquité, à savoir que les nez droits étaient les plus conformes à la mode de jadis, ne peut-on pas en tirer logiquement la conclusion que l'habitude constante de lever le nez en l'air à la

vue d'objets désagréables, – tels que la Galerie Nationale, et autres objets laids et encombrants – a produit chez les modernes cette déviation de la ligne vraie et convenable dans le profil ? Je me réjouis à la pensée que nous en sommes exempts. J'attribue cela à notre amour pour les Poteries Pompéiennes, En égard à la beauté et à la destination des formes de ces Pots (j'écris ces mots, avec un P majuscule) c'est là ce qui nous a fait rester droits dans un monde tout tordu. L'acquisition des profils à travers les difficultés, c'est chose bien plus rare que *l'Acquisition de la Science*[7]. Voilà qui est donner de bons exemples à nos enfants ! Bah ! mettons devant nos enfants de bonnes Poteries Pompéiennes, et quand ils deviendront grands, ils ne s'en écarteront pas. »

Les Lettres du Cap de Lady Duff Gordon, et la traduction de la *Sorcière à l'ambre*[8] sont fort connues, comme on le sait. Ce dernier livre, avec la traduction de *Sidonia la Sorcière*, par Lady Wilde, étaient mes romans préférés, au temps de mon adolescence.

Ses Lettres d'Égypte sont d'une vivacité, d'un pittoresque extraordinaires.

Voici un fragment intéressant de critique d'art :

« Shérif Yousuf rit de bon cœur en voyant dans un journal illustré une gravure du tableau de Hilton qui représente Rebecca près du puits, avec le vieux Vakil de Sidi Ibrahim (le principal serviteur d'Abraham) agenouillé devant la jeune fille qu'il était chargé de ramener, avec l'air d'imbécile qu'il avait sans son turban, Rebecca et les autres jeunes filles en étranges costumes de

---

[7] On vendait alors par milliers de petits traités populaires ayant tous pour titre : *Acquisition de la science, acquisition de la richesse,* etc. *(Note du traducteur.)*

[8] Petit roman historique de Meismer. *(Note du traducteur.)*

fantaisie, et les chameaux qui avaient des mufles semblables à des groins de porcs. « Si le peintre ne pouvait aller à Sena pour se rendre compte de ce qu'est vraiment un Arabe, disait le cheik Yousuf, pourquoi n'a-t-il pas peint un puits comme ceux qu'on trouve en Angleterre, avec des jeunes filles qui seraient des paysannes anglaises ? Au moins cela aurait paru naturel à des Anglais, et si le Vakil avait ôté son chapeau, il n'aurait pas eu l'air d'un fou. » Je suis tout à fait d'accord avec les critiques artistiques de Yousuf. Peindre de chic les choses d'Orient, c'est d'une absurdité consommée. »

Mrs. Ross a certainement donné un volume très attrayant, et son livre est un des livres de la saison. Il est édité avec tact et jugement.

*
* *

Caroline, par Lady Lindsay. Ce livre est certainement l'œuvre la meilleure de Lady Lindsay. Il est écrit dans un style moderne des plus habiles, et on y trouve autant d'esprit, de verve que de subtile et pénétrante psychologie.

Caroline est une héritière qui, descendant l'escalier d'un hôtel du continent, tombe dans les bras d'un charmant jeune homme sans le sou. Le héros du roman est l'ami du jeune homme, Lord Lexamont, qui fait le *grand renoncement* et trouve le moyen d'être beau sans être fat, don quichottesque sans être ridicule. Mrs. Ffoulkes, la vieille fille, est un type parfait, et à vrai dire, tout le livre est écrit avec un talent consommé.

Il a aussi l'avantage de tenir dans un seul volume. L'influence de Mudie[9] sur la littérature, l'influence funeste de la

[9] Mudie est le roi des cabinets de lecture. *(Note du traducteur.)*

bibliothèque circulante, est évidemment à son déclin. Le profit qu'en retirera la littérature est incalculable. Les romans anglais commençaient à devenir fort ennuyeux avec leurs trois volumes de remplissage ; du moins le second volume était toujours du remplissage, – et au plus haut point indigeste. Un incorrigible joueur sur les mots me fit un jour remarquer, à propos du roman anglais, que « le remplissage se reconnaît quand on le mange », et certainement la fiction, en Angleterre, a été très lourde, – alourdie des meilleures intentions.

Le livre de Lady Lindsay est l'indice que de meilleures choses nous attendent. Il est bref et brillant.

*
* *

Quels sont les meilleurs livres à donner comme cadeaux de Noël à de bonnes jeunes demoiselles qui sont toujours jolies, ou à de jolies demoiselles qui peuvent être sages à l'occasion ?

Les gens sont si empressés à donner ce dont ils n'ont que faire, que la charité subit une forte hausse. Mais je n'ai guère de sympathie pour ce genre de charité.

Quand on donne un livre, ce devrait être un livre charmant, – si charmant qu'on regretterait de l'avoir donné et qu'on ne voudrait pas le reprendre.

En jetant les yeux sur les livres de Noël qui me sont envoyés par les divers éditeurs, je trouve qu'ils sont des meilleurs, et des plus agréables. *Glanes tirées du Graphic*, par Randolph Caldicott, volume très attachant, plein de croquis réellement spirituels et humoristiques dans leurs traits, et qui ne doivent pas toute leur valeur à, ce qu'en France on appelle la légende, l'explication par un texte. *L'amie de Meg*, par Alice Cockran, une de nos *authoresses* en prose les plus délicates et les plus

gracieuses dans le domaine de la fiction, et dont l'œuvre a de rares qualités artistiques, le raffinement et la simplicité. – *Sous des drapeaux trompeurs*, par Sarah, Dowdney, excellent récit. *La fille du pêcheur,* par Florence Montgomery, auteur d'*Incompris*, récit vraiment charmant dans la conception et l'exécution. Sous un nuage, qui est tout à fait digne de l'auteur qui a écrit *L'Atelier du Lys* ; *La troisième des demoiselles Saint-Quentin*, par Mrs. Molesworth, et un *Bouquet de Noël* de la même plume enchanteresse, et avec de délicieuses illustrations par Waller Crane. *Giannetta* et *Le testament de Ralph Hardcastle*, de Miss Agnès Giberne, sont aussi des livres admirables pour présents, et le volume relié d'*Atalanta* contient bien des choses charmantes, tant artistiques que littéraires.

Le plus joli livre, ou pour mieux dire le plus beau, au point de vue artistique, est sans contredit *La Fête de Flore*, par M. Walter Crane. C'est une mascarade de fleurs en travesti plein d'imagination, et aussi charmante par la couleur que par les qualités exquises du dessin. Elle nous montre dans toute sa splendeur le défilé de l'année, les Perce-neiges en chevaliers au casque emplumé de blanc, le petit Crocus tout nu, s'agenouillant pour recevoir dans son calice d'or la lumière du soleil, les Asphodèles soufflant dans leurs trompes comme de jeunes chasseurs, les Anémones dont le vent fait flotter les vêtements, les Renoncules aquatiques au jupon vert, les « Cardamines des prés toutes en blanc d'argent », trottinant par les prairies comme des laitières d'Arcadie, Il y a aussi les Boutons d'or, et l'Épine-vinette à la plume blanche, dans son armure épineuse, et la Couronne Impériale, portée en procession imposante, et les Tulipes aux rouges bannières, et les Hyacinthes avec leurs cloches printanières, et la Marguerite de Chaucer :

Petite et douce,
Si douce est la Marguerite,

et de somptueuses Pivoines, et des Ancolies, « qui traînaient le char de Vénus, » et la Rose, avec son amoureux, et des Lys aux costumes imposants, et des Camomilles aux yeux largement ouverts, et des Pavots écarlates passent devant nous. Il y a des Primevères et des Nielles du blé, des Chrysanthèmes en robes de riche brocart, des Soleils, et de hautes Roses trémières, et de pâles ellébores. Les dessins qui se rapportent aux Asphodèles, aux Églantines, aux Liserons, à la Rose trémière sont admirables, et feraient le plus bel effet en broderie, ou interprétés en quelque matière précieuse.

En vérité, quiconque désire trouver de beaux dessins ne saurait mieux faire que de se procurer le livre. Il est, dans son genre, un petit chef-d'œuvre, et il y a tant de grâce, tant de fantaisie, tant de beauté dans le dessin et la couleur qu'on ne peut trop l'apprécier. Les Grecs donnaient la forme humaine à l'arbre, au ruisseau, et voyaient surtout dans la nature la Naïade ou la Dryade.

M. Crane, tout en gardant de la fantaisie gothique, a saisi la façon grecque de sentir, l'amour de la personnification, la passion de représenter les choses dans les données de la forme humaine. Les fleurs sont pour lui autant de chevaliers et de dames, de jeunes pages ou bergers, de nymphes divines, ou de simples jeunes filles, et soit dans leurs corps gracieux, ou dans leurs costumes fantasques, on peut voir la forme réelle de la fleur, son essence intime, si bien qu'on aime leur vérité artistique, autant que leur beauté artistique.

Ce livre contient beaucoup des meilleures choses qu'ait jamais faites M. Crane. Son art n'est jamais plus heureux que quand il s'éloigne entièrement de la vie. Le moindre, soupçon de réalisme paraît lui être mortel. Cela vit ou pourrait vivre dans un monde qu'il aurait créé lui-même. C'est décoratif par la totale subordination du fait à la beauté de l'effet, par la majesté de ses courbes, de ses lignes, par la domination absolue de

l'imagination dans l'exécution. Il n'est guère de page dans ce livre qui ne suggère des motifs pour quelque riche tapisserie, quelque beau paravent, quelque *cassone*[10] peint, quelque sculpture en bois ou ivoire.

J'ai reçu de MM. Heldesheimer et Faulkner une nombreuse collection, de cartes de Noël et de livres illustré. Un de ces derniers, une édition de luxe de l'ouvrage de Sheridan, *Voilà pour la timide fillette de quinze ans*, est très habilement illustré par Miss Alice Havers et M. Ernest Wilson.

Il me semble pourtant que l'illustration moderne court quelque danger en se rapprochant trop de la peinture. Ce qu'il nous faut, c'est une bonne ornementation du livre, de l'ornement décoratif qui soit en rapport avec le caractère et l'impression, et qui donne à la page un aspect harmonieux d'ensemble. Semer au hasard dans la page des reproductions d'aquarelles ne fera pas l'affaire.

Il est vrai que l'art japonais, qui est essentiellement décoratif, se rapproche aussi de la peinture. Mais les Japonais ont la plus étonnante finesse de touche, et avec une science si subtile qu'elle donne la sensation du hasard le plus exquis, ils peuvent rendre décoratif un espace non ornementé, rien que par l'art de la mise en page. Il y a, en outre, une connexion intime entre leur art et leur écriture ou leurs caractères imprimés. Les deux choses vont ensemble et témoignent d'un même sentiment de la forme et de la ligne.

Nous devrions chercher à découvrir un procédé d'illustration qui s'harmoniserait avec les formes de nos lettres. Actuellement, il y a discorde entre nos illustrations picturales et

---

[10] Le cassone est un meuble caractéristique de la Renaissance italienne. Il peut être sculpté, orné de motifs bibliques ou mythologiques, et recouvert par de riches tissus.

nos caractères, qui n'ont rien de pictural. Les premières ont un cachet trop franchement imitatif, et souvent elles barbouillent une page au lieu de l'orner.

Néanmoins, je suppose que nous devons regarder la plupart de ces livres de Noël comme de simples livres de peintures, qui seraient accompagnées d'un texte courant, pour les expliquer.

Comme, en général, le texte est composé de vers, il en résulte que le poète est placé à un rang très subalterne. Mais en règle générale, la poésie, dans les livres de cette sorte n'est pas d'un mérite réellement hors de pair.

II

« Les différents collectionneurs de folklore irlandais, dit M. W. B. Yeats dans son charmant petit livre intitulé : *Contes de fées et contes populaires des paysans irlandais*, ont, à notre point de vue, un grand mérite, et au point de vue de quelques autres, un grand défaut. Ils ont fait œuvre littéraire plutôt qu'œuvre scientifique ; ils nous ont parlé de la classe paysanne irlandaise, plutôt que de l'histoire primitive de l'espèce humaine, ou de toute autre marotte qu'ont en tête les folkloristes. S'ils avaient visé au titre de savants, ils auraient, dû disposer tous leurs contes en colonnes, comme des notes d'épicier, tant pour le roi des fées, tant pour la reine des fées. Au lieu de procéder ainsi, ils ont saisi au vol la voix du peuple, la pulsation même de la vie, et chacun d'eux a recueilli ce qui frappait le plus en son temps. Croker et Lever, captivés par l'étourderie baroque des hobereaux irlandais, voyaient tout sous un aspect humoristique. L'impulsion imprimée à la littérature irlandaise de leur temps, venait d'une classe qui – pour des raisons purement politiques-– refusait de prendre au sérieux la populace et se représentait le pays comme l'Arcadie d'un humoriste ; quant à ses passions, sa mélancolie, son tragique, elle n'en savait rien. Ce qu'ils ont fait n'était pas absolument faux ; ils se bornèrent à grossir un type sans responsabilité propre, qui se présentait fréquemment chez les bateliers, les voituriers, les domestiques de gentilshommes, pour en faire le type d'une nation tout entière. Ils créèrent l'Irlandais de théâtre. La combinaison des écrits de 1848 et de la famine, creva leur bulle de savon. Leur œuvre avait le brio, aussi bien que la légèreté superficielle d'une classe qui est supérieure et oisive, et dans Croker, elle offre partout une douce, une arcadienne beauté. Carleton, paysan de naissance, offre dans beaucoup de ses récits, et plus particulièrement dans ses histoires de fantômes, un caractère bien plus sérieux, et qui

perce à travers tout son humour. Kennedy, un vieux libraire de Dublin, qui paraît avoir cru jusqu'à un certain point à l'existence des fées, vient ensuite dans l'ordre des dates. Mais le meilleur livre, depuis Croker, est *Vieilles Légendes*, par lady Wilde. L'humour a entièrement cédé la place à la passion et à la tendresse. Nous trouvons là l'essence intime du cœur celte, dans les situations qu'il a appris à aimer grâce à des années de persécution, alors que, se faisant un oreiller de rêves, entendant des chansons de fées au crépuscule, il médite sur l'âme et sur les morts. C'est bien le Celte, mais le Celte qui rêve. »

Dans un volume de dimensions très restreintes, et d'un prix extrêmement réduit, M. Yeats a réuni les histoires les plus caractéristiques de notre Folklore irlandais, en les groupant d'après les sujets.

Tout d'abord paraissent les *Fées qui vont par troupes*. Les paysans disent que ce sont des anges déchus, pas assez bons pour être pardonnés, pas assez méchants pour être damnés, mais les antiquaires irlandais voient en ces êtres les dieux de l'Irlande païenne, qui ne recevant plus de culte, n'étant plus nourris d'offrandes, se rapetissèrent graduellement dans l'imagination populaire, et ont fini par n'avoir plus que quelques empans de longueur.

Leurs principales occupations sont de festoyer, de se battre, de faire l'amour et de jouer la plus belle musique qui soit.

Ils n'ont au milieu d'eux qu'une seule personne industrieuse, le *Leprachaun* (le petit cordonnier). Il est tenu de réparer leurs souliers, quand ils les ont usés à danser.

M. Yeats nous apprend que près du village de Ballisodare, il y a une vieille femme qui passa sept ans au milieu d'eux. Quand elle revint chez elle, elle n'avait plus d'orteils ; elle les avait usés à danser.

La veille de mai, tous les sept ans, ils se battent au sujet de la moisson, car les plus beaux épis leur appartiennent.

Un vieillard dit à M. Yeats qu'il les avait vus une fois en train de se battre et qu'ils avaient arraché le chaume d'une maison. Si le premier venu s'était trouvé là, il n'aurait vu qu'un vent furieux entraînant dans son tourbillon tout ce qui se trouvait sur son passage. Quand le vent chasse les feuilles et la paille devant lui, ce sont les fées qui agissent. Les paysans ôtent leurs chapeaux et disent : « Dieu les bénisse».

Quand ces êtres sont gais, ils chantent. Une grande partie des airs irlandais, et les plus beaux, ne sont autre chose que leur musique, recueillie par des gens qui écoutent aux portes.

Aucun paysan prudent ne s'aviserait de fredonner : *La jolie fille qui trait la vache*, aux environs d'un Camp de fées, car ils sont susceptibles et n'aiment pas à voir leur musique adaptée aux grossiers incidents de la vie mortelle.

Blake vit une fois les funérailles d'une fée. Mais, comme nous en avertit M. Yeats, ce devait être une fée anglaise, car les fées irlandaises ne meurent point : elles sont immortelles.

Puis viennent les *Fées solitaires*, parmi lesquelles se trouve le Leprachaun, dont il est question plus haut. Il est devenu très riche, car il possède tous les pots où l'on a mis de l'or pour le cacher en temps de guerre. Selon Croker, au commencement de ce siècle, on montrait à Tipperary un petit soulier oublié par le cordonnier des fées.

Puis viennent deux petits personnages, fées de réputation plutôt équivoque, le *cluricaun* qui s'enivre dans les caves des gentilshommes et *l'Homme Rouge*, qui joue des tours pleins de malice.

Le *Fear-Gorta* (homme de la faim) est un fantôme décharné qui voyage par le pays en temps de famine, demandant l'aumône, et portant bonheur à qui la lui fait.

Le *Sheerie* des eaux est le frère authentique du Jacques à la Lanterne anglais.

La *Leanhaun Shee* (maîtresse fée) recherche l'amour des mortels. S'ils refusent, elle doit devenir leur esclave ; s'ils acceptent, ils deviennent les siens et ne peuvent s'y soustraire qu'en trouvant quelqu'un à mettre à leur place. La fée vit de leur substance et ils dépérissent. La mort n'est point un asile qui lui soit inaccessible. Elle est la Muse gaélique, car elle donne l'inspiration à ceux qu'elle persécute.

Le *Pooka* est essentiellement un esprit animal, et certains ont vu en lui l'ancêtre du *Puck* de Shakespeare. Il habite les montagnes solitaires et les ruines antiques, « il est devenu monstrueux, à force de solitude », et appartient à la race des cauchemars. Il a bien des formes : tantôt celle d'un cheval, tantôt celle d'un bouc ou d'un aigle.

La *Banshee* parait assez indifférente à nos tendances démocratiques et niveleuses ; elle n'aime que les anciennes familles et méprise le *parvenu* ou le *nouveau riche*. Quand il y a plusieurs Banshees présentes, elles geignent et chantent en chœur et cela annonce la mort d'un personnage saint ou important.

Un présage, qui accompagne parfois la Banshee, consiste en une immense voiture noire, qui a pour cocher un cercueil ; des chevaux sans tête la traînent et le postillon est un *Dullahan*. Un *Dullahan* est la chose la plus terrible qu'il y ait au monde. En 1807, deux, des sentinelles, en faction au dehors du parc de Saint-James, en virent un qui escaladait les grilles, et elles moururent de peur.

M. Yeats émet l'idée que ces êtres pourraient bien avoir pour aïeul ce géant irlandais qui franchit le canal à la nage, en portant sa tête entre ses dents.

Puis viennent les histoires de fantômes, de saints, de prêtres et de géants.

Les fantômes vivent dans un état intermédiaire entre ce monde et l'autre. Ils sont retenus dans le premier par quelque désir ou affection terrestre, ou par quelque devoir qu'ils n'ont pas rempli, ou par leur dépit envers les vivants ; ces êtres-là sont trop bons pour l'enfer et trop méchants pour le ciel. Parfois, ils prennent la forme d'insectes et surtout celle de papillons. L'auteur de la *Description de l'Irlande par paroisses* entendit une femme dire à un enfant qui poursuivait un papillon : « Sais-tu si ce n'est pas l'âme de ton grand-père ? » La veille de novembre, ils sortent et dansent avec les fées.

Quant aux saints et aux prêtres, ils ne figurent point comme martyrs en ces histoires. Le vieux chroniqueur, Giraldus Cambrensis, raillait l'archevêque de Cassel, de ce que nul Irlandais n'avait reçu la couronne du martyre, mais le prélat répliqua : « Il se peut que nous soyons un peuple barbare, mais ce peuple barbare n'a jamais levé la main contre les saints de Dieu et maintenant qu'est venu parmi nous un peuple qui sait comment faire des martyrs (c'était à l'époque même de l'invasion anglaise), nous en aurons en abondance. »

Les géants étaient les anciens héros païens de l'Irlande, qui avaient grossi sans cesse, à mesure que diminuait la taille des dieux. Le fait est qu'ils n'attendaient point qu'on leur fit des offrandes ; ils se les faisaient eux-mêmes, *vi et armis*.

La plupart des plus jolies histoires sont celles qui se groupent autour de Tir-nân-Og.

Ce pays est celui de la jeunesse, « car ni la vieillesse, ni la mort ne l’ont découvert, et ni les larmes, ni les éclats de rire n’en approchèrent. »

Un certain homme y est allé et en est revenu. Le barde Oisen, qui voyageait sur un cheval blanc et marchait à la surface de la vague avec sa fée Niamh y passa trois cents ans et en repartit pour chercher ses camarades. Au moment où il mettait pied à terre, ses trois cents ans tombèrent sur lui, il fut ployé en deux et sa barbe traîna sur le sol. Avant de mourir, il décrivit à saint Patrick son séjour dans le pays de la jeunesse.

Depuis lors, dit M. Yeats, bien des gens ont vu ce pays en bien des endroits, les uns au fond de certains lacs, et en ont entendu monter un vague son de cloches. D’autres en plus grand nombre l’ont vu dans le lointain de l’horizon, en guettant du haut des falaises d’occident. Il y a moins de trois ans qu’un pêcheur s’imagina le voir.

M. Yeats s’est certainement très bien acquitté de sa tâche. Il a fait preuve d’un grand mérite critique dans son choix d’histoires, et sa petite introduction est écrite d’une façon charmante.

C’est chose exquise que de rencontrer un recueil d’œuvres entièrement dues à l’imagination, et M. Yeats déploie un instinct des plus alertes dans la découverte de ce qu’il y a de mieux, de plus intéressant dans le folklore irlandais. Je suis également heureux de voir qu’il ne s’est pas exclusivement renfermé dans la prose, et qu’il a donné place à la charmante poésie d’Allingham sur les fées :

Au sommet des montagnes aériennes, aux profondeurs du vallon semé de roseaux, nous n’osons pas poursuivre notre chasse, par crainte des Petits Hommes, mignonnes créatures,

bonnes gens, qui se réunissent en troupe ; justaucorps vert, et bonnet rouge, et plume de chouette blanche.

Là-bas, le long de la côte rocheuse, quelques-uns ont leur demeure ; ils vivent de crêpes ridées, faites de la jaune écume des marais ; d'autres habitent parmi les joncs du lac noir des montagnes, avec les grenouilles pour chiens de garde, qui restent en alerte toute la nuit.

Tout au sommet de la colline, trône le vieux roi. Il est maintenant si vieux, si menu, qu'il a presque perdu l'esprit. Sur un pont de blanc brouillard, il traverse Colun-Kill, en ses majestueux voyages de Slieveleague à Rosses ; ou bien il part là-haut, dans les froides nuits étoilées, pour souper avec la reine des joyeuses aurores boréales.

Tous les amis des contes de fées et du folklore devraient avoir ce petit livre. *Les Femmes cornues, l'Âme du Prêtre* et *Teig O' Kane* sont vraiment des merveilles en leur genre, et même, il n'est guère de récit qui ne vaille la peine d'être lu et étudié.

*
* *

L'écrivain le plus spirituel de France est actuellement une femme. Cette malicieuse, cette spirituelle grande dame, qui a adopté le pseudonyme de *Gyp*, n'a point de rival dans son pays. Son esprit, si délicat, si charmant, sa fascinante modernité, son coup de plume léger, heureux, lui font une place unique dans ce mouvement littéraire qui s'est donné pour objet de peindre la vie contemporaine. Des livres comme *Autour du Mariage, Autour du Divorce* et *Petit Bob* sont en leur genre d'amusants petits chefs-d'œuvre, et le seul ouvrage que nous puissions leur comparer en Angleterre est celui qui se nomme : *Les Papiers d'Edwin et d'Angelina*. par Violette Fane.

À la même, à la brillante plume qui nous a donné ces études avisées et spirituelles de la vie moderne, nous devons maintenant une œuvre plus sérieuse, plus travaillée, *Hélène Davenant* qui offre autant de soin dans l'exécution que d'adresse dans la conception. Il s'y trouve un défaut : ce livre contient trop de choses. Avec les mêmes matériaux un écrivain plus économe aurait pu faire deux romans et une demi-douzaine d'études psychologiques à publier dans des magazines américains.

Un jour Thackeray rencontra l'évêque Wilberforce à dîner chez le Doyen Stanley ; après avoir écouté l'extraordinaire volubilité et le répertoire d'anecdotes de l'éloquent prélat, il fit à son voisin cette remarque : « Je n'irais pas longtemps de ce train-là. »

Violette Fane est certainement prodigue, jusqu'à l'extravagance, d'incidents, d'intrigues, de caractères. Mais nous ne devons point nous en prendre à cette abondance de matériaux, en un temps où la ténuité du plan et la pauvreté des motifs paraissent devenir le trait distinctif du roman contemporain.

Les dénouements secondaires de cette histoire sont si compliqués qu'il est difficile, pour ne pas dire impossible, d'exposer l'intrigue avec toute la clarté qu'il faudrait.

L'intérêt se concentre autour d'une jeune fille, nommée Hélène Davenant, qui contracte un mariage privé et clandestin avec un de ces mystérieux et charmants nobles étrangers qui deviennent si utiles aux auteurs de fictions, soit dans le roman, soit dans le drame. Peu de temps après le mariage, son époux est arrêté pour un affreux assassinat commis plusieurs années auparavant, en Russie, sous la funeste influence de pratiques occultes de magie et de mesmérisme. Le crime a été commis pendant l'état hypnotique et tel que le décrit Violette Fane, il

paraît beaucoup plus probable que la plupart des réelles expériences hypnotiques publiées dans les recueils scientifiques. C'est là l'énorme avantage que la fiction possède sur la réalité. Celle-là peut rendre les choses vraisemblables au point de vue artistique, peut faire appel à la croyance par la voie de l'imagination et du réalisme, peut, par la seule force du style, nous contraindre à croire. Les romanciers ordinaires, qui serrent de près les incidents habituels de la vie quotidienne, me paraissent abdiquer une moitié de leurs ressources.

Le roman, à tout prendre, est disposé à bien accueillir l'extraordinaire ; le caractère du merveilleux est un secret qui lui appartient, il aime ce qui est étrange, curieux. Mais, en laissant de côté les merveilles de l'occultisme et de l'hypnotisme, il y a, dans *Hélène Davenant*, bien d'autres choses qui valent la peine d'être étudiées.

Violette Fane écrit dans un style admirable. Le chapitre d'introduction du livre, avec sa terrible et poignante tragédie, est écrit avec la plus grande puissance, et je ne puis m'empêcher de m'étonner que l'habile auteur ait songé à abandonner, fut-ce un instant, la superbe occasion psychologique qu'offre ce chapitre. Les traits de nature, les vivantes esquisses de high life, la subtile reproduction des phases et des caprices de la société, sont également rendus de façon admirable.

Hélène Davenant est certainement une œuvre habile, et prouve que Violette Fane peut écrire de la prose aussi bonne que ses vers, peut considérer la vie non seulement au point de vue d'un poète, mais encore au point de vue du philosophe, du pénétrant observateur, du fin critique des choses sociales. Ce n'est point une mince affaire que d'être un fin critique de la société et savoir incorporer à une œuvre de fiction les résultats d'une observation aussi attentive, c'est accomplir une tâche qui est hors de la portée de bien des gens.

La difficulté contre laquelle luttent les romanciers de nos jours me semble consister en ceci : s'ils ne fréquentent pas la société, leurs livres sont illisibles, et s'ils la fréquentent, il ne leur reste plus le loisir d'écrire. Pourtant Violette Fane s'est tirée de ce dilemme.

*
* *

« Les chroniques que je vais présenter au lecteur ne sont point le résultat d'un effort conscient de l'imagination. Elles sont, comme l'indique la page du titre, les récits des rêves qui se sont offerts par intervalles pendant les dix dernières années, et transcrits, d'après mon livre de notes, à peu de chose près, dans l'ordre de leur apparition. Notés autant que possible dès les premiers instants de réveil après le sommeil où ils arrivaient, ces récits, d'un style forcément peu étudié, et dépourvus d'élégance dans le langage, ont du moins le mérite d'être tracés en couleurs fraîches et vives, car ils étaient confiés au papier au moment où l'effet et la trace de chacune des visions qui se succédaient étaient encore fortement imprimés sur l'esprit…

«… Les traits les plus remarquables des expériences que je me propose de rapporter sont l'enchaînement méthodique de leurs détails, et la direction intelligente qui se révèle tant dans les événements apparus que dans les mots entendus ou lus… Je ne connais aucun phénomène analogue si ce n'est dans les pages du roman de Bulwer Lytton qui a pour titre : *les Pèlerins sur le Rhin*. Il y rapporte l'histoire d'un étudiant allemand qui était doué d'une aptitude si merveilleuse pour le rêve, que pour lui les états normaux du sommeil et de la veille étaient intervertis. Sa véritable existence était celle qu'il passait à dormir, et ses heures de veille lui semblaient autant d'intervalles d'inertie sans incidents, sans action, qui s'intercalaient dans une existence d'activité, intense, vive, et passée tout entière dans un état hypnotique.

« Pendant toute la période à laquelle se rapportent ces rêves, j'ai été presque uniquement occupée, absorbée même par des études scientifiques et littéraires qui exigeaient un jugement exact, une parfaite possession, une grande rectitude de mon intelligence. À l'époque où se présentèrent à moi les visions les plus vives et les plus remarquables, je suivais comme étudiante les cours de la Faculté de Médecine de Paris, je préparais mes examens, je visitais chaque jour les hôpitaux comme externe, et j'assistais aux leçons. Plus tard, quand j'eus acquis mon titre, je me livrai aux devoirs de ma profession, et j'écrivis des articles dans les journaux sur les sujets scientifiques. Jamais je n'ai pris d'opium, de haschisch, ni d'autre substance propre à produire des rêves. Tout ce que je me permettais dans ce genre se bornait à une tasse de thé ou de café. Je rapporte ces détails, afin d'écarter les suppositions qu'on pourrait sans cela émettre sur l'origine de ma faculté.

« Il peut être utile de noter que le très grand nombre de rêves décrits dans ce volume se présentaient aux approches de l'aurore, parfois même après le lever du soleil dans un « second sommeil ». Un état de jeûne, pouvant se combiner avec quelque subtil état magnétique ou quelque autre condition atmosphérique, semble donc être le plus favorable à ce genre d'impressions. »

Telle est l'explication que donne la défunte Doctoresse Anna Kingsford sur la genèse de son remarquable volume intitulé : *Rêves et histoires rêvées* et certains des récits, tels que, *Côté abrupt, Au delà du couchant* et *le Village de voyants*, méritent bien d'être lus, bien qu'en eux-mêmes, soit dans leur sujet, soit dans leur idée, ils ne soient guère plus beaux que la moyenne des récits qui courent les Magazines.

Quiconque a eu le privilège de connaître Mrs. Kingsford, qui fut une des femmes les plus brillantes de notre époque, ne

saurait douter un moment que ces contes ne lui sont venus par la voie qu'elle indique, mais pour moi, le résultat m'a quelque peu désappointé. Peut-être, pourtant, j'exagère mon attente. Il n'y a aucune raison pour que l'imagination soit plus belle pendant les heures de rêve que pendant celles où l'on est éveillé.

Mrs. Kingsford cite une lettre de Jamblique à Agathoclès, où il dit : « L'âme a une double vie, l'une inférieure, et l'autre supérieure. Dans le sommeil, l'âme est libérée de l'esclavage du corps, elle devient un être émancipé qui entre dans sa vie divine d'intelligence. La partie la plus noble de l'esprit est ainsi unie, par abstraction, aux essences supérieures, et devient participante de la sagesse et de la prescience des Dieux… Les heures de la nuit pour le corps sont les heures du jour pour l'âme. » Mais les grands secrets de la sagesse n'ont point été communiqués par cette vie, et même dans le cas de Coleridge, si admirable que soit *Kublan-Khan*, il n'est pas plus admirable, tout en étant moins complet, que *le Vieux Marin*.

Quant aux rêves eux-mêmes, qui occupent la première partie de l'ouvrage, leur valeur dépend naturellement de celle des vérités ou des prédictions qu'ils sont censés apporter.

Je dois avouer que la majeure partie du mysticisme moderne me semble tout simplement une méthode pour enseigner des connaissances inutiles sous une forme à laquelle personne ne peut rien comprendre.

L'allégorie, la parabole, la vision ont leurs rôles artistiques et élevés, mais leur emploi en philosophie et en science est extrêmement restreint.

Néanmoins voici un des rêves de Mrs. Kingsford : il a une singularité qui plaît :

LES LUNETTES MERVEILLEUSES

Je me promenais seule au bord de la mer. Le jour était particulièrement clair et ensoleillé. Du côté de la terre se déployait le plus beau paysage qu'on ait jamais vu ; dans le lointain s'élevaient des chaînes de hautes collines, dont les sommets les plus élevés étincelaient de la blancheur des neiges. Sur le sable de la grève, vint à moi un homme qui portait le costume des facteurs. Il me remit une lettre. Elle était de vous, et voici ce qu'elle contenait :

« J'ai mis la main sur le livre le plus ancien et le plus précieux qui existe. Il a été écrit avant le commencement du monde. Le texte en est assez aisé à lire, mais les notes, qui sont longues et nombreuses, sont écrites en caractères si petits, si obscurs que je ne puis arriver à les déchiffrer. Je vous prie de me procurer les lunettes que portait habituellement Swedenborg, non pas les petites, – celles qu'il a données à Hans Christian Andersen, – mais les grandes, et il parait qu'elles ont été égarées. Je crois qu'elles ont été fabriquées par Spinoza. Vous savez qu'il exerçait la profession de tailleur de verres pour lunettes, et que ce furent les meilleures que nous ayons jamais eues. Voyez si vous ne pourriez pas me les trouver. »

Quand je levai les yeux, après avoir lu cette lettre, je vis le facteur s'éloignant à grands pas à travers la grève, et je lui criai :

– Arrêtez ! Comment faire pour envoyer la réponse ? Ne consentirez-vous pas à l'attendre ?

Il regarda autour de lui, s'arrêta, puis revint vers moi.

– J'ai la réponse ici, dit-il, en frappant sur son sac, et je la remettrai à destination sans retard.

– Comment pouvez-vous avoir la réponse avant que je l'aie écrite ? Vous allez commettre une méprise.

– Non, dit-il, dans la ville d'où je viens, toutes les réponses sont écrites au bureau et envoyées avec les lettres elles-mêmes. Votre réponse se trouve dans mon sac.

– Permettez-moi de la voir, dis-je.

Il tira de sa sacoche une autre lettre et me la remit. Je l'ouvris et je lus, dans ma propre écriture, la réponse qui vous était adressée, en ces termes :

« Les lunettes dont vous avez besoin peuvent être achetées à Londres, mais vous ne pourrez pas vous en servir tout de suite, car il y a bien des années qu'elles n'ont pas été portées, et elles ont grand besoin d'être nettoyées. C'est une chose que vous ne pourrez pas faire à Londres, car il y fait trop sombre pour bien voir, et en outre vous n'avez pas les doigts assez petits pour les nettoyer convenablement. Apportez-les moi ici, et je le ferai pour vous.»

Je rendis cette lettre au facteur. Il sourit, me fit un signe de tête, et alors je m'aperçois, avec étonnement qu'il avait autour du corps une tunique en poil de chameau. J'avais été, sans savoir pourquoi, sur le point de lui adresser la parole en le nommant Hermès, mais je vis aussitôt que ce devait être Jean-Baptiste, et la frayeur que j'éprouvai à la pensée d'avoir parlé à un aussi grand saint me réveilla.

M. Maitland, qui édite le volume en question et qui écrivit, en collaboration avec Mrs. Kingsford, ce curieux livre qui a pour titre La *Voie parfaite*, remarque, dans une note au bas de la page, que dans le cas actuel, la personne qui rêvait ne savait rien, à cette époque, sur le compte de Spinoza, qu'elle ignorait absolument qu'il eût été opticien, et l'interprétation de ce rêve, telle qu'il la donne, consiste à dire que les lunettes en question avaient pour but de représenter les remarquables facultés

d’intuition et de perception interprétative que possédait Mrs. Kingsford.

La façon dont est transmis un message spirituel de cette importance et la forme même de ce rêve, me semblent d’une certaine bassesse, et je ne saurais dire que je goûte la transformation du facteur en saint Jean-Baptiste.

Néanmoins, ces rêves sont intéressants au point de vue psychologique, et le livre de Mrs. Kingsford est sans contredit une contribution importante à la littérature du mysticisme du dix-neuvième siècle.

*
* *

Le Roman d’une boutique, par Miss Anny Lévy, est un livre plus terrestre, et il y est question des aventures de plusieurs jeunes dames qui ouvrent un atelier de photographie dans Baker-Street, ce qui horrifie certains membres fashionables de leurs familles. Il est écrit avec tant de verve et d’agrément, que la soudaine introduction d’une tragédie dans le récit paraît forcée et superflue. Il y manque le tempérament tragique, et sans ce tempérament, en littérature, toutes les mésaventures, toutes les misères paraissent assez basses et triviales.

À ces réserves près, le livre est admirablement écrit, le style est habile et plein d’une vive observation. L’observation est peut-être la qualité la plus précieuse pour un auteur de fictions.

Lorsque les romanciers se mettent à faire des réflexions, de la morale, ils sont généralement assommants. Mais observer la vie avec un regard aigu, une intelligence vive, saisir les modes variés d’expression, tomber juste sur les côtés subtils, satiriques ou dramatiques des situations, mettre devant nous la vie, avec un certain sentiment des nuances, et quelque finesse dans le

choix, – tel devrait être, à mon sens, le but du romancier réaliste moderne.

Ce serait peut-être aller trop loin que d'attribuer ce discernement à Mrs. Lévy. C'est là une des qualités les plus rares dans la littérature de nos jours, bien qu'elle compte un bon nombre de talents supérieurs, mais notre auteur a bien d'autres qualités qui méritent l'admiration.

*
* *

Fidèle et infidèle est un roman vigoureux, mais qui n'est pas des plus agréables. Cependant l'objet de la fiction tout à fait contemporaine n'est point de donner du plaisir à l'instinct artistique. Il est plutôt de nous peindre fortement la vie, d'attirer l'attention sur des anomalies, sur des formes sociales d'injustice.

Bon nombre de nos romanciers sont en réalité des polémistes, des réformateurs qui se travestissent en conteurs, de graves sociologues qui se proposent de corriger la vie autant que de la refléter.

L'héroïne, ou plutôt la martyre du récit de Miss Margaret Lee, est une jeune fille très gracieuse et très noble, une puritaine d'Amérique, qui, à l'âge de dix-huit ans, épouse un homme qu'elle persiste à prendre pour un héros. Son mari n'est pas en état de vivre dans l'atmosphère trop raréfiée d'idéalisme qu'elle crée autour de lui. La foi ferme, intrépide qu'elle a en lui ne contribue qu'à le dégrader : « Vous êtes trop bonne pour moi, lui dit-il dans une scène finement conçue de la fin du livre, nous n'avons rien de commun, pas une idée, pas un penchant, pas une passion. Je suis écœuré, fatigué d'avoir l'air de vivre selon un idéal que je ne puis ni ne désire atteindre. Nous nous rendons mutuellement malheureux. Je ne puis vous faire descendre

terre à terre, et voilà dix ans que vous vous épuisez en vains efforts pour m'élever à votre niveau. Il faut que cela finisse ! » Il lui demande de divorcer d'avec lui, mais elle refuse. Alors il l'abandonne, et profitant de ces singulières facilités qui, aux États-Unis, encouragent la rupture du lien conjugal, il réussit à divorcer, sans qu'elle y consente, sans qu'elle le sache.

Le livre est certes bien caractéristique d'un siècle aussi pratique, aussi littéraire que le nôtre, d'un siècle où toutes les réformes sociales ont été précédées, ont été fortement influencées par la fiction.

Fidèle et infidèle semble l'indice d'un prochain changement dans les lois américaines sur le mariage.

III

Miss Nesbit s'est déjà fait un nom comme auteur de vers gracieux et charmants, et bien que son dernier volume, *Feuilles de vie*, n'indique point de progrès sur son œuvre passée, il se maintient au niveau élevé qu'elle a déjà atteint, et justifie la réputation de l'auteur.

Il y a dans ce livre quelques pièces admirablement jolies, des poésies où abondent les vives nuances de la fantaisie, les charmants gazouillis du rythme, avec ça et là, un cri poignant de passion qui éclate au milieu du chant, pareil à un fil d'écarlate qui apparaît soudain dans la course de la navette à travers la chaîne : cela rehausse la valeur des teintes délicates et transpose la gamme de la couleur à une octave plus noble et plus parfaite.

Dans le premier volume de Miss Nesbit, *Lais et Légendes*, ainsi qu'il s'intitulait, l'auteur tentait de donner une forme poétique à des rêves humanitaires et à des aspirations socialistes, mais les poésies qui traitaient ces sujets étaient, en général, les moins réussies du recueil. Guidée par l'instinct rapide et sûr de l'artiste, Miss Nesbit paraît l'avoir reconnu. En tout cas, dans le présent volume, de telles poésies sont en petit nombre, et la poétesse nous présente sa défense en ces quelques vers si bien venus :

Un chanteur chante les droits et les griefs des vastes et brillantes ambitions du monde, et il sent l'impuissance des chants à flageller le mal, à secourir le bien, et il se tord les mains en voyant combien les chants sont de vaines armes pour sa lutte : alors il revient à l'amour et se reprend à chanter l'amour, pour se charmer le cœur.

Pour se charmer le cœur, les chanteurs attachent autour de leur tête la couronne de roses, et se refusent à la délier, par crainte de trouver le temps vainqueur et les roses mortes. « L'homme ne peut chanter que ce qu'il sait. J'ai vu les roses fraîches et rouges. » Aussi chantent-ils la rose immortelle, mêlée à la guirlande des roses fanées.

Et quelques-uns cachent dans leur sein leur rose d'amour encore fraîche et belle, et vont silencieux, satisfaits de tenir enfermé en ses plis son précieux parfum. – Et d'autres, qui portent un drapeau déployé, enguirlandent de leur rose le drapeau qu'ils portent, et célèbrent leur bannière pour le monde, et pour charmer leur propre cœur, célèbrent leur rose.

Et cependant il y a bien des sujets à choisir pour des chants ; nous chantons le bien, le vrai, le juste, la passion du devoir devenue le bonheur, et l'honneur qui naît de la confiance. Nous chantons la liberté et ne voudrions point que la plus légère trace de ses pas se perde dans la poussière de la vie. Nous la chantons, parce que nous le voulons ; nous chantons l'amour parce que nous y sommes obligés.

Miss Nesbit est certainement dans son milieu le plus favorable, quand elle chante l'Amour et la Nature. Là, elle est tout près de son sujet, et son tempérament donne couleur et formes aux diverses impressions dramatiques qui sont tantôt suggérées par la Nature, tantôt présentées à la Nature pour y trouver leur interprétation.

Voici par exemple une pièce qui est pleine de douceur et de grâce :

Au temps où le ciel était teint en gris par la neige, quand la neige blanchissait toute la terre, je descendais par un silencieux sentier à travers bois, et là, je rencontrai l'être qui charme mon cœur, parcourant à pas lents le bois muet ; c'était l'âme de sa

solitude. Les oiseaux bruns et les arbres revêtus de lichen paraissaient faire partie d'elle plutôt que de lui.

Là où les pieds de faisans et les pieds des lapins avaient marqué sur la neige leurs empreintes menues, je voyais les traces de pas de mon aimée, l'être le plus aimé de toutes les choses de la forêt, tenant à la main des roses de Noël ; je la vis s'arrêter le temps d'un battement de cœur, et alors je la laissai passer, et je m'arrêtai, seule au milieu du monde désert de la forêt.

Et, bien que j'aie passé par le même chemin, que j'aie chaque jour descendu à travers cette forêt, cette rencontre fut la première et la dernière et elle a disparu sans me laisser d'espoir. Je me demande si elle était vraiment présente, ses mains, ses yeux, et ses lèvres et sa chevelure ? ou si ce fut seulement mon rêve qui aurait créé hors de moi son visage sur la route que j'ai suivie.

Ils sont vides, les bois où nous nous sommes rencontrés ; ils seront vides au printemps. La primevère et la violette mourront sans qu'elle les ait cueillies, mais j'ose rêver d'un jour radieux, où elle repassera, couronnée de roses rouges, par ce même chemin, sur l'herbe joyeuse et fière, et alors – je ne la laisserai point passer.

Et cette Dédicace, avec ses nuances gris d'argent, elle est charmante :

Dans toute prairie que vos pas peuvent fouler, dans toute couronne que votre amour peut porter, peut-être je trouve la fleur qui, versant un parfum mystérieux, éveille quelque espoir d'autrefois, engourdit quelque désespoir de jadis, et rend la souffrance de la vie un peu moins pénible à porter, et fait la joie de la vie plus intense et plus chère, grâce à quelque plaisir mort depuis bien des années.

Peut-être aussi dans le jardin d'une chaumière se trouve une fleur dont l'odeur est pour vous un souvenir ; la robuste citronnelle, ou le fragile pois de senteur, évoquent la note aiguë de l'hirondelle, le roucoulement du pigeon, et la jeunesse, et l'espoir, et tous les rêves qu'ils connaissaient, et l'étoile du soir, et les haies enveloppées d'une buée grise, et le porche silencieux où se donna le premier baiser de l'amour.

De même, dans mon jardin, le hasard peut vous faire trouver soit la royale rose, soit la modeste fleur des prés, dont le parfum est peut-être associé à quelque rêve aimé, et pourra vous ramener le fantôme de quelque heure bien douce, comme les lis tout embaumés de l'averse d'août me ramènent de doux moments déjà bien lointains.

Dans tout le volume, nous trouvons la même habileté à embellir d'anciens sujets.

C'est vraiment là ce que peuvent faire de mieux pour nous nos poètes mineurs, et c'est une tâche toujours charmante.

Il n'est pas de jardin qui ne puisse produire une floraison nouvelle, si bien cultivé qu'il ait été, et bien que les sujets traités dans le livre de Miss Nesbit aient servi de sujets à presque tous les livres de poésie, elle peut certainement prêter une grâce nouvelle et un charme délicat à tout ce qu'elle écrit.

*
* *

Les Voyages d'Oisin et autres Poésies sont dus à la plume habile de M. W. B. Yeats, dont j'ai eu l'occasion de mentionner la charmante anthologie de contes irlandais dans un récent numéro du *Woman 's World*.

C’est, je crois, le premier volume de vers qu’ait publié M. Yeats, et il est certainement plein de promesses. Il faut reconnaître que bon nombre des pièces sont trop fragmentaires, trop incomplètes. À la lecture on les prendrait pour des scènes éparses de pièces de théâtre qui n’ont pas été finies, pour choses dont on n’a eu qu’un souvenir partiel, ou qu’on n’a guère vues que confusément. Mais la faculté architectonique de construire, le don d’élever jusqu’au bout, d’achever entièrement un ensemble harmonieux, est presque toujours la dernière manifestation du tempérament artistique, comme elle en est la plus élevée. Il y aurait quelque malveillance à l’exiger d’une première œuvre.

Il est une qualité que M. Yeats possède à un degré notable, une qualité qui n’est point commune dans l’œuvre de nos poètes mineurs, et qui n’en est que plus méritoire pour nous ; je veux parler de son tempérament romantique. Il est profondément celtique, et son vers, dans ses meilleurs moments, est également celtique. Fortement influencé par Keats, on dirait qu’il s’étudie à « bourrer de minerai la moindre fente » et néanmoins il est plus fasciné par la beauté des mots que par la beauté de la musique du mètre.

L’esprit qui domine tout l’ouvrage mérite peut-être plus d’éloges que telle ou telle pièce, que tel ou tel passage pris à part, mais voici un extrait des *Voyages d’Oisin* qui vaut la peine d’être cité. C’est la description de la traversée qui mène à l’île de l’Oubli.

Et les oreilles du cheval s’abaissaient dans la lumière vide, car, comme s’effacent des yeux du marin qui se noie peu à peu les rayons du monde et du soleil, ainsi disparut sur nos mains, sur nos figures, sur le coudrier et sur la feuille de chêne, la lumière ; et les étoiles s’éteignirent au-dessus de nous, et tout l’univers ne fit plus qu’un, jusqu’au moment où le cheval jeta un hennissement, car une vallée qu’encombraient les troncs du coudrier et du chêne, et des yeuses, et des coudriers et des chê-

nes, disparaissait, sa pente fuyant sous ses sabots, à travers l'herbe épaisse ; là sommeillaient des êtres monstrueux, dont les corps énormes et nus et vivement éclairés gisaient au hasard.

Plus artistiques que n'eût pu les faire la main de l'homme, avec leurs incrustations d'argent et d'or, étaient la flèche et le bouclier, et la hache de guerre, la flèche et la lance et la lame, et les cors blanchis par la rosée, si vastes qu'en leur cavité un enfant de trois ans pouvait dormir sur un lit de joncs, tout cela était éparpillé autour d'eux.

Et voici une pièce qui a pour sujet l'antique légende de la cité qui se trouve sous les eaux d'un lac, et qui est étrange et intéressante.

Le Créateur des étoiles et des mondes était assis au pied de la croix du marché, et les vieux allaient, venaient, et les enfants jouaient à pile ou face.

« Les supports des étoiles et des mondes, dit-il, ce sont les prières des hommes patients et bons. » Les enfants, les femmes et les vieillards qui écoutaient, se tenaient debout sur leurs ombres.

Un professeur grisonnant qui passait, s'écria : « Combien peu de gens maîtrisent les excès de leur esprit ! Que de pensées superficielles au sujet de choses profondes ! Le monde vieillit et fait l'imbécile. »

Le maire survint, penchant l'oreille gauche ; – certains étaient là qui parlaient des pauvres, et ils lui crièrent : « Communiste ! » et ils coururent à la porte de la maison de police.

L'Évêque vint, son livre ouvert à la main, en marmottant le long de la route ensoleillée ; quelqu'un parla du Dieu de l'homme, du dieu stupide et coléreux qu'il s'est fait.

L'Évêque dit à demi-voix : « Athée ! Combien il est criminel de railler ainsi méchamment ! » et il dit aux vieux de passer leur chemin, et il renvoya les enfants et les femmes…

Maintenant il n'y avait plus personne sur la place ; il vint un coq se dressant sur ses ergots ; un vieux cheval regarda à travers la grille et frotta ses naseaux contre les barreaux.

Le Créateur des étoiles et des mondes le rappela dans sa propre demeure, et sur cette cité tomba une larme, et maintenant cette cité est un lac.

M. Yeats possède une forte dose d'invention et quelques-unes de ses pièces, telles que *Mosada, Jalousie* et *l'Île des Statues* sont d'une très belle conception. Il est impossible de douter, après avoir lu son premier volume ; qu'il ne nous donne un jour une œuvre de haute importance. Cette fois, il n'a fait qu'essayer les cordes de l'instrument, en plaquant des notes sur tous les octaves.

*

* *

Dorinda, par Lady Munster, est un roman extrêmement habile. L'héroïne est une sorte de Becky Sharp, mais beaucoup plus belle que Becky, ou tout au moins que Becky[11] peinte par Thackeray, laquelle pourtant m'a toujours paru fort méchante. Je suis certain que Miss Rawdon Crawley était extrêmement jolie, et je n'ai jamais compris comment Thackeray pouvait faire au crayon la caricature d'une créature aussi enchanteresse qui sortait de sa plume.

---

[11] Personnage de La *Foire aux vanités. (Note du traducteur.)*

Dans le premier chapitre du roman de Lady Munster, nous voyons Dorinda dans une école à la mode, et les croquis des trois vieilles dames qui dirigent cette pension sélect sont fort amusants. Dorinda n’est pas très populaire, et elle est fortement soupçonnée d’avoir volé un chèque. Voilà un début saisissant pour une héroïne, et d’abord je craignais un peu que Dorinda, après avoir subi des affronts innombrables, ne finît par être reconnue innocente dans le dernier chapitre. J’ai éprouvé un véritable soulagement en apprenant que Dorinda est coupable.

En fait, Dorinda est une kleptomane ; cela signifie qu’elle appartient à ces gens du grand monde qui passent leur temps à collectionner des objets d’art qui ne leur appartiennent pas. Toutefois ce n’est là qu’une de ses perfections, et cela ne tient dans le récit une place importante que quand nous aurons le dernier volume. Là nous trouvons Dorinda mariée à un prince styrien, et vivant au sein de ce luxe qu’elle a toujours vivement désiré.

Malheureusement, pendant un séjour qu’elle fait chez des amis, elle est surprise volant des émaux rares. Son châtiment, tel que le décrit Lady Munster, est certainement sévère, et quand, affolée par l’emprisonnement auquel son mari l’a condamnée, elle se tue, il est difficile de ne pas la plaindre.

Lady Munster écrit d’une plume très exercée, avec beaucoup d’éclat. Elle a un talent extraordinaire pour tracer en quelques mots les portraits les plus vivants des types ordinaires et des originaux de la société. Sir Jasper Broke, et sa sœur, le duc et la duchesse de Cheviotdale, lord et lady Glenalmond et lord Baltimore sont tous admirablement dessinés.

Le « roman du high-life, », ainsi qu’on le nomme couramment, était, dans ces dernières années, tombé en désuétude. À la place des duchesses de Mayfair, nous avions les jeunes dames philanthropes de Whitechapel. Les fashionables et brillants

dandys, qu'aimaient tant Disraeli et Bulwer Lytton, ont été totalement éclipsés comme héros de roman par les clergymen qui triment dur dans l'East-End, Le but que paraissent se proposer la plupart de nos romanciers modernes, est d'écrire, non pas de bons romans, mais des romans utiles, et je crains bien qu'ils ne soient dominés par la conviction que la vie fashionable n'est point un sujet d'édification. Ils ont fait du roman un moyen de propagande.

Il peut se faire, néanmoins, que *Dorinda* soit l'indice de quelque changement prochain. Il serait certainement fâcheux que la Muse du roman portât son attention uniquement sur East-End.

*
* *

Les quatre femmes remarquables que Mrs. Walford a choisies comme sujets de ses *quatre Biographies tirées du Blackwood* sont Jane Taylor, Elisabeth Fry, Hannah More et Mary Somerville.

C'est peut-être aller un peu loin que de faire de Jane Taylor une femme remarquable. En son temps, on disait qu'elle était « connue dans les quatre continents » et sir Walter Scott la mentionnait parmi les premières femmes de l'époque, mais aujourd'hui nul n'aurait l'idée de lire *Essais en rime* non plus que *Déploiement*, bien que ce dernier ouvrage soit en réalité un roman des plus fins, et plein de choses de premier ordre.

Elisabeth Fry est, comme bien l'on pense, une des grandes personnalités de ce siècle, tout au moins dans le cercle défini où elle se dévoua, et elle compte parmi les nombreux saints qui n'ont point été canonisés, mais que le monde aima, et dont le souvenir est doux.

Mrs. Walford nous donne sur elle les détails les plus intéressants.

Nous voyons d'abord une jeune fille gaie, rieuse, à la chevelure d'un blond de lin, avec un fort penchant pour les « farces », enchantée d'avoir une belle toilette quand on la menait à l'Opéra pour voir le « Prince », et d'être vue par lui, charmée de montrer sa jolie figure dans un costume rouge écarlate d'amazone qui lui allait très bien, et d'être lorgnée de la manière la plus flatteuse par les jeunes officiers en garnison dans le pays, alors qu'elle chevauchait par les petits sentiers du Norfolk ; distraite rien qu'en entendant leur musique jouer dans ce square, la tête mise à l'envers par la moindre bagatelle, « une jeune fille coquette, mondaine », selon ses propres expressions.

Puis arriva le jour fatidique où chaussée de bottines pourpre lacées d'écarlate, elle alla entendre le sermon de William Savery à la Maison de Réunion. Ce fut le point tournant de sa vie, son moment psychologique, comme l'on dit.

Ensuite vint la phase des tu, des toi, de la robe de bure et du chapeau de feutre, des visites à Newgate et aux vaisseaux chargés de convicts, du travail qui avait pour but de régénérer les êtres tombés, de recouvrer les créatures perdues.

Mrs. Walford cite ce passage intéressant sur la fameuse entrevue avec la reine Charlotte à Mansion House :

« Dans le hall égyptien se passait une scène que Hayter eût souhaitée comme sujet. La reine, de très petite stature, couverte de diamants, les traits éclairés de la plus vive bienveillance ; Mrs, Iry, dont le souple costume de quakeresse exagérait encore la haute taille, – un peu rouge, mais conservant le sang-froid qui lui était habituel dans son air et ses manières, plusieurs évêques debout près d'elles, l'estrade bondée d'une foule parée de plumes ondoyantes, de bijoux, de décorations, le hall bondé de

spectateurs aux costumes fous ou sévères ; au centre, des centaines d'enfants amenés de leurs différentes écoles pour être examinés. Un murmure d'enthousiasme courut dans l'assemblée, quand la reine prit la main de Mrs. Fry. Ce murmure fut suivi de battements de mains et décris que répéta la foule au dehors, et qui ne s'éteignirent que dans l'éloignement. »

Ceux qui regardent Hannah More comme une célibataire gourmée, conformément au type conventionnel, et d'un ton d'esprit pieux et littéraire, se verront obligés de modifier leur manière de voir s'ils lisent l'admirable esquisse que Mrs. Walford a tracée de l'auteur de *Percy*. Hannah More était spirituelle, de l'esprit le plus brillant, une femme d'esprit, qui aimait passionnément la société, et que la société aimait de son côté.

La petite campagnarde au caractère sérieux, qui, dès l'âge de huit ans, avait employé une main entière de papier à composer des lettres destinées à réformer des caractères d'une dépravation imaginaire et des réponses pleines de contrition et de promesses de se corriger, quand elle vint pour la première fois à Londres, devint immédiatement l'amie de Johnson, de Burke, de sir Joshua Reynolds, de Garrick, et de la plupart des personnages distingués de l'époque, qu'elle enchantait par son charme, sa grâce et son esprit.

« Hier, dit-elle dans une de ses lettres, j'ai dîné à l'Adelphi ; Garrick était vraiment l'âme de la société, et je n'ai jamais vu Johnson aussi parfaitement de bonne humeur. Quand tout le monde se fut levé pour partir, nous fîmes cercle debout autour d'eux pendant une bonne heure, et nous avons ri en dépit de toutes les règles du décorum et de Chesterfield. Je crois que nous n'aurions jamais songé à nous asseoir, ni à partir, sans un impertinent veilleur de nuit qui se mit à vociférer malicieusement. Johnson laissa partir tout le monde et resta une demi-heure avec moi. »

Ce qui suit a été écrit par sa sœur.

« Dans la soirée du mardi, nous prîmes le thé chez sir Joshua avec Johnson. Hannah est certainement très populaire. Elle était placée à côté de lui, et à eux deux ils firent les frais de toute la conversation. Ils étaient l'un et l'autre tout à fait en verve, et ce fut certainement une soirée de bonne chance pour elle : jamais je ne l'entendis dire d'aussi excellentes choses. Le vieux génie était aussi divertissant que le jeune était agréable. Vous auriez pu vous croire à quelque comédie, si vous aviez entendu nos éclats de rire. Évidemment ils rivalisaient à qui « mettrait le plus de poivre » et je ne suis pas convaincue que le lexicographe l'ait emporté dans l'assaisonnement. »

Hannah More était certainement, ainsi que le dit Mrs. Walford, l'idole que la société fêtait et caressait.

Le théâtre de Bristol se vantait ainsi : « N'avons-nous pas la gloire de posséder une More ? » Les citoyens érudits d'Oxford reconnaissaient par écrit son autorité.

Horace Walpole s'asseyait devant sa porte – ou menaçait de le faire–jusqu'à ce qu'elle lui promît de venir à Strawberry-Hill.

Foster la citait, Mrs. Thrale[12] l'enlaçait dans ses bras, Wilberforce la consultait et l'employait.

Quand parut *l'Appréciation de la religion dans le monde à la mode*, sous le voile de l'anonyme, l'évêque de Londres s'écria : « *Aut Morus, aut Angelus* », avant d'en avoir lu six pages. Ses *Récits et Ballades* de villages se vendirent à deux mil-

---

[12] Amie de Johnson. *(Note du traducteur.)*

lions d'exemplaires dès la première année. *Un célibataire à la recherche d'une femme* atteignit trente éditions.

Mrs. Barbauld, dans une lettre, lui parle d'une excellente dame fort raisonnable, à qui on demandait quelles distractions elle avait à la campagne, et qui répondait : « J'ai mon rouet et mon Hannah More. Quand j'ai fini une livre de lin, j'en file une autre, et quand j'ai fini mon livre, je recommence à le lire. Je n'ai pas besoin d'autre chose pour me distraire. » Comme cela nous semble incroyable !

Il n'est pas étonnant que Mrs. Walford s'écrie : « Pas d'autres distractions, grands Dieux ! Y a-t-il de par ce monde un homme, une femme, un enfant qui aient le caractère assez tranquille pour se déclarer satisfaits pourvu qu'ils aient des écheveaux de chanvre et des mètres d'Hannah More ? Qu'on nous rende la société d'Hannah More, mais non – non ses écrits ! »

Il n'est que trop juste de dire que Mrs. Walford s'est parfaitement conformée aux vues qu'elle exprime dans ce passage, car elle ne nous cite rien des grandiloquents écrits d'Hannah More, et pourtant elle réussit à nous la faire connaître à fond.

Tout le livre est bien écrit, mais la biographie d'Hannah More est une esquisse d'un éclat extraordinaire, et qui mérite grand éloge.

*
* *

Mrs. Mabel Wotton a inventé une galerie de tableaux d'un nouveau genre.

Convaincue que l'aspect extérieur des hommes et des femmes peut être rendu avec autant de précision par la littérature que par le moyen de la ligne et de la couleur, elle a formé une

collection de *Portraits à la plume d'écrivains fameux*, allant de Geoffroy Chaucer à Mrs. Henry Wood.

« Il y a bien de la distance de l'auteur des *Contes de Canterbury*, à l'auteur de *East Lynne*, mais Mrs. Wood méritait d'être peinte, ne fût-ce qu'à titre de belle femme : aussi nous parle-t-on du pur ovale de sa figure, de sa bouche qui était parfaite, « de son teint, qui était éblouissant », et de « la jeunesse extraordinaire qu'elle conserva et qui lui laissa jusqu'au terme de sa vie la fraîcheur de la jeune fille. »

Un bon nombre des « écrivains fameux » paraissent avoir été fort laids. Le poète Thomson avait l'air sot, un extérieur grossier, endormi, peu engageant. » Richardson semblait « un petit rat bien dodu dans une perruque. » Pope est décrit dans le *Guardian* de 1713, « comme une petite créature remuante, avec de longs bras et de longues jambes ; une araignée pourrait lui servir assez exactement d'emblème ; de loin on aurait pu le prendre pour un petit moulin à vent. »

Charles Kingsley apparaît comme assez grand, très anguleux, d'une gaucherie excessive, sur de minces jambes chancelantes, avec une figure en lame de couteau, ornée de favoris gris en broussaille, et un talent pour prendre les attitudes les plus grotesques, pour faire les plus hideuses grimaces avec son visage et sa signature ; et avec son accent rude et provincial, avec sa prononciation bizarre, il eût pu servir de modèle comme plastron grotesque sur les planches d'un théâtre comique.

Lamb est décrit par Carlyle comme l'homme le plus maigre du monde ; « de petites culottes noires, boutonnées jusqu'à la rotule, et jamais plus bas, surmontant des pattes d'araignée aussi dans un fourreau noir, la tête et la figure bellâtres, noires, osseuses, maigres et rappelant de près le type juif. » Talfourd dit que le meilleur portrait qui existe de lui, c'est celui qu'il a fait

lui-même de Braham : « un composé du juif, du gentleman et de l'ange. »

William Godwin était petit et gros ; il s'habillait négligemment et trop large, ses vêtements presque toujours vieux et fripés, et il avait habituellement ses mains dans ses poches. Il avait une grosse tête d'une calvitie remarquable, une voix faible, et il avait l'air de dormir à moitié quand il marchait, et même quand il parlait. »

Lord Charlemont dit de David Hume qu'il ressemblait plutôt à un alderman qui mange de la soupe à la tortue qu'à un subtil philosophe ; Marie Russell Mitford est méchamment décrite par L. E. L.[13] comme « Sancho Pança en jupons. »

Quant au pauvre Rogers, qui avait la figure un peu cadavéreuse, les descriptions qu'on donne de lui sont vraiment terribles. Un jour, Lord Dudley lui demanda : « Maintenant que vos moyens vous le permettent, pourquoi ne vous payez-vous pas un corbillard ? » Et l'on dit que Sydney Smith le blessa mortellement en lui recommandant, quand il poserait pour son portrait, de se faire représenter disant ses prières, sa figure cachée dans ses mains », en le baptisant : « La Mort en dandy », et en écrivant au-dessous d'un de ses portraits : « Peint d'après le modèle vivant. »

Pour nous consoler, sans recourir à l'affirmation de M. Hardy, d'après laquelle la beauté physique idéale serait incomparable avec le développement mental, avec une parfaite connaissance de ce qu'il y a de mauvais dans les choses, ayons du moins les portraits de gens qui possédaient quelque attrait, quelque grâce, quelque charme.

---

13 Letitia-Élisabeth Landon. *(Note du traducteur.)*

Le docteur Grosart dit d'une miniature d'Edmund Spencer : « C'est une figure d'une beauté exquise ; le front est vaste, les lèvres minces, mais mobiles, les yeux d'un gris bleu, la barbe et la chevelure d'un roux doré (comme le *red monie* des ballades), ou châtain doré, le nez aux narines à demi-transparentes et fines, le menton ferme, l'expression raffinée et délicate. » C'est exactement le portrait du poète de Beauté tel qu'on se le serait représenté.

Antony Wood nous peint Sir Richard Lovelace, à l'âge de seize ans, « comme l'être le plus aimable et le plus beau qu'on ait jamais vu. » Et nous n'en serons nullement étonné quand nous aurons vu le portrait de Lovelace qui se trouve au collège de Dulwich.

Barry Cornwall, décrit lui-même par S. C. Hall, « comme un fort joli garçon », dit de Keats : « Ses traits sont restés dans mon esprit comme ceux d'un être remarquablement beau et brillant, leur expression faisait croire qu'il contemplait quelque spectacle magnifique. Chatterton et Byron étaient d'une beauté splendide, et on attribue une beauté d'un ordre idéalement supérieur à Milton et à Shelley, bien qu'un gentleman fort laborieux ait récemment écrit un ouvrage en deux volumes dans le but de prouver que le dernier de ces deux poètes avait un nez en pied de marmite.

Hazlitt a dit jadis : « Il peut se faire que la vie d'un homme soit un démenti qu'il se donne à lui-même et aux autres, et que cependant un portrait fait de lui par un grand artiste exprime probablement son vrai caractère. »

Il y a fort peu des portraits du livre de Miss Wotton, desquels on puisse dire qu'ils ont été tracés par un grand artiste ; mais ils sont tous intéressants, et Miss Wotton a certainement fait preuve d'une étonnante faculté de travail en réunissant ses documents et les groupant.

Ce n'est point un livre qu'on lise du commencement jusqu'à la fin, mais c'est un livre charmant à lire par petites doses, et grâce à lui on peut évoquer les fantômes des morts, au moins avec autant de succès que la Société psychique le peut faire.

IV

« Dans la vie moderne, disait une fois Matthew Arnold, vous ne pouvez pas entrer dans un monastère, mais vous pouvez entrer dans la Société Wordsworth. »

Je crains que ce mot ne donne à plusieurs une idée peu favorable de cette corporation admirable et utile, dont les publications ont été récemment réunies par le professeur Knight sous le titre de « *Wordsworthiana.* ».

« La simplicité de l'existence et la hauteur de la pensée » ne sont point des idéals populaires. La plupart des gens préfèrent vivre dans le luxe et penser avec la majorité. Néanmoins, il n'y a réellement rien dans les essais et les discours de la Société Wordsworth qui doive causer au public une alarme inopportune, et, nous le constatons avec plaisir, bien que la Société soit dans le premier feu de son enthousiasme, elle n'a point encore insisté pour nous faire admirer les parties faibles de Wordsworth. Elle loue ce qui est digne d'éloge, et révère ce qui mérite révérence, et elle explique ce qui n'a pas besoin d'explication.

Il y a là un article tout à fait charmant ; il est dû à la plume de M. Rawnsley et contient des souvenirs de Wordsworth tels qu'ils se sont conservés parmi les paysans du Westmoreland. M. Rawnsley, à ce qu'il nous apprend, a grandi dans le voisinage immédiat de la vieille maison qu'habitait le Poète-Lauréat dans le Lincolnshire, et a été frappé de la promptitude avec laquelle,

ainsi que le laboureur, d'année en année, laboure son champ accoutumé, ou ébranche les bosquets,

les souvenirs du poète de Somersby Wold « se sont effacés au cercle des collines. »

Il a été vraiment surpris de voir combien on s'intéressait peu à lui ou à sa réputation, combien il était rare de rencontrer ses œuvres dans les maisons des riches ou des pauvres du pays.

Aussi, quand il établit sa résidence dans le Pays des Lacs, s'efforça-t-il de retrouver ce qui restait des souvenirs de Wordsworth parmi les hommes des Dales, de rechercher jusqu'à quel point il était resté une réalité allant et venant parmi eux, et jusqu'où ses écrits avaient pénétré dans les cottages et les fermes des vallées.

Il fit aussi une enquête pour constater si la race des paysans du Westmoreland et du Cumberland, les « Matthews » et les « Michael » du poète, tels qu'il les décrit, étaient des peintures de la vérité ou des personnages imaginaires, et si les caractères des gens des Dales avaient été altérés d'une façon sensible par l'influence des touristes pendant les trente-deux ans qui s'étaient écoulés depuis l'époque où le poète des Lacs était mort.

En ce qui concerne ce dernier point, il faut se souvenir que M. Rawnsley, écrivant en 1876, dit que la classe rurale du Border, peinte avec une fidélité absolue par Scott et Wordsworth, est jusqu'à ce jour une race à peine entamée, que, dans ses terres de Coniston, il y avait des hommes qui eussent pu combattre avec Henri V à Azincourt, sans que rien les distinguât de ses chevaliers, qu'il n'eût point hésité à risquer mille livres sur la parole de ses commerçants, qu'il n'eut jamais besoin de mettre même un loquet à la porte de son jardin, et que ni dans les bois ni en plein champ, les jeunes filles de ses invités n'eurent à craindre le moindre ennui.

Néanmoins M. Rawnsley reconnaît qu'il y a aujourd'hui moins de cette beauté que le simple fait de leur vie retirée dans

ces vallées donnait jadis aux gens parmi lesquels vivait Wordsworth il y a une cinquantaine d'années. « Les étrangers, dit-il, avec l'or qu'ils sèment, avec leur vulgarité, avec leurs exigences, en sont largement responsables. »

Quant aux idées de la classe rurale sur Wordsworth, pour les comprendre, il faut comprendre le langage parlé couramment dans le district des Lacs.

– Quel était l'aspect extérieur de M. Wordsworth, demandait un jour M. Rawnsley à un vieux valet de ferme qui vit encore non loin de Rydal Mount.

– C'était un homme fort laid, et qui vivait chichement, lui fut-il répondu.

Mais cela signifiait, en réalité, qu'il avait les traits fort marqués, et qu'il se nourrissait et s'habillait fort simplement.

Un autre vieillard, qui croyait que Wordsworth « tirait presque toute sa poésie de Hartley »> parlait de la femme du poète comme d'une femme très, très déplaisante, « une femme qui tenait la main bien serrée, je vous en réponds ».

Et cela, pourtant, paraît n'avoir été qu'un hommage rendu aux admirables qualités de Mrs. Wordsworth comme maîtresse de maison.

La première personne interviewée par M. Rawnsley était une vieille dame qui jadis avait été en service à Rydal Mount, et qui, en 1870, tenait un hôtel meublé à Grasmere.

Ce n'était point une personne fort imaginative, ainsi qu'on peut en juger par l'anecdote suivante :

La sœur de M. Rawnsley revenait un soir assez tard d'une promenade, et dit : « Oh ! mistress D…, avez-vous vu ce merveilleux coucher de soleil ? » La bonne dame se retourna tout d'une pièce, et se redressant de toute sa hauteur, comme si elle était mortellement offensée, répondit : « – Non, mistress, je suis une cuisinière soigneuse, je le sais, et je passe même pour une personne assez convenable comme propriétaire, mais je ne connais rien aux couchers de soleil, ou à n'importe quoi de ce genre ; ça n'a jamais été dans mes idées. »

Les souvenirs qu'elle avait gardés de Wordsworth avaient d'autant plus de valeur comme tradition qu'ils étaient plus propres à faire comprendre, d'après la manière de voir de cette dame, de quelle façon Wordsworth composait, et comment sa sœur enthousiaste l'aidait dans son travail.

– Eh bien ! vous savez, disait-elle, M. Wordsworth passait du temps à chantonner et à crier, et elle – Miss Dorothée, – se tenait tout près derrière lui, ramassant les morceaux à mesure qu'il les laissait tomber, et les notant pour lui sur le papier. Et vous pouvez être bien certain qu'elle n'y comprenait rien, qu'elle n'y trouvait aucun sens, et je crois bien qu'il n'y comprenait pas grand'chose non plus, mais j'ose dire qu'il y a grand nombre de gens qui n'y voient pas plus clair.

Nous trouvons de longs détails sur l'habitude qu'avait Wordsworth de parler tout seul, et de composer à haute voix.

– M. Wordsworth était-il un homme sociable ? demandait M. Rawnsley à un fermier de Rydal.

– Wordsworth, tout en n'ayant pas la moindre fierté, pas l'ombre, lui fut-il répondu, était un homme tout entier à lui-même, vous savez. Ce n'était point de ces gens à qui on cause sans façon, ni un homme à vous interpeller familièrement. Mais il y avait une autre chose qui tenait les gens à distance. Il avait

une voix terriblement forte, et vous reteniez sa figure un bon bout de temps. J'ai connu des gens, – des gars et des filles de village, qui venaient par la vieille route de là-haut, celle qui mène de Grasmere à Rydal, qui passaient, en courant à toutes jambes, devant la grille d'entrée, rien qu'à entendre cette voix tonnante et grondante, par une soirée calme. Et il avait une façon de se tenir debout tout-à-fait immobile, près du rocher qui se trouve au bout du sentier de Rydal, et les gens pouvaient entendre des sons comme ceux d'une bête qui vient des rochers. Cela faisait des peurs mortelles.

On revient constamment au portrait que Wordsworth a fait de lui-même :

Et quel est cet homme à l'extérieur réservé, aux vêtements de grosse étoffe brune ? Il murmure, au bord des ruisseaux prestes, une musique plus douce que la leur ; il s'efface aussi promptement que la rosée avant midi, ou que la source dans un bosquet aux heures chaudes.

Mais la confirmation se présente d'une façon étrange.

M. Rawnsley demanda à un homme des Dales des détails sur la façon de s'habiller et sur les habitudes de Wordsworth.

Voici la réponse :

« Wordsworth était habillé à la Jim Crow ; jamais de ma vie je ne l'ai vu en boxer. Un Jim Crow et un vieux manteau bleu, voilà tout son équipement. *Quant à des habitudes, il n'en avait aucune* ; je ne l'ai jamais vu le pot à la main, ni la pipe à la bouche. Mais il était grand amateur de patinage, et il savait écrire son nom sur la glace, M. Wordsworth. »

Il semble que le patinage ait été l'unique amusement de Wordsworth.

« Il était d'une maladresse extrême à se servir de ses mains, il ne savait ni conduire, ni monter à cheval, – il n'était pas pêcheur pour un sou, et il n'avait point le pied montagnard. »

Mais il savait patiner. Il conserva toujours, comme nous l'apprend M. Rawnsley, l'enthousiasme du temps, où tout jeune garçon, sur le lac gelé d'Esthwaite,

Il faisait volte-face, fier, triomphant, comme un cheval infatigable, qui ne languit point après le logis et chaussé d'acier, il faisait siffler la glace polie

jusqu'à sa maturité, et M. Rawnsley trouva maintes preuves que l'habileté acquise par le poète, alors que

assez souvent il fuyait le tumulte, pour se retirer dans une baie très silencieuse, ou que dans sa passion de sport, il jetait un regard de côté, quittait la foule tumultueuse, pour marquer sa trace sur l'image d'une étoile,

était bien de nature à étonner les gens du pays parmi lesquels il vivait. On garde encore dans la contrée le souvenir d'une chute qu'il fit, une fois que son patin heurta un caillou. Un jeune garçon avait été envoyé pour balayer la neige sur l'étang de la Mousse blanche.

– M. Wudsworth t'a-t-il donné quelque chose ?

– Non, répondit-il en revenant de ce travail, mais je l'ai vu faire la culbute.

– C'était un fameux patineur, M. Wudsworth, dit un de ceux qui ont renseigné M. Rawnsley ; il mettait une main dans son gilet (en ces temps là on portait des chemises à jabot) et

l’autre main dans sa ceinture, comme font les bergers pour retenir les mains au chaud, il se dressait de toute sa hauteur, et s’élançait… C’était un beau coup d’œil.

On ne faisait pas grand cas de sa poésie, et tout ce qu’il y avait de bon, on l’attribuait à sa femme, à sa sœur, et à Hartley Coleridge. « Il écrivait des vers, disait-on, parce qu’il ne pouvait pas s’en empêcher, parce que c’était son dada », et ne le faisait que par goût, nullement pour de l’argent. On ne comprenait pas qu’il travaillât, « pour rien » et on professait quelque peu de dédain pour sa profession, parce qu’elle ne faisait pas « entrer des masses de billon dans sa poche. »

– Avez-vous jamais lu de ses vers, ou avez-vous vu quelques-uns de ses livres dans les fermes ? demanda M. Rawnsley.

La réponse était curieuse :

– Oui, oui, une fois ou deux, mais vous savez bien qu’il y a poésie et poésie. Il y a de la poésie où on trouve çà et là quelque chose d’agréable, de la poésie où un homme trouve de quoi rire, ou bien celle que les enfants comprennent ; il y a celle où il faut une certaine capacité pour savoir ce qu’on a voulu dire, et il y avait dans Wordsworth quantité de ces choses-là. Rien qu’à le voir, vous auriez deviné que sa poésie ne contiendrait jamais de quoi faire rire. Sa poésie, c’était chose tout-à-fait différente de celle du petit Hartley. Hartley passait son temps à courir le long des ruisseaux, à composer la sienne, puis il entrait dans la première maison qu’il trouvait ouverte, et mettait par écrit ce qu’il avait trouvé. Mais la poésie de Wudsworth était vraiment dure à digérer ; il lui fallait du temps pour la travailler, et la gardait longtemps dans sa tête. N’est-ce pas singulier, monsieur, que les gens s’y prennent de tant de manières pour faire des vers aujourd’hui ? Ce n’était pas que M. Wudsworth ne fût point à un degré supérieur, et un homme très instruit malgré tout.

La meilleure critique que M. Rawnsley ait entendue sur M. Wordsworth, ce fut celle-ci :

– C'était un homme de plein air, et un grand connaisseur en fait d'arbres.

Il y a un grand nombre d'Essais utiles et bien écrits dans le volume du professeur Knight, mais celui de M. Rawnsley leur est de beaucoup supérieur en intérêt. Il nous peint au naturel le poète tel qu'il se montrait dans son extérieur et ses manières aux gens sur lesquels il écrivait.

*

* *

Mary Myles est le début de Mrs. Edmonds dans la fiction. Mrs. Edmonds est bien connue comme autorité en fait de littérature grecque moderne, et son style a souvent une saveur littéraire très agréable, bien que dans ses dialogues, elle n'ait pas encore saisi tout-à-fait la différence entre la langue parlée et la langue écrite. Son héroïne est une sorte de Nausicaa de Girton, qui finit par devenir la Pallas Athénée d'une école de province. Elle a son roman d'amour comme son prototype homérique, et son Ulysse lui revient à la fin du livre. C'est un joli récit.

*

* *

L'ouvrage de Lady Dilke, *L'Art dans l'État moderne*, ne saurait manquer d'intéresser vivement tous ceux qui ont quelque goût pour l'art ou pour l'histoire. L' « État moderne », d'où ce livre prend son titre, est cette organisation politique et sociale qui nous vient de la France de Richelieu et de Colbert, qui est le produit immédiat du « Grand Siècle », et la véritable grandeur de ce siècle-là consiste, ainsi que le fait remarque Lady Dilke, non point dans des guerres futiles, dans un théâtre convention-

nel, dans une éloquence montée sur des échasses, non point dans de somptueux palais, mais dans la formation et la mise au point du système politique et social dont ces choses-là furent les premiers fruits.

À la question qui nous vient spontanément sur les lèvres : « Comment peut-on s'attarder sur l'art du dix-septième siècle ? Il est dépourvu de charme, » – Lady Dilke répond que cet art offre dans son organisation, au point de vue du système social, des problèmes du plus haut intérêt intellectuel. Dans toutes ses phases (ici nous citons ses propres paroles) « la vie de la France présenta, pendant le dix-septième siècle, un aspect politique. L'application de tous les changements dans le système social, dans les lettres, les arts, la mode elle-même, doit être cherchée dans les nécessités de la situation politique, et ce qui apparaît comme des caprices dans le goût, tire son origine des mêmes causes qui aboutissaient à la conclusion d'un traité ou à la promulgation d'un édit. Cela semble, paraît chose étrange, parce que dans les temps antérieurs, les lettres et les arts, du moins paraissaient se développer dans des conditions aussi éloignées de l'action gouvernementale, que s'ils étaient nés dans le pays des fées. Dans le moyen âge, ils se dévouaient à un type virginal de la vertu, ils formaient, dans l'ombre du sanctuaire, un idéal brillant de la beauté née dans l'abnégation, dans la résignation à un état de souffrances morales et physiques qu'on s'était imposées volontairement. La Royale Vénus de la Renaissance les consacra aux joies de la vie, et le monde vit qu'en s'en servant avec perfection, les hommes pouvaient renouveler leur force et contempler d'un regard clair la vertu et la beauté. Néanmoins il était réservé aux maîtres de la France du dix-septième siècle, de se rendre pleinement compte du rôle politique des lettres et des arts dans l'État moderne, et de leur importance immense au point de vue de la prospérité d'une nation commerciale. »

Le sujet dans son ensemble est des plus attrayants.

La Renaissance eut pour objet le développement de grandes personnalités. La parfaite liberté du tempérament dans les choses d'art, la parfaite liberté de l'intelligence dans le domaine intellectuel, le développement complet de l'individu, telles étaient ses tendances.

Lorsque nous étudions son histoire, nous la trouvons pleine de vastes et confuses mêlées. Elle ne résolut aucun problème social ou poétique ; elle ne chercha à en résoudre aucun.

L'idéal du « Grand Siècle » et de Richelieu, qui fut l'incarnation des forces de ce grand siècle, fut tout autre. Les idées de civisme, celles qui avaient pour but la construction d'une grande nation, la centralisation des forces, l'action collective, l'unité de race dans les entreprises, apparurent au monde.

C'était là un événement inévitable, et Lady Dilke, avec sa vive sagacité historique, avec son talent merveilleux pour grouper les faits, nous a raconté l'histoire de leurs luttes et de leurs victoires. Son livre est fort remarquable à tous les points de vue. Son style est tout français par la clarté, la sobriété, par sa simplicité belle, et parfois ascétique. Tout ce qui en constitue la charpente et la conception intellectuelle est admirable.

Certes il est aisé de voir combien l'art perdit à subir le joug d'une nouvelle mission. La création d'une tradition conventionnelle et sur des données classiques n'est jamais sans danger, et il est triste de voir les villes de provinces, jadis si variées et si individuelles dans leur expression, s'adresser à Paris pour en faire venir des modèles et des conseils. Et pourtant, grâce au grand système de centralisation par lequel Colbert exerçait la surveillance de l'État, répartissait l'aide de l'État, la France devint le seul pays d'Europe, et resta le seul pays d'Europe où les arts n'aient point divorcé avec l'industrie.

« L'Académie de Peinture et de Sculpture, et l'École d'Architecture, pour citer les paroles de Lady Dilke, ne furent point créées dans le but exprès de bâtir des Palais royaux qui surpasseraient tous les autres en magnificence.

« Bièvrebache et la Savonnerie ne furent point établis uniquement pour que de tels palais fussent décorés avec plus de luxe que ceux des contes de fées orientaux.

« Quand Colbert organisait l'administration de l'art, il ne se proposait point de rechercher avant tout quelles étaient les institutions les plus propres à favoriser les intérêts particuliers de l'art. Il s'informait tout d'abord de ce qui pourrait contribuer le plus à développer la prospérité nationale. Alors même qu'il entourait le roi des trésors du luxe, il avait deux objets en vue ; leur possession devait sans doute augmenter l'éclat de la couronne, mais elle serait en même temps une source incomparable de profit pour le peuple. Des ouvriers furent amenés de Venise, des dentelliers, de Flandre, afin qu'ils fissent connaître à la France les secrets de leurs professions.

« Les palais et les édifices publics devaient fournir des commandes aux artistes français, et pourvoir à ce que tous ceux qui y travaillaient reçussent une éducation technique et artistique.

« Les collections royales furent un moyen nouveau de former le goût et d'augmenter les connaissances des classes laborieuses. Les coûteuses manufactures de la Savonnerie et des Gobelins étaient des écoles pratiques, où on portait à la perfection, jusqu'en leurs moindres détails et dans toutes leurs branches, les diverses industries qui ont pour but l'ameublement et la décoration des édifices, en même temps qu'une troupe d'apprentis d'élite étaient formés dans les écoles qui en dépendaient.

« À Colbert est dû l'honneur d'avoir prévu non seulement que les intérêts de l'État sont unis d'un lien inséparable à ceux de l'industrie, mais encore que les intérêts de l'industrie ne sauraient être séparés de ceux de l'art sans avoir à en souffrir.

*
* *

M. Bret Harte n'a jamais rien écrit de mieux que *Cressy*. C'est une de ses œuvres les plus brillantes, les plus achevées, et elle prendra place parmi les meilleurs de ses récits californiens.

Hawthorne a fait revivre devant nous l'Amérique du passé, avec la grâce incomparable d'un artiste accompli, mais l'ultramodernisme de M. Bret Harte a remporté, dans sa sphère, des triomphes égaux ou peu s'en faut. L'esprit, le pathétique, l'humour, le réalisme, l'exagération, le romanesque, tout cela se trouve combiné dans cet étonnant récit, et la lumière jaillit du choc même et du chaos que forme tout cela. Et quelle existence curieuse ! à moitié civilisée, à moitié barbare, naïve et en même temps corrompue, chevaleresque et triviale, réelle et invraisemblable.

Cressy est, elle-même, la plus décevante héroïne qui soit. À chaque instant elle vous glisse entre les doigts. Il est malaisé de savoir si elle s'immole elle-même sur l'autel du romanesque, ou si elle n'est point une jeune fille douée du sens humoristique à un degré extraordinaire. Elle est insaisissable, et plus nous en savons sur son compte, plus elle nous devient incompréhensible. C'est chose agréable que de rencontrer une héroïne qui ne se donne pas tout entière à une cause, qui ne représente point un important principe, qui se borne à être simplement une charmante nymphe des forêts vierges d'Amérique, et qui à quelques traits d'Artémis, en unit bon nombre de ceux d'Aphrodite.

*

* *

C’est toujours chose agréable que de rencontrer un poète américain qui n’est pas national, et qui cherche à exprimer la littérature qu’il aime plutôt que le pays qu’il habite. Les Muses ne se piquent pas de savoir la géographie ; les poésies de M. Richard Day n’ont rien qui décèle l’Américain.

Çà et là on trouve dans ses vers une fleur qui ne s’épanouit pas dans nos prés, un oiseau que nos bois n’ont jamais entendu. Mais l’esprit qui anime ces vers est simple et humain, et il y a à peine dans ce volume une seule poésie que des lèvres anglaises ne puissent redire.

Sons dans le Temple offre beaucoup d’intérêt au point de vue du mètre comme dans le sujet :

Alors, soupira du fond de l’âme un poète, le vent a chassé les nuages devant les étoiles ; et les barreaux de ma fenêtre sont froids comme glace ; je ne saurais poursuivre jusqu’au bout toute ma veillée, à la lueur solitaire de mon âme.

Ce roseau avait jadis le langage le plus dévot, et il chantait, comme si à sa gorge étroite, Dieu prêtait l’oreille pour saisir une note parfaite ; cette lyre était tendue avec autant de soin ; la louange de Dieu est lente et n’a point de langage.

Mais la meilleure pièce est sans contredit *l’Hymne à la Montagne.*

Dans le creux de ta main, en ce vallon boisé à mi-côte, où les ruisseaux reprennent haleine au milieu de leur fuite, je vais m’arrêter.

Là ne gazouille aucun des oiseaux de la plaine, là ne bavardent pas les langues des hommes ; le bruissement des ruisseaux qui traversent le vallon, voilà tout ce qu'on entend.

Et là-haut, aucune aile ne se fraie la route, sinon quand celle de l'aigle, comme maintenant, ombrage ton front de son battement impérial, altière et grise.

Quelles sont tes pensées, pic majestueux ? Et tes caprices, qui n'étaient point faits pour résonner dans les rimes impuissantes d'un poète, et dans ses pauvres cadences ?

La verte terre se déploie devant ton regard, et ton ciel éternel descend au niveau de ta pensée ; et c'est là tout.

Les étoiles saluent ton diadème dentelé, avec des syllabes de feu scintillant ; comme un chœur qui s'entend de bien loin, leur psaume se déroule en bas.

Et moi, dans cette niche de ton temple, comme une statue placée là où s'entretiennent les prophètes, je cueille les chants qu'ils murmurent en passant, et c'est là ma richesse.

*
* *

Le livre de Miss Ella Curtis : *Une Partie de Hasard*, est certainement le meilleur récit qu'ait jusqu'à présent donné cette jeune et habile romancière. S'il a un défaut, c'est d'être bourré d'incidents, et de sacrifier souvent l'étude du caractère au développement de l'intrigue.

En fait, il contient plusieurs intrigues, dont chacune, en des mains économes, aurait pu servir de base à un récit complet.

Nous avons, comme incident central, la carrière d'une rusée femme de chambre qui se substitue à sa maîtresse, et reçoit bon accueil de John Erskine, gentilhomme campagnard qui la prend pour la veuve de son fils défunt. Le vrai mari de l'aventurière la suit à la piste jusqu'en Angleterre et la réclame. Elle prétend que c'est un fou et le fait éloigner. Alors il tente de l'assassiner ; elle se rétablit ; mais sa beauté est perdue et son secret est découvert.

Il y a là assez de choses sensationnelles pour émouvoir les plus vannés des hommes de la Cité, qui, dit-on, sont devenus extrêmement difficiles sur le chapitre des intrigues vraiment excitantes.

Mais Miss Curtis ne s'en tient pas là.

Cette femme de chambre a un frère qui est extrêmement beau, qui est excellent musicien et possède une divine voix de ténor. L'imposante Lady Judith en tombe éperdument amoureuse, et cette partie de l'histoire est traitée avec une grande subtilité, avec un remarquable talent d'analyse. Néanmoins Lady Judith n'épouse point son Orphée campagnard, de sorte que les convenances sociales ne subissent aucun dommage.

Le roman du recteur de la paroisse qui s'amourache d'une jolie institutrice, est fortement rejeté dans la pénombre par l'histoire de Lady Judith, mais il est agréablement conté.

Un épisode plus important est le mariage entre la fille du squire tory et le candidat radical de la circonscription. Le couple se brouille le jour du mariage, et la réconciliation n'a lieu qu'au tome troisième. On ne peut pas dire que le livre de Miss Curtis est monotone.

D'ailleurs son style a de la verve et il est amusant. Toutefois il est impossible de n'être point quelque peu désorienté par le

grand nombre des personnages, par la multiplicité des incidents, bien que, malgré cela, le plan de l'ouvrage soit clair. Puis le décor est admirable.

V

Le volume de poésies de Miss Caroline Fitzgerald qui a pour titre *Venetia Victrix* est dédié à M. Robert Browning, et dans la pièce qui donne son titre à l'ouvrage, il n'est pas difficile de voir des traces de l'influence de M. Browning.

Venetia Victrix est une puissante étude psychologique de l'âme d'un homme, une vive peinture d'une phase terrible et enflammée dans une existence manquée et incomplète. L'expression y est parfois compliquée, embrouillée, mais le sujet lui-même a cette complexité, cette confusion. La simplicité plastique du contour peut nous faire saisir l'aspect physique de la vie, mais il en est tout autrement quand il s'agit de ces secrets que seule contient la conscience, et que la conscience elle-même ne peut révéler qu'à moitié. L'action s'accomplit au grand jour, mais l'âme agit dans les ténèbres.

Il y a un intérêt de curiosité dans la tendance marquée de la poésie moderne à se faire obscure. Bien des critiques, qui écrivent les yeux fixés sur les chefs-d'œuvre de la littérature de jadis, ont attribué cette tendance à l'arbitraire et à l'affectation. L'origine s'en trouve plutôt dans la complexité des problèmes nouveaux, et dans ce fait que la conscience n'est pas encore en état d'expliquer le contenu du Moi.

Dans les poésies de Mr. Browning, comme dans la vie qui a suggéré, ou, pour mieux dire, a rendu nécessaire la nouvelle méthode, bien qu'elle semble se régler non sur des directions logiques mais sur les voies de la passion, l'unité de l'individu tend à s'exprimer par ses inconséquences et ses contradictions. L'homme se cherche lui-même dans un étrange crépuscule, et quand il a trouvé sa propre image, il ne peut la comprendre.

Des formes objectives de l'art, telles que la sculpture et le drame, suffisaient jadis pour représenter parfaitement la vie. Elles ne sauraient désormais y suffire.

Le motif central du poème psychologique de Miss Caroline Fitzgerald est l'étude d'un homme qui, pour accomplir une noble action, jette à l'écueil son âme, la vend au mal, et à l'esprit du mal. Bien des martyrs ont sacrifié leur vie corporelle pour une noble cause. Le sacrifice de la vie spirituelle a un caractère plus poignant, plus tragique.

L'auteur suppose que l'histoire est contée un soir par un médecin français, assis à sa fenêtre, à Paris.

« Comme Venise paraît loin ce soir, comme ils semblent vagues les couchants qui restent encore dans le souvenir, avec la frange d'or qui sertit les contours des couronnes de pierre de ces saints debout, les yeux dirigés vers la terre, dans le sens de l'Orient, la palme à la main, et qui complotent si bien le pignon pointu de l'église ! Oh ! comme ils se dessinent nettement en noir sur la splendeur du soir ! Gouvernez entre l'île qui sert de cimetière, et le quai, là où le vent du nord jette l'écume sur Venise. Voyez la lueur rosée derrière la noirceur des dômes et des tours, ou la longue cheminée enfumée. Remarquez avec quelle force la douce nature, soit qu'elle use ou qu'elle ruine les combinaisons de beauté, sait rappeler la majesté terrestre dans les lieux de malédiction, en prêtant à ces masses farouches cet aspect rêveur de la beauté du soir. Contemplez ce nuage, là-bas, avec ses contours déchirés, aux franges rouges, aux plis lourds, qui tombe comme un linceul sur Murano, au déclin du jour. Je le vois maintenant comme alors, si loin, si loin !

La figure d'un jeune garçon le frappe dans la rue ; il lui semble retrouver les traits d'un ami défunt. Il se met à songer, et se souvient enfin d'une salle d'hôpital à Venise :

C'était en un jour d'avril, l'année où les troupes de Napoléon prirent Venise ; oui, c'était le vingt-cinq avril. Comme je me promenais seul dans la salle, j'entendis un malade gémir, d'un ton si plaintif, qu'on eût dit que son cœur allait se briser : « Perdu ! perdu ! perdu encore ! pour le salut de Venise ! » Je me retournai. Là gisait un homme, qui n'était plus jeune, ravagé par la fièvre. J'avais remarqué que personne ne s'arrêtait autour de son lit, avec des consolations d'ami, et que quand le prêtre passait, il s'abstenait de bénir, qu'il avait l'air de jeter de côté un regard embarrassé, peut-être même bourru. Je m'arrêtai, j'interrogeai ; « Qu'est-ce qui est perdu, mon ami ? – Mon âme est perdue, et ma fin s'approche, mon âme est certainement perdue. Qu'on ne m'envoie pas de prêtre ! Ces gens-là chantent et célèbrent la fête du mariage, le salut de l'homme dans la maison d'amour, et moi en enfer, et Dieu là-haut dans le ciel, et Venise tranquille et belle, entre les deux, sur la terre ; ce ne fut point par amour, mais par devoir, envers ma reine… »

C'était un marin, et le récit qu'il fait au docteur avant de mourir est étrange, et même vraiment terrible. Une rage furieuse contre un frère de lait qui l'avait gravement offensé, et qui était un des dix maîtres de Venise, le pousse à faire le serment insensé que si jamais il fait quoi que ce soit pour le bien de son pays, il donnera son âme à Satan. Cette nuit-là, il part pour la Dalmatie, et pendant qu'il est de quart il voit un vaisseau fantôme qui fait voile vers Venise, avec sept démons pour équipage.

J'entendis le cri perçant des démons ! « Bon voyage pour Venise. Lutte de gratitude avec ton ancien ennemi, alors viens établir ton séjour avec nous dans l'Enfer ». Je savais que cela devait être. Je connaissais l'enchantement que Satan avait jeté sur mon âme. Je sentis le pouvoir accordé par Dieu pour le servir une dernière heure, puis retomber pour toujours sous l'effet de la malédiction. Je montai à bord. Mon cerveau ne fut plus qu'une pensée unique, une seule espérance, un seul but. Et

j'entendis le sifflement du désappointement en fureur, irrité de manquer sa proie. J'entendis le lèchement de la flamme, qui allait et venait parmi les figures livides, et lançait ses dards avec rage, aux hurlements du Diable. J'élevai bien haut cette croix, et je m'écriai : « Mon âme à l'Enfer pour toujours, et mon acte à Dieu ! Pourvu que Venise soit sauvée, qu'importe que cette vile masse de terre dérive au gré du destin ! » Et alors (quel rire hideux lancèrent ces démons assurés désormais de boire à longs traits le vin d'une âme nouvelle que les larmes n'ont point affaibli ! Il résonnait à mes oreilles comme un tonnerre destructeur.) Je tombai, je n'entendis plus rien. Le jour pâle se levait à travers les fenêtres du lazaret, quand je me réveillai de nouveau, en me souvenant que désormais la prière m'était impossible.

L'idée-maîtresse du récit est extrêmement puissante, et *Venise sauvée* est certainement la meilleure pièce du volume, meilleure qu'*Ophellion* qui est vague, meilleure que *L'histoire d'un moine* qui est jolie, mais banale.

Cela prouve que nous avons en Miss Fitzgerald un nouveau poète d'un mérite considérable, d'une grande vigueur d'esprit, et cela sert à nous faire ressouvenir d'une des splendides possibilités dramatiques qui existent dans la vie, et qui sont à la disposition de la poésie, en même temps qu'impropres à la scène. Une chose peut être vraiment dramatique sans être forcément susceptible d'être représentée au théâtre. Le théâtre est un incident de la forme dramatique ; il n'en est pas un élément essentiel. Nous avons été trompés par le mot d'action. Penser c'est agir.

Parmi les pièces plus courtes qui figurent dans ce volume, la meilleure est peut-être cet *Hymne à Perséphone*.

Oh ! remplis ma coupe, Perséphone, du vin rouge sombre du Printemps, et laisse tomber dedans une feuille flétrie, arrachée à l'épi barbu de l'automne ! Que je puisse, ô redoutable

déesse, y boire en ton honneur pendant que résonnent toutes les forêts !

Oh ! remplis mon cœur, Perséphone, de ta douleur immortelle, qui flotte autour des berceaux de saules, en souvenir des heures heureuses d'autrefois, quand tu errais joyeuse et libre, par la plaine fleurie d'Enna.

Oh ! remplis mon âme, Perséphone, d'une musique qui ne soit qu'à toi. Enseigne-moi quelqu'un des chants que tu savais en ton enfance, et que tu épelais par la rosée matinale de la prairie. Ou chante, sur cette haute pelouse que parcourt le vent, la plainte éternelle de ta divinité !

Mais la *Chanson vénitienne* ne manque pas non plus de charme.

« Accoudé entre les pierres sculptées à droite et à gauche, pendant que les oiseaux lustrés épient du bord d'un nid, bien serrés dans le tronc vermoulu où reposent leurs œufs tachetés, je songe seul, et je m'attarde quelques instant à la lumière, en attendant la joie qui va venir à moi. – Que se lève seulement l'aurore derrière cette île, seulement la lumière du jour sur la mer.

Je regarde au loin, puis je me détourne et manœuvre ma navette, ou je brode des fleurs en groupe serré. Le monde du matin se déploie chaud et vaste, mais ici c'est l'obscurité vague, froide, silencieuse, le lourd brocart d'or et la pile de velours cramoisi… et pas une figure pour me sourire. – Que vienne seulement l'aurore derrière cette île ! Et la lumière du soleil sur la mer.

Sur le monde entier éclatent les splendeurs de la lumière du matin et de l'ardeur de midi, et quand le large et rouge soleil descend bien bas, et quand les ombres allongées tremblo-

tent dans les vagues, jeunes gens, jeunes filles, heureux, chantants, galants, voguent et disparaissent. Ils ne me laissent plus que l'aube derrière cette île, plus que la lumière du soleil sur la mer.

*
* *

Le Darvinisme et la Politique, par M. David Ritchie, de Jésus-Collège, Oxford, contient quelques spéculations très intéressantes sur l'avenir des femmes dans l'État moderne.

La seule objection qu'envisage l'auteur contre l'égalité des sexes et qui mérite selon lui quelque attention est celle qu'a faite Sir James Stephen dans son habile attaque contre John Stuart Mill. Sir James Stephen fait remarquer (dans Liberté, Égalité, Fraternité, page 297) que les femmes peuvent souffrir plus qu'elles n'ont souffert jusqu'à ce jour si elles sont lancées dans une lutte à armes en apparence égales, mais en réalité inégales, sur le terrain déjà encombré du marché du travail. M. Ritchie répond que si la conclusion qu'on tire ordinairement de cet argument est une réaction sentimentale en faveur de l'ancien idéal de la famille, ainsi qu'on le voit dans le livre de M. Besant, il y a néanmoins une seconde alternative, qui consiste à poser, de nouveau la question du travail.

« L'élévation de l'état des femmes et la réforme des conditions du travail, dit-il, sont en définitive des questions indivisibles. En prenant pour base l'individualisme, je ne vois pas comment on pourrait répondre aux objections de Sir James Stephen. M. Herbert Spencer, dans sa *Sociologie*, exprime sa crainte que les femmes, si on les admet maintenant à la vie politique, ne causent un grand préjudice, en introduisant l'éthique familiale dans le gouvernement : « Conséquemment à l'éthique de la famille, les plus grands avantages doivent être donnés là où les mérites sont les plus faibles ; sous l'éthique de l'État, les

avantages doivent être en proportion avec les mérites. » Pour répondre à ce raisonnement, M. Ritchie demande s'il y a jamais existé une société où les avantages aient été proportionnés aux services, et il proteste contre cette façon de voir de M. Stephen, opposant l'éthique de la famille à celle de l'État. Si une chose est juste dans une famille, il est malaisé de comprendre qu'elle soit par là même, et sans entrer dans d'autres considérations, mauvaise dans l'État. Si par la participation des femmes à la politique, il faut entendre qu'une bonne famille donnant de l'éducation à tous les membres, un État honnête est tenu au même devoir, peut-on imaginer un résultat meilleur ? Il se peut que l'idéal familial de l'État soit difficile à atteindre, mais en tant qu'idéal, il est préférable à celui de l'État policeman. Cela équivaudrait à la moralisation de la politique. La poursuite de vertus de genres différents, et séparés pour les hommes et les femmes, a eu pour résultat d'affaiblir le corps social, de le rendre moins bien portant qu'il ne l'était par nécessité.

Quant à l'objection tirée de ce que dans les pays où l'on a jugé nécessaire de rendre le service militaire obligatoire pour tous les hommes il serait injuste et désavantageux que les femmes aient voix dans les affaires politiques, M. Ritchie la résout, ou cherche à la résoudre, en proposant de soumettre toutes les femmes qui présenteraient l'aptitude physique nécessaire, dans ce but, à un apprentissage comme infirmières, et de leur imposer l'obligation de servir comme infirmières en temps de guerre. Cet entraînement, comme il le fait remarquer, serait plus utile pour elles et pour le pays en temps de paix, que ne l'est l'entraînement militaire pour le paysan ou l'ouvrier. Le petit livre de M. Ritchie est très suggestif, et plein d'idées précieuses pour celui qui étudie en philosophe la sociologie.

*

* *

La conférence de M. Alan Cole sur « la dentelle irlandaise » à la Société des Arts, renferme quelques suggestions extrêmement utiles sur la meilleure manière d'établir des relations entre les écoles d'art d'un pays et ses manufactures ordinaires.

En 1883, M. Alan Cole a été chargé par le Département de la Science et de l'Art de faire des conférences à Cork et à Limerick sur la fabrication de la dentelle, de tracer l'histoire de son origine et de son développement dans les autres pays, ainsi que de passer en revue les nombreux types de modèles ornementaux depuis le seizième siècle jusqu'aux temps modernes.

Dans le but de donner à ces conférences une valeur pratique, M. Cole a juxtaposé des spécimens caractéristiques de dentelle irlandaise, et de dentelle italienne, flamande, française, qui semblent avoir été les prototypes de la dentelle irlandaise.

L'intérêt public s'est éveillé immédiatement.

Certains journaux ont prétendu carrément que les ornements et les modèles de la dentelle irlandaise avaient un caractère si national qu'on avait tort de les dénigrer à ce point de vue. D'autres ont soutenu le contraire, et sont arrivés à la conclusion que la dentelle irlandaise pourrait être énormément améliorée, si on parvenait à agir d'une façon systématique sur les fabricants de dentelle, dans le but d'obtenir d'eux qu'ils travaillent sur des modèles choisis avec moins d'inintelligence que ceux en usage. L'opinion a été unanime à admettre que l'exécution matérielle de la dentelle irlandaise était bonne, et qu'on pouvait l'appliquer à des matériaux meilleurs que ceux qu'on emploie d'ordinaire, et que ses procédés permettaient l'exécution d'une plus grande variété de dessins que l'on n'avait essayé de le faire habituellement.

Ces circonstances et d’autres paraissent avoir porté les promoteurs de l’exposition de Cork à faire de nouveaux efforts en faveur de l’industrie de la dentelle.

Vers la fin de l’année 1883, ils firent de nouvelles représentations au Gouvernement et s’enquirent sous quelle forme l’État pourrait donner son concours.

Un certain nombre de couvents des environs de Cork furent invités à instruire les enfants confiés à leurs soins dans l’art de faire de la dentelle et du crochet. Dans plusieurs de ces maisons, on réserva des ateliers à l’usage d’ouvrières adultes qui travaillent sous la direction des sœurs. Évidemment ces couvents étaient des centres où l’on pouvait tenter des expériences en vue d’améliorations.

Néanmoins ces couvents manquaient d’instruction dans l’art de dessiner des modèles pour dentelles. Une excellente École d’Art fonctionnait à Cork, mais les élèves n’avaient point été instruits à dessiner spécialement pour la dentelle.

Si les couvents pourvus d’ateliers pouvaient être mis en rapport avec cette école d’art, il semblait possible de faire quelque chose de sérieux au profit des fabricants de dentelle, et en même temps d’ouvrir une carrière nouvelle dans le dessin d’ornement aux élèves de l’École d’Art.

On reconnut que les règlements du Département de la Science et de l’Art étaient susceptibles de s’adapter aux besoins signalés par les promoteurs de Cork.

Les sœurs des divers couvents qui faisaient de la dentelle n’avaient pu se rendre à Cork pour assister aux conférences de M. Cole ; on le pria de se rendre chez elles et de refaire ses conférences dans leurs couvents ; c’est ce que fit M. Cole dans

les premiers mois de 1884, et il fut accompagné dans ses visites par des professeurs des Écoles locales d'Art.

Des négociations furent aussitôt engagées pour établir des rapports entre ces couvents et les Écoles d'Art. Vers la fin de 1885, six ou sept couvents qui faisaient de la dentelle s'étaient mis en relation avec les Écoles d'Art de Cork et de Waterford. Les ateliers conventuels étaient fréquentés non seulement par les sœurs, mais encore par des élèves du dehors, et sur la demande des couvents, M. Cole leur rendit visite deux fois par an, pour y faire des conférences, et donner des conseils sur les modèles pour dentelle. On s'essaya à créer des modèles nouveaux ; on revit et corrigea des modèles anciens, qui avaient dégénéré, pour les ouvrières employées dans les couvents.

Il y a maintenant, nous dit M. Cole, douze couvents où l'on enseigne l'art de dessiner et de créer des modèles, et plusieurs élèves ont gagné quelques-unes des plus hautes récompenses qu'a attribuées le Département de la Science et de l'Art, à la composition de dessins de dentelles.

L'École d'Art de Cork a acquis une collection de dentelles anciennes d'un beau dessin, et elle en livre à la circulation, gratuitement, des choix, aux couvents qui sont en relations avec elle. Cette école possède aussi le privilège d'emprunter des modèles analogues de dentelle ancienne au Musée de Souh Kensington.

Le système poursuivi par M. Brennan, Directeur de l'École d'Art de Cork, a donné de si bons résultats que deux des élèves-femmes de son école ont gagné l'année dernière des médailles d'or et d'argent pour leurs dessins de dentelle et de crochet au concours national qui a lieu tons les ans à Londres entre toutes les Écoles d'Art de la Grande-Bretagne.

Afin d'encourager les nombreux fabricants de dentelles qui n'étaient point en rapports avec les couvents, ni avec les Écoles d'art, un comité de dames et de gentlemen qui s'intéressent à la dentelle irlandaise, a fait des souscriptions et offert des prix pour lesquels concoururent tous les dessinateurs pour dentelles.

Les meilleurs dessins furent mis à la disposition des fabricants de dentelles pour qu'ils les exécutent.

On dit souvent, et c'est tout naturel, que le meilleur dessinateur de dentelles, c'est celui qui en fabrique. Néanmoins M. Cole fait remarquer qu'à partir du seizième siècle les modèles pour dentelles d'ornement ont toujours été l'œuvre d'artistes décorateurs experts dans la composition de l'ornement, et connaissant les matières pour lesquelles ils étaient appelés à créer des dessins. Des recueils de modèles pour dentelles furent publiés en grand nombre en Italie, en France et en Allemagne pendant les seizième et dix-septième siècles, et les dentellières travaillèrent d'après ceux-ci. Un bon nombre de fabricants de dentelle trouveraient sans contredit grand avantage à pratiquer le dessin, à faire un choix entre les formes bonnes ou mauvaises. Mais l'habileté dont ils doivent tout d'abord faire preuve et qu'il leur faut développer consiste à avoir la délicatesse des doigts nécessaire pour reproduire de beaux dessins au moyen du fil. La conception, l'arrangement et le tracé de beaux dessins sont la tâche réservée à des artistes décorateurs qui sont au fait des bornes qu'imposent ces matières et des méthodes que comporte l'exécution et le fini du dessin.

L'Art charmant de la dentelle irlandaise doit beaucoup à M. Cole qui l'a vraiment ressuscité, lui a donné une vie nouvelle, et a indiqué la véritable voie artistique où il pourrait progresser.

On dépense à peine 20.000 livres par an en Angleterre pour la dentelle irlandaise, et presque toute cette somme passe aux qualités les moins chères, les plus communes. Et pourtant,

comme le remarque M. Cole, il est possible de produire des dentelles irlandaises d'une valeur artistique aussi élevée que la plupart des dentelles étrangères.

La Reine, Lady Londonderry, Lady Dorothée Nevill, Mrs. Alfred Morrison et d'autres personnes ont beaucoup fait pour encourager les ouvriers d'Irlande, et il dépend dans une grande mesure des dames anglaises de faire que ce bel art vive ou meure.

« La véritable qualité d'une dentelle, dit M. Ruskin, consiste à prouver d'abord que son dessinateur a une jolie imagination ; ensuite que celui qui l'exécute a des doigts délicats, enfin que la personne qui la porte a assez de mérite et de dignité pour se procurer une chose d'une acquisition difficile, et assez de bon sens pour ne pas s'en parer à tout propos. »

*
* *

La femme Hindoue de haute caste est un livre intéressant. Il a pour auteur la Pundita Ramabai Sarasvati, et l'introduction a été écrite par Miss Rachel Bodley, doctoresse en médecine, doyenne du Collège médical féminin de Pennsylvanie.

L'histoire généalogique de cette savante dame est fort curieuse.

Un certain Hindou, qui accomplissait un pèlerinage avec sa famille, composée de sa femme et de ses deux filles, âgées l'une de neuf ans, l'autre de sept, s'arrêta dans une ville pour prendre un ou deux jours de repos.

Un matin, comme l'Hindou se baignait dans la rivière sacrée de Godavari, près de la ville, il aperçut un homme très bien fait qui venait aussi se baigner.

Quand l'ablution et les prières du matin furent terminées, le père demanda à l'inconnu qui il était et d'où il venait.

Après avoir appris quelle était sa caste, sa sous-caste, et où il habitait, il lui offrit en mariage celle de ses filles qui avait neuf ans. Tout fut arrangé en une heure au plus. Le mariage fut conclu le lendemain, et la petite fille conduite à l'étranger, qui l'emmena chez lui, à près de neuf cents milles de chez elle, et la confia aux soins de sa mère.

L'étranger était le savant Ananta Shastri, pundit brahmane, qui avait des idées très avancées au sujet de l'éducation des femmes. Il décida d'enseigner le sanscrit à sa femme et de lui donner la culture intellectuelle qui a toujours été refusée aux femmes dans l'Inde.

Ils eurent pour fille la Pundita Ramabai, qui, après la mort de ses parents, voyagea dans toute l'Inde pour soutenir la cause de l'éducation féminine, et à qui est due, à ce qu'il semble, la première idée de l'institution de femmes-médecins.

En 1866, Mrs. Mary Carpenter fit un court voyage dans l'Inde dans le but de s'enquérir de quelle manière on pourrait améliorer la situation des femmes dans ce pays. Elle reconnut immédiatement que le principal moyen d'atteindre le but proposé consistait à faire entrer des institutrices dans les zénanas[14] hindous. Elle demanda que le gouvernement anglais établît des écoles normales pour former des institutrices, et que des bourses fussent attribuées à des jeunes filles pour leur permettre de prolonger leur séjour à l'école, et pour aider des femmes indigentes qui, sans cela, n'auraient pas les moyens de poursuivre leurs études.

---

[14] Sérails.

En réponse à l'appel de Miss Carpenter, quand elle fut de retour en Angleterre, le gouvernement anglais fonda plusieurs écoles pour les femmes dans l'Inde ; et quelques « bourses Mary Carpenter » furent fondées par des personnes charitables. Ces écoles étaient ouvertes aux femmes de toute caste, mais tout en rendant des services incontestables, elles n'ont point répondu aux espérances de leurs fondateurs, principalement à cause de l'impossibilité d'y observer les règles relatives aux castes.

Ramabai, dans un chapitre fort éloquent, propose de résoudre le problème d'une façon différente. Elle conseille d'ouvrir des écoles pour les jeunes personnes et les veuves de hautes castes, où elles pourraient s'abriter sans courir le risque de perdre leur caste, d'être inquiétées dans leurs croyances religieuses, et pourraient jouir de la plus entière liberté dans la pratique de leurs règles de castes.

Tout l'exposé, fait par la pundita, de la vie que mène la dame hindoue de haute caste, est plein d'enseignements pour le réformateur social, et son livre, qui est admirablement bien écrit, appelé sans nul doute à produire un changement radical dans les plans d'éducation qui prévalent actuellement dans l'Inde.

VI

L'auteur d'un article paru dans la *Quarterly Review* de janvier 1874, s'exprime ainsi.

« Depuis la guerre, aucun événement n'a produit à Paris de sensation comparable à celle qui a suivi la publication des *Lettres à une Inconnue*. La politique même a été rejetée momentanément au second plan, et on a pu voir des académiciens, des députés de partis opposés s'abordant avec vivacité à la Chambre ou dans la rue pour se demander quelle peut être cette charmante *Inconnue* si malaisée à reconnaître. L'assertion émise dans la *Revue des Deux Mondes*, que c'était une Anglaise, appartenant au monde le plus brillant, n'était appuyée d'aucune preuve, et M. Blanchard, le peintre qui a remis le manuscrit à l'éditeur, a comme fait exprès de mourir au début même des recherches, et sans donner aucune indication. Certains amis intimes de Mérimée, rendus incrédules par la blessure qu'il avait faite à leur amour-propre en ne les admettant point dans ses confidences, déclarèrent qu'il n'y avait là aucun secret. Dans leur hypothèse, l'*Inconnue* était un mythe, les lettres un roman, où l'on avait combiné certains détails pris dans la réalité pour donner de la consistance à la mystification. Mais un artiste tel que Mérimée n'aurait jamais laissé son œuvre dans un tel état d'imperfection, si gâtée par des redites, avec un tel défaut d'équilibre entre les différentes parties. L'*Inconnue* était sans contredit une personnalité réelle, et les lettres par lesquelles elle répondait à celles de Mérimée viennent d'être publiées par MM. Macmillan sous ce titre : *Un Amour d'auteur*[15]. »

---

[15] Ces lettres ont paru en France sous le titre de *Lettre de l'Inconnue*, chez Calmann-Lévy. *(Note du traducteur.)*

Ses lettres à elle ? Soit, ce sont des lettres telles qu'elle a pu les écrire.

« Près de la mer sans marée à Cannes, en un jour d'été, dit leur auteur anonyme, je m'étais endormie, et le battement des vagues sur le rivage m'avait sans doute amené un rêve. Quand je me réveillai, les volumes à couverture jaune des *Lettres de Prosper Mérimée à une Inconnue* étaient près de moi. J'avais lu le livre avant de m'endormir, mais les réponses ?... Avaient-elles été écrites, ou bien avais-je seulement fait un rêve ? »

Inventer des lettres d'amour d'une personnalité curieuse et inconnue, héroïne d'une des grandes flirtations littéraires de notre siècle, c'était une idée ingénieuse, et il est certain que l'auteur a exécuté son projet avec un succès étonnant, un succès tel, qu'un de nos hommes d'État, dit-on, et dont le nom revient plus d'une fois dans l'ouvrage, a été complètement pris à ce qui est en réalité un *jeu d'esprit*, la première plaisanterie grave que se soient jamais permise MM. Macmillan, en qualité d'éditeurs. C'est peut-être exagérer que de la qualifier de plaisanterie. C'est une fiction pleine de finesse, de délicatesse, un effort d'imagination pour compléter un véritable roman. Puisque nous possédions les lettres du Roméo académicien, nous pouvions à bon droit faire semblant de posséder les réponses de la fière et quelque peu mondaine Juliette, à moins que ce ne soit Juliette en personne, qui, dans son petit boudoir parisien, jette sur ces volumes un sourire mélancolique et cynique. Eh bien, quand un personnage est mis en roman, c'est toujours un hommage rendu à sa réalité.

En donnant des extraits de ces faux si charmants, notons qu'il est nécessaire d'avoir en même temps sous les yeux les lettres de Mérimée lui-même. Il est difficile d'en juger isolément.

Nous trouvons d'abord l'Inconnue à Londres, probablement en 1840.

« Vous auriez de la peine, écrit-elle, à vous figurer l'orage d'indignation que vous avez soulevé en moi, en me faisant observer que vos sentiments pour moi étaient ceux qu'il convenait d'avoir pour une nièce de quatorze ans. *Merci !* Je ne puis imaginer, moi, quelque chose qui ressemble moins que vous à un oncle respectable. Le rôle ne vous irait jamais. Croyez-moi, ne l'essayez pas.

« Et maintenant, en échange de votre histoire de cet animal flegmatique et musical qui produisit une passion si orageuse dans un cœur féminin, et qui, restant lui-même indifférent et froid, fut aimé au point que son *innamorata*, ne trouvât pour se consoler de son indifférence que le tombeau de la rivière, laissez-moi vous demander pourquoi les femmes qui tourmentent les hommes avec leurs caractères incertains, qui les affolent de jalousie, qui rient avec dédain de leurs humbles supplications, qui jettent leur argent au vent, ont deux fois plus de prise sur leurs affections que les patientes, souffrantes et frugales Griseldas, si charmantes pour la vie domestique, et dont l'existence n'est qu'un long martyre d'efforts stériles pour plaire. Répondez à cela d'une façon satisfaisante, et vous aurez résolu un problème qui a embarrassé les femmes depuis qu'Ève a posé des questions dans le Paradis. »

Plus tard, elle écrit :

« Pourquoi toutes les natures seraient-elles pareilles ? Si elles l'étaient, cela rendrait inutiles les vieux dictons, et nous priverait de l'un des plus vrais d'entre tous : *La variété est le ragoût de la vie*. Comme ce serait terriblement monotone si toutes les fleurs étaient roses, toutes les femmes des reines, tous les hommes des philosophes ! Mon opinion particulière est qu'il faudrait au moins six hommes tels qu'on en rencontre tous les jours pour en faire une unité d'une valeur réelle. Il y a tant de gens que j'aime pour une qualité spéciale qu'ils possèdent ; il y

en a bien peu que j'aime pour toutes leurs qualités. Comprenez-vous ? »

Et dans un autre endroit :

« N'est-elle pas un peu dangereuse cette expérience que nous faisons d'une amitié par plume, encre et papier ? Une lettre ? Y a-t-il au monde quelque chose en quoi il soit plus dangereux de se fier ? Écrite pendant un état de fièvre, elle peut atteindre la destination lorsque le thermomètre mental du destinataire marque zéro, et les mots brûlants, les phrases frémissantes peuvent se congeler à mesure qu'on les lit !... Une lettre ! la chose la plus incertaine d'un monde d'incertitudes, la chose la meilleure ou la pire qu'aient inventée les mortels. »

Et encore :

« Assurément c'est pour vous, *mon cher*, qu'a été destinée à l'origine cette description qu'on m'a faite d'un de mes amis : il est légèrement cynique, cet ami, et résolument pessimiste, et on rapporte de lui qu'il ne croyait rien avant de l'avoir vu, et de s'être convaincu que ce n'était pas une illusion d'optique. L'exactitude de ce portrait m'avait frappée. »

Il semble qu'ils ne se soient jamais mieux aimés que quand ils se brouillaient :

« Je crois que je ne pourrai pas supporter cela plus longtemps ! Ces querelles incessantes, toutes les fois que nous nous rencontrons, et votre manque de bonté pendant les courts instants où vous êtes avec moi... Pourquoi ne pas laisser ces querelles ? Cela ne vaudrait-il pas mieux pour nous deux ? Je ne vous aime pas moins pendant que je vous écris ces mots ; vous me croiriez en cela, si vous pouviez savoir le triste écho qu'ils ont dans mon cœur. Non, je crois que je vous aime encore plus, mais je ne puis vous comprendre. Comme vous l'avez souvent

dit, il faut que nos deux natures soient différentes, entièrement différentes ; mais alors quel est cet étrange lien entre elles ? Vous me semblez possédé de quelque inquiétude bizarre et d'une mélancolie maladive qui gâte profondément votre vie, et vous, en revanche, vous ne me voyez jamais sans me couvrir de reproches, pour une chose ou pour une autre. Je vous dis que je ne peux pas, ne veux pas supporter cela plus longtemps. Si vous m'aimez alors, cessez de me tourmenter ainsi, avec ces misérables doutes, ces questions et ces plaintes. J'ai été malade, sérieusement malade, et rien n'explique cette maladie si ce n'est la misère de cet état de choses, apparemment sans espoir, qui existe entre nous. Vous m'avez fait pleurer d'amères larmes, où les reproches envers moi-même alternaient avec l'indignation, mais qui étaient au fond des larmes d'égarement complet et misérable au sujet de cette désastreuse situation. Croyez-moi, des larmes comme celles-là ne sont pas bonnes à mêler avec l'amour. Elles sont trop amères, trop brûlante ; elles endommagent les ailes de l'amour et tombent trop lourdement sur son cœur. Je me sens travaillée intérieurement de quelque amertume. Si vous connaissez un remède à une souffrance de ce genre, hâtez-vous de me l'envoyer. »

Et pourtant dès la lettre suivante, elle lui dit :

« Bien que je vous aie dit adieu, il n'y a pas une heure, je ne puis m'empêcher de vous dire ceci : qu'un calme heureux, qui semble pénétrer tout mon être, semble aussi avoir effacé tout souvenir de la misère et du malheur qui m'avaient envahie ces temps derniers. Pourquoi ne peut-il pas toujours en être ainsi ? Ou bien est-ce que peut-être la vie serait trop bénie, trop complètement heureuse pour être encore la vie ? Je suis sûre que vous êtes libre ce soir : ne voulez-vous pas m'écrire, pour que les premiers mots qui me tomberont demain sous les yeux me prouvent que cette journée d'aujourd'hui n'a pas été un rêve. »

La lettre qui vient immédiatement ne se compose que de six mots :

« Laissez-moi rêver, laissez-moi rêver. »

La lettre que voici contient quelques passages intéressants sur des actualités :

« Avez-vous jamais essayé une tasse de thé (notre breuvage national pourtant) dans une station de chemin de fer anglaise ? Si vous ne l'avez jamais fait, je vous conseille amicalement de continuer à vous abstenir ! Les noms des boissons américaines sont à dégoûter d'elles ; j'imagine que les pailles constituent leur meilleure partie. Vous ne me dites pas ce que vous pensez de M. Disraéli. Je l'ai rencontré une fois à un bal du duc de Sutherland, dans la longue galerie de tableaux de Stafford House. Je me promenais avec Lord Shrewsbury, et, sans un mot d'avertissement, il s'est arrêté, me l'a présenté, ajoutant, avec une fausseté impudente, que j'avais lu tous ses livres, et les admirais ; après quoi il s'éloigna et me laissa seule en tête-à-tête avec le grand « Statesman ». Nous causâmes quelque temps, et je l'étudiai avec soin. Il m'a paru un homme qui poursuit un but arrêté, avec une patience infinie, une persévérance infatigable, une concentration de fer ; marquant d'une façon si forte une ligne droite devant lui, que malgré soi tout le monde doit s'en écarter pour lui faire place. C'est un homme qui croit que la résolution fait la force, que la force fait la résistance, et que la résistance fait le succès. Vous savez combien il aime, dans ses romans, à parler de l'influence de la femme aux points de vue social, moral et politique ; et pourtant ses manières étaient les moins intéressées ou simplement déférentes, dans la conversation, que j'eusse jamais rencontrées dans un homme de sa classe. J'imagine qu'il aura pensé que cette femme-là en particulier n'avait que bien peu d'importance, à moins que l'allusion brusque à ses livres ne l'ait ennuyé comme moi. Toujours est-il que, lorsque, bientôt après, il me quitta, à la première approche

d'une connaissance commune, je me sentis nettement délaissée. Des deux hommes, M. Gladstone était infiniment plus agréable dans ses manières ; il laissait en vous quittant la plaisante sensation d'un accroissement d'importance, ce qui est bien la plus délicieuse impression que je connaisse. À Paris bientôt. »

Ailleurs nous trouvons une description agréablement écrite de la vie en Italie, à Alger, à Hambourg, dans les pensions françaises ; des anecdotes sur Napoléon III, Guizot, le Prince Gortschakoff, Montalembert et autres ; des considérations politiques, des critiques littéraires, de spirituels cancans mondains, et partout un vif instinct d'humour, une étonnante faculté d'observation.

Autant qu'on peut se la reconstruire d'après ces lettres, l'inconnue semble avoir eu beaucoup de ressemblance avec Mérimée lui-même. Elle avait le même caractère remuant, inflexible, indépendant. Chacun d'eux avait le désir d'analyser l'autre.

Tous deux, avec leur tendance critique, étaient mieux faits pour l'amitié que pour l'amour.

« Nous sommes si différents, lui dit un jour Mérimée, que nous nous comprenons à peine » ; mais c'était justement à cause de cette analogie si complète que chacun d'eux restait un mystère pour l'autre. Néanmoins ils arrivèrent enfin à avoir vis-à-vis l'un de l'autre des relations dignes, et faites de sincère et fidèle amitié, et à un point de vue purement littéraire, ces lettres fictives forment un complément parfait à cet étrange roman qui fit tant de bruit à Paris, il y a quinze ans.

Peut-être publiera-t-on quelque jour les lettres authentiques. Quand cela sera fait, combien la comparaison sera intéressante !

*

* *

La Fiancée-Oiseau, par Graham R. Tomson, est un recueil de ballades romantiques, de sonnets délicats, et d'essais métriques en des formes étrangères et fantaisistes.

La pièce, qui fournit un titre à l'ouvrage, est la lamentation d'un chasseur esquimau, sur la perte de sa femme et de ses enfants.

« Il y a des années, sur la plage lisse et blanche, je conquis ma douce fille de la mer. Enveloppé dans ma pelisse de fourrure blanche comme la neige, j'épiais les oiseaux sauvages se posant, voltigeant. Les mouettes grises qui se rassemblaient, tournoyaient.

L'une d'elles, la plus grande de toute la troupe, s'était perchée sur un fragment nu d'iceberg ; elle appelait, elle criait comme si son cœur se fût brisé, et aussitôt ces oiseaux si légers furent transformés en femmes jeunes et belles.

Je m'élançai rapidement de ma cachette, et j'enlaçai fortement la plus belle. Je la tins ferme, la douce, l'étrange créature. Ses compagnes jetèrent des cris aigus, mais toutes s'envolèrent et me frôlèrent à leur passage.

Je l'emportai saine et sauve dans ma chaude maison de neige. Alors elle me sourit avec tendresse, et douceur, et pourtant, chaque fois que le vent faisait entendre sa plainte aiguë, elle agitait toujours ses longs bras blancs et ses yeux avaient des mouvements d'agitation et de sauvagerie.

Mais je fis d'elle mon épouse. Je la vêtis chaudement avec la peau du phoque luisant. Ses regards errants finirent par se calmer, quand elle pressa un bébé contre son beau sein chaud, et elle m'aima d'amour profond et loyal.

Ensemble nous suivîmes à la piste le renard et le phoque, et à sa prière je fis ce serment : que mon arc frapperait l'oiseau et la bête pour avoir la nourriture de chaque jour, mais, qu'il épargnerait désormais les mouettes.

La famine survient dans le pays, et le chasseur, oubliant son serment, tue quatre mouettes pour les manger. L'épouse-oiseau jette un cri aigu, plaintif. Elle prend les plumes des oiseaux morts, s'en fait des ailes pour ses enfants et pour elle, et s'envole avec eux :

Enfants, qui êtes à moi ; parents des vents sauvages, emplumez-vous, ne tardez pas. Oh ! oho ! mais les vents sauvages soufflent. Enfants qui êtes à moi, il est temps de partir. Prenez votre vol, chers cœurs, et en route !

Et voici que des plumes grises les couvrent tous, sur les épaules, sur la poitrine, sur la tête. Je sentis le vent de leur fuite tournoyante. Était-ce la mer ou le ciel ? Faisait-il jour ou nuit ? Désormais c'est toujours la nuit.

Ma chère, ne vous apaiserez-vous point, ne reviendrez-vous point ? Je vous aimai longtemps et fidèlement. Ô blanche épouse ailée, ô mes trois enfants, bien que vous soyez sûrement de la race des vents sauvages, n'êtes-vous point aussi de ma famille ?

Oui, vous étiez jadis à moi, et jusqu'à ce que vienne l'oubli, vous êtes à moi pour toujours, toujours, à moi, où que vos ailes sauvages puissent vous porter, tant que les vents furieux siffleront à travers la neige, tant que les cieux seront livides et gris.

Viennent ensuite plusieurs ballades puissantes, énergiques, dont la plupart, comme *le Prêtre cruel, Le bateau passeur des morts, Marchen*, sont écrites dans cette curieuse combinaison

de dialecte écossais et de dialecte du Border, que recherchent tant nos poètes modernes.

Il est certain que le dialecte est dramatique. C'est un moyen énergique de faire revivre un passé qui n'a jamais existé. Cela tient à la fois du « Retour à la Nature » et du « Retour au dictionnaire ». C'est vraiment *naïf* à force d'être artificiel. Au point de vue de la simple musique, on pourrait dire bien des choses en sa faveur. D'extraordinaires diminutifs prêtent au chant des notes nouvelles de tendresse. On a de la latitude pour des rimes peu communes, et quand les poètes sont en quête de rimes nouvelles, on peut les excuser s'ils s'écartent de la grande route de l'expression classique pour prendre des sentiers détournés, des chemins moins battus.

Parfois on est tenté de voir dans le dialecte un simple moyen d'exprimer le côté touchant des choses provinciales, mais il contient plus que des déformations dans la prononciation. Reproduire une forme ancienne, c'est souvent faire revivre l'esprit ancien.

Par le fait de l'imitation parfois grossière, et toujours étroite, la tragédie se dessine, et bien qu'elle parle en bégayant, qu'elle se drape dans des chiffons de rebut, dans des costumes gênants, nous n'en devons pas moins nous tenir prêts à l'accueillir, tant sont rares les visites qu'elle nous fait maintenant, tant est rare sa présence en un siècle où l'on exige de toute pièce qu'elle ait un heureux dénouement, et qui ne voit dans le théâtre qu'une source d'amusement. Et la forme même de la ballade n'est-elle point parfaite en son unité dramatique ?

Elle est si parfaite que nous devons lui pardonner son dialecte, s'il lui arrive d'employer cet étrange langage.

« Alors arriva le cortège de la fiancée, avec des torches aux flammes brillantes, Emmenez, emmenez votre charmante fiancée, par les ténèbres de minuit.

« Oh ! qu'elle était pâle, pâle, la figure du fiancé, qu'elle était pâle, pâle, celle de la fiancée. Mais il était froid comme la terre, le jeune célébrant qui se tenait tout près d'eux,

« Disant : « Tendez-moi votre main, Sire Chevalier, et fiancez-vous à elle avec cet anneau. » Et comme elle était froide la main de la fiancée morte, aussi froide qu'aucune chose terrestre.

« Le prêtre toucha la main de cette dame, et jamais il ne prononça un mot ; le prêtre toucha la malade cette dame, et la sienne était moite et rouge.

« Le prêtre, il leva sa main droite, et le sang rouge coula et tomba. Il dit : « Je vous aimai, madame, et vous m'avez aimé ; aussi moi-même je vous ai ôté la vie.

« Oh ! rouge, rouge fut le lever du jour, et bien haut s'élevait la potence. Le lord du pays du Sud a regagné sa terre, et le prêtre-officiant est pendu bien haut.

Parmi les sonnets, celui qui est intitulé À *Hérodote* mérite d'être cité :

Toi qui côtoyas bien loin les mers intérieures, quelles merveilles tes yeux curieux ont-ils contemplées ! Des serpents ailés, d'antiques labyrinthes taillés dans le roc, et la colonne d'émeraudes dressée en l'honneur d'Héraclès.

Le temple du roi Perseus sur les prairies chemmiennes, les poissons quadrupèdes, vêtus de gemmes et d'or. Mais tu as

gardé quelques secrets, tu n'en as rien dit, tu as voilé les redoutables mystères d'Osiris.

Mais maintenant tes pas foulent les asphodèles d'or, et aux morts souverains, tu contes tous les récits que tu as tenus secrets, et les rites mystérieux et les runes depuis longtemps oubliées, de ces peuples noirs qui mangeaient le pain de Lotus, et chantaient le chant mélancolique du Linus.

Mrs. Tomson a certainement un sentiment très raffiné de la forme. Son vers, surtout dans la série qui a pour titre : *Paroles nouvelles pour de vieux airs*, ont de la grâce et de la distinction.

Plusieurs des petites pièces sont, pour employer une expression que M. Pater a rendue classique : « De petits ivoires sculptés dans la langue ».

Elle est un de nos artistes plus achevés en poésie, et elle emploie le langage comme elle ferait d'une matière précieuse.

NOTES SUR LA LITTÉRATURE ET AUTRES SUJETS

I

La traduction faite par la princesse Christian des Mémoires de Wilhelmine, Margravine de Bayreuth[16] est un livre des plus attrayants, des plus charmants.

La Margravine et son frère, Frédéric le Grand, étaient, ainsi que le montre la Princesse dans une introduction admirablement écrite, « du nombre de ces esprits interrogateurs qui luttaient pour la liberté intellectuelle » au siècle dernier. « Ils avaient, dit la princesse, étudié les philosophes anglais, Newton, Locke et Shaftesbury ; la lecture de Voltaire et de Rousseau les enthousiasmait. Toute leur existence porta l'empreinte de l'influence française dans les brûlantes questions du jour.

« Au dix-huitième siècle commença cette grande lutte de la philosophie contre la tyrannie et contre des abus usés par le temps, qui atteignit son point culminant dans la Révolution française. Les plus nobles esprits prirent part au combat, et comme la plupart des réformateurs, ils poussèrent leurs conclusions jusqu'aux extrêmes, et trop souvent ils perdirent de vue la juste mesure dans les choses.

« L'influence de la Margravine sur le développement intellectuel de son pays n'a pas été racontée. Elle fit de Bayreuth un centre de civilisation et de lumières comme on n'en aurait jamais rêvé en Allemagne. »

La valeur historique de ces Mémoires est, certes, bien haut cotée. Carlyle en parle comme étant « de beaucoup la meilleure

---

[16] Les *Mémoires de la margravine de Bareith, Frédérique Sophie Wilhelmine*, ont été republiés à Leipzig en 1888. *(Note du traducteur.)*

autorité sur les premières années de Frédéric le Grand. » Mais si l'on se borne à les regarder comme l'autobiographie d'une femme intelligente et charmante, ils n'offrent pas moins d'intérêt, et ceux-là même qui sont indifférents à la politique du dix-huitième siècle, pour qui l'histoire n'est qu'un genre de roman dépourvu d'attrait, seront certainement fascinés par l'esprit, la vivacité, l'humour de la Margravine, par ses facultés de pénétrante observation, par son égotisme brillant et dominateur.

Il s'en fallut de beaucoup qu'elle ait eu une existence heureuse.

Son père, d'après ce que nous en dit la Princesse Christian, gouvernait sa famille et son État avec le même despotisme brutal. Il prenait plaisir à faire sentir son pouvoir à tous de la façon la plus révoltante. La Margravine et son frère eurent beaucoup à souffrir, non seulement de son tempérament ingouvernable, mais aussi des réelles privations qu'il leur fallut endurer.

Et vraiment, rien n'est plus extraordinaire que le portrait que fait du roi la Margravine :

« Il méprisait toute instruction, dit-elle, et voulait que je n'eusse d'autre occupation que le travail à l'aiguille, et les devoirs ou les détails domestiques. S'il m'avait surprise à écrire ou à lire, il m'aurait probablement donné le fouet. Il regardait la musique comme un crime capital, soutenait que chacun devait s'adonner à un seul objet, les hommes au service militaire, les femmes à leurs devoirs domestiques. Quant à la science et aux arts, il les rangeait au nombre des sept péchés capitaux. » Parfois il s'entichait de religion, et alors, dit la Margravine, nous vivions comme des Trappistes, ce dont mon frère et moi nous souffrions beaucoup. Chaque après-midi, le Roi faisait un sermon, qu'il faisait écouter avec autant d'attention que s'il fût venu d'un Apôtre. Mon frère et moi nous trouvions souvent la

chose tellement bouffonne, que nous éclations de rire, ce qui faisait tomber sur nos têtes une malédiction apostolique, qu'il nous fallait accepter avec des mines d'humilité et de repentir. »

L'économie et les soldats étaient ses seuls sujets de conversation. Son seul amusement de société consistait à faire boire ses invités jusqu'à ce qu'ils fussent ivres. Quant à son caractère, les détails que nous donne la Margravine à ce sujet seraient incroyables s'ils n'étaient point confirmés par d'autres preuves. Suétone a parlé de l'étrange folie qui s'empare des rois, mais dans ses récits les plus mélodramatiques, on ne trouve rien qui surpasse les faits que nous raconte la Margravine.

Voici un de ses tableaux de la vie de famille dans une Cour royale du siècle dernier, et ce n'est pas, tant s'en faut, le plus laid de ceux qu'elle décrit :

« Un certain jour, où son humeur était pire encore qu'à l'ordinaire, il dit à la reine qu'il avait reçu d'Anspach des lettres où le Landgrave annonçait son arrivée à Berlin pour les premiers jours de mai. Il s'y rendait dans le but d'épouser ma sœur, et l'un de ses ministres devait l'y précéder, porteur de l'anneau de mariage. Mon père demanda à ma sœur si cette perspective lui plaisait, et comment elle organiserait sa maison. Or, ma sœur s'était fait une règle absolue de lui dire tout ce qui lui passait par la tête, mêmes ses plus grandes vérités domestiques, et il n'avait jamais pris de travers ce franc parler.

« Ce jour-là donc, se fiant sur ce qui s'était passé jusqu'alors, elle lui répondit en ces termes :

« – Quand j'aurai une maison à moi, je veillerai à ce que j'aie une table bien garnie, autrement servie que la vôtre, et si j'ai des enfants, je ne les tourmenterai pas comme vous le faites pour les vôtres, en les forçant à manger des choses qui leur répugnent.

« Et qu'est-ce qu'il y a donc, qui ne va pas, dans ces dîners ? demanda le roi, en devenant très rouge.

« – Vous demandez ce qu'il y a ? répliqua ma sœur ; d'abord on n'a pas à manger à sa faim, et puis ce sont des choux et des carottes, que nous détestons.

« Sa première réponse avait déjà irrité mon père, mais à la seconde, sa fureur éclata. Seulement, au lieu de punir ma sœur, il s'en prit à ma mère, à mon père et à moi.

« Pour commencer, il jeta une assiette à la tête de mon frère, qui aurait été atteint, s'il n'avait pas fait un mouvement ; ensuite il m'en lança une autre, que j'esquivai aussi heureusement ; puis des torrents d'injures suivirent ces premiers signes d'hostilité.

« Il reprocha à la reine d'avoir très mal élevé ses enfants :

« – Vous maudirez votre mère, dit-il à mon frère, pour avoir fait de vous un propre-à-rien. »

« Comme mon frère et moi nous passions à côté de lui pour sortir de la pièce, il nous lança un coup de sa béquille. Heureusement nous esquivâmes le coup, car il nous aurait fait tomber ; et nous nous en tirâmes sans dommage. »

Cependant, comme le remarque la Princesse Christian, en dépit des traitements cruels que Wilhelmine reçut de son père, il est à remarquer que d'un bout à l'autre de ses *Mémoires*, elle parle de lui avec une très grande affection. Elle fait constamment allusion à son « bon cœur » et dit que ses défauts « tenaient plus à son caractère qu'à sa nature ».

Les misères et les souffrances de sa vie domestique ne parvinrent point à ternir l'éclat de son intelligence. Ce qui eût rendu malade une autre, lui donnait l'esprit satirique ; au lieu de pleurer sur les choses tragiques qui lui étaient personnelles, elle rit de l'ensemble comique que présente la vie.

Voici, par exemple, comment elle décrit Pierre le Grand et sa femme, qui vinrent à Berlin en 1718 :

« La Tzarine était petite, grosse et brune, sans la moindre dignité, sans le moindre extérieur. Il ne fallait que la regarder pour deviner sa bassesse d'origine. On aurait pu la prendre pour une actrice allemande, car elle était habillée de façon à y ressembler. La toilette avait été achetée d'occasion, et était ornée de je ne sais quelle sale broderie d'argent. Le corsage était couvert de pierres précieuses, disposées de façon à représenter l'aigle à deux têtes. Elle portait une douzaine d'ordres, et tout au bas de sa robe elle avait pendu quantité de reliques et d'images de saints, qui sonnaient un bruit de ferraille quand elle marchait, et faisaient penser à une mule richement harnachée. Les ordres aussi faisaient grand fracas en s'entrechoquant les uns les autres.

« Quant au Tzar, il était très grand, bien fait, avec une belle figure, mais l'expression en était grossière et vous inspirait la crainte. Il portait un simple costume de matelot. Sa femme, qui parlait très mal l'allemand, appelait à son aide la bouffonne de la cour, et elle causait avec lui en russe. Cette pauvre créature était une certaine Princesse Gallitzin qui avait dû se résigner à cet emploi humiliant pour sauver sa tête, car elle avait été mêlée à une conspiration contre le Tzar, et avait été deux fois fustigée avec le knout.

« Le lendemain, le Tzar visita toutes les curiosités de Berlin, au nombre desquelles était une très belle collection de monnaies et d'antiques. Parmi ces derniers était une statue repré-

sentant un dieu païen. Elle n'avait rien d'attrayant, mais c'était la pièce la plus estimée de la collection. Le Tzar l'admira beaucoup, et insista pour que la Tzarine la baisât. Comme elle s'y refusait, il lui dit en mauvais allemand qu'il lui ferait couper la tête si elle n'obéissait pas immédiatement. Terrifiée de la colère du Tzar, elle obéit sans la moindre hésitation. Le Tzar demanda au Roi de lui donner cette statue, et on ne put que céder à cette requête. Il en fut de même d'une commode, avec des incrustations d'ambre. C'était une chose unique en son genre. Elle avait coûté une somme énorme au roi Frédéric Ier, et la consternation fut générale quand il fallut se résigner à l'envoyer à Saint-Pétersbourg.

« Heureusement ce sauvage de comte s'en alla deux jours après.

« La Reine courut à Monbijou, qu'elle trouva dans le même état que Jérusalem prise d'assaut. Jamais je ne vis spectacle pareil. Tout était détruit si bien que la Reine dut faire rebâtir tout l'édifice. »

La description, que fait la Margravine de la réception qu'elle reçut comme fiancée dans la principauté de Bayreuth, n'est pas moins divertissante. La première ville où elle entra était celle du Hof. Une députation de nobles l'y attendait pour lui souhaiter la bienvenue.

Voici comment elle les dépeint :

« Leurs figures auraient fait peur aux petits enfants, et pour ajouter à leur beauté, ils avaient arrangé leurs cheveux de façon à les faire ressembler aux perruques qui étaient alors à la mode. Leurs habits marquaient clairement l'antiquité de leurs familles, car ils étaient des parties de leurs héritages, et étaient taillés en conséquence, de sorte que la plupart ne leur allaient point. Malgré que ces habits fussent leurs « costumes de cour »,

les passementeries d'or et d'argent en étaient si noircies que vous aviez de la peine à voir en quoi elles étaient. Les façons de ces nobles étaient d'accord avec leurs figures et leurs habits. On eût pu les prendre pour des paysans. J'eus grand peine à ne point éclater à rire et la vue de ces figures bizarres. Je leur adressai la parole tour à tour, mais aucun ne comprit ce que je disais, et leurs réponses me parurent de l'hébreu, parce que l'idiome de l'Empire est fort différent de celui qui se parle au Brandebourg.

« Le clergé se présenta aussi. Ceux-là étaient des gens tout à fait différents. Ils portaient autour du cou d'immenses fraises, qui ressemblaient à des paniers de blanchissage. Ils parlaient très posément, pour que je comprisse mieux ce qu'ils disaient. Et ils dirent les plus sottes choses et j'eus grand'peine à me retenir de rire. À la fin, je fus débarrassée de tout ce monde-là, et nous nous mîmes à table. Je fis de mon mieux pour converser avec les invités, mais ce fut en pure perte. Mais comme j'en vins enfin à parler agriculture, ils commencèrent à se dégeler. Aussitôt l'on me mit au fait de leurs différentes sortes de fermage et races de bestiaux, et une discussion très intéressante eut lieu sur le point de savoir si les bœufs des montagnes étaient plus gros que ceux du plat pays.

« On m'informa que le lendemain étant un dimanche, je devrais le passer au Hof, et entendre un sermon. Jamais de ma vie je n'avais entendu pareil sermon. Le prédicateur commença par une revue de tous les mariages qui s'étaient faits depuis Adam jusqu'à Noé. Il ne nous fit grâce d'aucun détail, de sorte que tous les hommes riaient, que les pauvres dames rougissaient.

« Le dîner se passa comme le jour précédent.

« Dans l'après-midi, les dames vinrent en corps me présenter leurs respects. Grands Dieux ! quelles dames ! elles étaient

aussi laides que les gentilshommes, et avaient des coiffures faites si curieusement que les hirondelles auraient pu y nicher. »

Quant à Bayreuth et à sa cour en miniature, la peinture qu'elle en fait est extrêmement curieuse.

Son beau-père, le Margrave régnant, était un personnage médiocre et borné, dont la conversation « faisait l'effet d'un sermon qu'on lirait tout haut, dans le but d'endormir l'auditeur ». Et il n'avait que deux sujets : *Télémaque et l'Histoire romaine* d'Amelot de la Houssaye[17].

Les ministres, depuis le Baron de Stein, qui disait toujours oui à n'importe quoi, jusqu'au baron de Voit, qui disait toujours non, n'étaient pas du tout une réunion d'êtres intelligents. « Leur principale distraction, dit la Margravine, était de boire du matin au soir, et leurs sujets de conversation se bornaient aux chevaux et bestiaux. »

Le palais même était mal tenu, négligé, sale. « J'étais comme un agneau parmi les loups, gémit la pauvre Margravine, j'étais établie dans un pays étrange, dans une cour qui avait plutôt l'air d'une ferme, entourée de gens grossiers, méchants, dangereux et assommants. »

Mais son *esprit* ne l'abandonna jamais. Elle fut toujours adroite, spirituelle, amusante. Ses histoires à propos d'interminables chamailleries de préséance sont des plus divertissantes. La société de son temps ne se piquait guère de bonnes manières, elle les ignorait à peu près totalement, mais les questions d'étiquette y avaient une importance capitale, et la Margravine elle-même, bien qu'elle vît tout ce qu'il y avait de plat dans ce milieu, était trop fière pour ne pas affirmer ses droits

---

[17] Les *Annales* de Tacite traduites par Amelot de la Houssaye en 1716. *(Note du traducteur.)*

quand les circonstances l'exigeaient, ainsi que le montre très clairement le récit qu'elle fait de sa visite à l'Impératrice d'Allemagne.

Lorsqu'il fut parlé pour la première fois de cette entrevue, la Margravine en repoussa positivement l'idée. « Il n'y a, écrit-elle, aucun précédent, où l'on voie la fille d'un roi et une Impératrice se rencontrer, et je ne savais quels droits j'aurais à faire valoir. » On finit néanmoins par avoir son consentement, mais elle fit savoir quelles conditions elle mettait à sa réception.

« Je demandai, tout d'abord, que la cour de l'Impératrice me reçût au bas de l'escalier, en second lieu qu'elle-même me reçût à la porte de sa chambre à coucher, et en troisième lieu qu'elle m'offrît un fauteuil pour m'asseoir.

« On discuta tout le jour sur les conditions que j'avais faites ; on m'accorda les deux premières, mais pour la troisième, tout ce qu'il fut possible d'obtenir, ce fut que l'Impératrice aurait un tout petit fauteuil, pendant qu'elle m'offrirait une chaise.

« Le lendemain, je vis cette royale personne. J'avoue qu'à sa place, j'aurais mis en jeu toutes les règles de l'étiquette et du cérémonial pour m'excuser et me dispenser de paraître. L'impératrice était petite et grosse, ronde comme une boule, très laide, sans dignité, ni manières. Son esprit était fait comme son corps. Elle était terriblement bigote, et passait toute sa journée à prier. Les gens vieux et laids forment en général le clan du Très-Haut. Elle m'accueillit en tremblant de tous ses membres et était si bouleversée qu'elle ne put dire un mot.

« Après un instant de silence, je commençai la conversation en français. Elle me répondit en autrichien qu'elle n'entendait pas cette langue. L'entretien ne dura guère, car l'autrichien et le bas saxon diffèrent tellement entre eux que quand on ne connaît que l'un d'eux, on n'entend guère à l'autre.

C'est ce qui nous arriva. Une tierce personne aurait ri de nos méprises, car nous n'attrapions qu'un mot par ci par là, et il nous fallait deviner le reste. La pauvre Impératrice était tellement esclave de l'étiquette, qu'elle se serait crue coupable de haute trahison, si elle m'avait parlé en une langue étrangère, bien qu'elle entendît parfaitement le français. »

On pourrait, donner bien d'autres extraits de ce livre charmant, mais ceux que nous avons choisis suffisent malgré leur petit nombre pour qu'on puisse se faire une idée de la vivacité et du pittoresque que présente le style de la Margravine.

Quant à son caractère, la princesse Christian le résume fort bien en disant « qu'elle se montre parfois dépourvue de cœur et irréfléchie, mais qu'en somme elle occupe un rang supérieur parmi les femmes les mieux douées du dix-huitième siècle, non seulement par ses dons intellectuels, mais encore par son bon cœur, son abnégation, son dévouement et sa fidélité à l'amitié ».

Sa correspondance avec Voltaire formerait une suite intéressante à ses *Mémoires*, et il faut espérer que la même plume exercée à laquelle nous devons le présent volume, nous donnera bientôt une traduction de ces lettres.

*
* *

Voix de femmes est une anthologie des poésies les plus caractéristiques écrites par des Anglaises, des Écossaises et des Irlandaises, choisies et classées par Mrs. William Sharp.

« L'idée de réunir cette anthologie, dit Mrs. Sharp dans sa préface, est née premièrement de la conviction que nos poétesses n'avaient jamais été représentées collectivement d'une façon strictement juste, que les œuvres d'un grand nombre d'entre elles ne sont pas aussi connues qu'elles méritent de l'être, et

qu'on pourrait ainsi sauver de l'oubli au moins quelques belles pièces de poésie fugitive. »

Mrs. Sharp déclare ensuite que « ce choix établira mieux la valeur de l'œuvre féminine poétique aux yeux de ceux qui sont déjà au fait de la littérature anglaise contemporaine, et qu'il prouvera à bon nombre de gens la possibilité de former une anthologie de « pure poésie », composée d'œuvres de femmes aussi bien qu'on l'a fait pour les œuvres dues à des hommes. »

Il est assez difficile de définir ce qu'est réellement la « pure poésie », mais cette collection offre certainement le plus grand intérêt, d'autant plus qu'elle s'étend à près de trois siècles de notre littérature.

Elle débute par « *Revanche* », poésie due à la « savante, vertueuse et vraiment noble Dame » Elisabeth Carew, qui publia, en 1613, une *Tragédie de Mariam, la Belle Reine de Juiverie* d'où est tiré *Revanche*.

Puis viennent de très jolis vers de Marguerite, duchesse de Newcastle, qui fit paraître un volume de poésies en 1673. Ils sont présentés comme les chants d'une déesse de la mer et leur charme fantastique, leur gracieux caprice d'imagination, sont bien dignes d'attention, comme le prouvent leurs premières stances :

Mes meubles sont des coquilles d'huîtres, où je garde l'orient de mes perles, et je porte le modeste corail, qui rougit au contact de l'air.

Je vais et chante sur les vagues, et alors les poissons s'arrêtent pour écouter ; puis me reposant sur quelque écueil de roche, je peigne ma chevelure avec les arêtes de poisson.

Et pendant ce temps Apollon, de ses rayons, sèche ma chevelure ruisselante d'eau ; la lumière fait briller comme du verre la surface des ondes, et fait de la mer mon miroir.

Puis viennent *le Mystère de l'Amitié* par « l'incomparable Orinda » Mrs. Catherine Philps, une *Chanson* par Mrs. Aphra Benn, la première Anglaise qui se fit de la littérature une profession ; et la *Rêverie nocturne* de la comtesse de Winchelsea. Wordsworth dit un jour qu'à l'exception de cette pièce et de *la Forêt de Windsor* de Pope, toute la poésie créée dans l'intervalle qui sépare le *Paradis Perdu* et les *Saisons*, ne contient pas une seule image nouvelle de la nature extérieure, et bien que cette assertion soit un peu hasardée, puisqu'elle ne tient aucun compte de Gay, il faut reconnaître que le simple naturalisme de la description dans Lady Winchelsea est extrêmement remarquable.

En continuant de parcourir la collection de Mrs. Sharp, nous trouvons des pièces de Lady Grisell Baillie ; de Jeanne Adams, une pauvre domestique qui servait dans un presbytère d'Écosse, et qui mourut au workhouse de Greenock ; d'Isabelle Pagan, grosse femme du comté d'Ayr, qui tenait un cabaret, vendait du whisky sans être pourvue d'une licence, et chantait ses propres compositions pour gagner sa vie ; de Mrs. Thrale, l'amie de Johnson ; de Mrs. Hunter, femme du grand anatomiste ; de la respectable Mrs. Barbauld, et de l'excellente Hannah More.

On y trouve également Miss Anna Seward, que ses admirateurs appelaient le Cygne de Lichfield, et qui fut si en colère contre le docteur Darwin, pour s'être approprié quelques uns de ses vers ; Lady Anne Barnard dont la pièce : *Auld Robin Gray* fit dire à Sir Walter Scott « qu'elle valait tous les propos qu'ont jamais échangés Corydon et Phyllis depuis Théocrite jusqu'à nos jours » ; Jeanne Glover, fille d'un tisserand écossais, qui épousa un acteur ambulant, et devint la meilleure actrice et chanteuse

de la troupe ; Joanna Baillie, dont les drames ennuyeux firent frissonner nos grands-pères ; Mrs. Tighe, dont la *Psyché* fut fort admirée de Keats, au temps de sa jeunesse ; Frances Kemble, nièce de Mrs. Siddons ; la pauvre L. E. L. que Disraeli représentait comme la personnification de Brompton, toilette de satin écarlate, souliers de satin blanc, joues rouges, nez camard, et chevelure *à la Sappho* » ; les deux sœurs, si belles, Lady Dufferin et Mrs. Norton ; Émilie Bronté, dont les poésies sont animées d'une force tragique, et fort terribles dans leur âpre intensité de passion, et où le feu violent du sentiment semble prêt à consumer l'enveloppe de la forme ; Éliza Cook, écrivain bonasse et vulgaire ; Georges Eliot, dont la poésie est trop abstraite, et complètement dépourvue de mouvement rythmique ; Mrs. Carlyle, qui écrivait en vers beaucoup mieux que son mari, ce qui toutefois n'est pas un grand éloge, et Mrs. Browning, qui fut réellement la première grande poétesse de notre littérature[18].

Les auteurs contemporains ne sont pas non plus oubliés ; Christina Rossetti, dont certaines poésies sont d'une beauté absolument incomparable ; Miss. Augusta Webster, Mrs. Hamilton King, Mrs. Mary Robinson, Mrs. Craik ; Jeanne Ingelow, dont le sonnet : *Un Roi d'échecs*, est une gemme de taille parfaite ; Mrs. Pfeiffer ; Mrs. May Probyn, poétesse douée du véritable élan lyrique dans le chant, et dont l'œuvre est aussi délicate que charmante ; Mrs. Nesbit, artiste pure et parfaite ; Miss Rosa Mullholland ; Miss Catherine Tynan, Lady Charlotte Elliot, et bien d'autres auteurs de grande notoriété, figurent au rang et à la place qui leur conviennent.

En somme, la collection de Mrs. Sharp est d'une lecture fort agréable, et les extraits empruntés aux poétesses vivantes sont extrêmement remarquables, non seulement par leur excel-

---

[18] Voir de Barrett Browning *Aurora Leigh*, son célèbre poème, et les pièces détachées traduites par nous sous le titre *Poèmes et poésies*. *(Note du traducteur.)*

lence artistique, mais encore par la lumière dont elles éclairent la tendance de la culture moderne.

Cependant, il s'en faut bien que ce soit là une anthologie complète.

Dame Juliana Bernera a peut-être un style trop antique pour paraître devant un auditoire moderne. Mais où est Anna Askew, qui écrivit une ballade à Newgate ? Où est la reine Elisabeth, dont la « chanson très douce et très sentencieuse » sur Marie Stuart est si vivement louée par Puttenham comme un exemple d'Exargasia » ou du « style somptueux » en littérature ? Pourquoi exclure la comtesse de Pembroke ? La sœur de Sidney a certainement droit à une place dans toute anthologie de poésie anglaise. Où est la nièce de Sidney, Lady Mary Wroth, à qui Ben Jonson dédia l'*Alchimiste ?* Où est la « noble Ladie Diana Primrose », qui écrivit *Une chaîne de Perle, ou, Mémoire des incomparables grâces et vertus de la reine Elisabeth, de glorieuse Mémoire* ? Où est Marie Morpeth, l'amie et l'admiratrice de Drummond de Hawthornden ? Où est la princesse Elisabeth, fille de Jacques Ier, et Anne Killigrew, demoiselle d'honneur de la duchesse d'York ? Et la marquise de Wharton, dont les poésies furent louées par Waller ; et Lady Chudleigh dont la pièce débutant ainsi :

Épouse et servante sont la même chose, et ne diffèrent que de nom,

est des plus curieuses, des plus intéressantes, et Rachel, Lady Russell, et Constance Grierson, Mary Barber, Letitia Pilkington, Eliza Haywood, à qui Pope fit l'honneur d'une place dans la *Dunciade ?* Et Lady Luxborough, demi-sœur de Lord Bolingbroke, et Lady Mary Wortley Montagu ; Lady Temple, dont les poésies furent imprimées par Horace Walpole ; Perdita dont les vers sur la Perce-neige, sont des plus touchants ; et la belle duchesse de Devonshire, de laquelle Gibbon disait

« qu'elle était faite pour être quelque chose de mieux qu'une duchesse », et Miss Ratcliffe, Miss Chapone et Amélie Opie, autant de femmes qui méritent une place, pour des raisons historiques, sinon artistiques.

Il faut le dire, l'espace accordé par Mrs. Sharp aux poétesses modernes et vivantes est un peu disproportionné, et je suis certain que celles dont le front est orné de lauriers encore verts ne chicaneraient point une petite place à celles dont les lauriers ont perdu de leur[1] verdure, et dont la lyre est devenue muette.

*
* *

Un des romans les plus vigoureux et les plus pathétiques qui aient paru récemment, a pour titre : *Une tragédie villageoise*, par Marguerite Wood.

Pour trouver un pendant à cette histoire, il faut chercher dans Dostoïevski ou dans Guy de Maupassant. Ce n'est point à dire pour cela que Miss Wood ait pris pour modèle l'un ou l'autre de ces grands maîtres de la fiction, mais il y a dans son œuvre quelque chose qui rappelle leur manière. Elle a une forte dose de leur violence, de leur intensité, de leur terrible condensation, de leur objectivité imperturbable, et néanmoins empoignante.

Tout comme eux, il semble qu'elle laisse la vie s'exprimer, se manifester d'elle-même ; tout comme eux, elle semble reconnaître que tout art moderne d'imitation a pour base l'acceptation sincère des faits de la vie.

La scène du récit de Miss Wood est un village des environs d'Oxford. Les personnages sont en fort petit nombre, et l'intrigue extrêmement simple. C'est un roman de l'Arcadie moderne, le roman de l'amour qu'a un valet de ferme pour une

jeune fille qui n'est elle aussi qu'une servante de ferme, tout en étant un peu au-dessus de lui par sa position sociale et son éducation. Ce sont de véritables Arcadiens, l'un et l'autre, et leur ignorance, leur isolement, ne sert qu'à intensifier la tragédie d'où l'ouvrage a pris son titre.

C'est aujourd'hui la mode d'étiqueter la littérature ; aussi tenons pour certain que le roman de Miss Wood sera qualifié de réaliste. Et pourtant le réalisme y est celui de l'artiste et non celui du reporter ; le tact dans la façon de traiter le sujet, la finesse de perception, la haute clarté du style, en font un poème plutôt qu'un *procès-verbal*, et bien que la vie y montre sa misère toute nue, elle fait néanmoins songer à ce que la vie a de mystérieux.

La manière dont est décrite la nature physique est aussi, fort délicate. Ce ne sont point des passages décrits dans le langage conventionnel des guides ; ce n'est point ce que Byron appelait avec impertinence du « parlage à propos d'arbres ». Nous croyons respirer l'air de la campagne, saisir l'odeur exquise qu'exhalent les carrés de pois, cette odeur si familière à quiconque a erré par les sentiers de la campagne d'Oxford en juin. Nous croyons entendre le chant des oiseaux dans les fourrés, et les sonnailles des moutons sur les collines. La recherche du trait caractéristique, cette ennemie de la forme littéraire, est une partie si essentielle dans la méthode de l'écrivain moderne, que la nature est presque devenue pour le romancier ce que la lumière et l'ombre sont pour le peintre, le seul élément fixe du style, et si la puissance d'*Une tragédie de village*, est due à sa reproduction exacte de la vie humaine, une bonne partie de son charme vient de son cadre à la Théocrite.

*
* *

Néanmoins, ce n'est pas seulement dans la fiction et la poésie que les femmes de ce siècle se font remarquer. Leur apparition parmi les orateurs en vue du Congrès de l'Église, il y a quelques semaines, était à elle seule une preuve très notable de l'influence croissante qu'exercé l'opinion de la femme sur tous les sujets où il s'agit d'élever le niveau de notre vie nationale et d'améliorer nos conditions sociales. Quand les évêques cédèrent la tribune à leurs femmes, on peut dire que commença une ère nouvelle, et c'est, à n'en pas douter, un changement qui produira beaucoup de bien. Le précepte apostolique, d'après lequel on ne doit point permettre aux femmes d'enseigner, ne saurait s'appliquer plus longtemps dans une société comme la nôtre, où les intérêts sont solidaires, où l'on reconnaît les droits naturels, où l'éducation est universelle, si opportune qu'ait été cette règle dans les cités grecques sous le gouvernement de Rome.

Rien ne m'a plus frappé aux États-Unis que ce fait que le remarquable progrès intellectuel du pays est dû dans une large proportion aux efforts des femmes américaines. Elles dirigent la plupart des magazines les plus influents, participent à la discussion de toutes les questions d'intérêt public, et exercent une action importante sur le développement et les tendances de la littérature et de l'art.

À vrai dire, la femme en Amérique forme la seule classe de la société qui jouisse du loisir si nécessaire à la culture.

En règle générale, les hommes sont si absorbés par les affaires, que la tâche de mettre un peu d'ordre dans le chaos de la vie quotidienne est laissée presque entièrement au sexe opposé, et un Bostonien éminent m'assura qu'au vingtième siècle tout ce qu'il y aurait de civilisé dans son pays porterait les jupons. Cependant, à cette époque-là, il est probable que le costume des deux sexes sera devenu identique, car la ressemblance des occupations entraîne toujours la ressemblance des costumes.

M. Sarcey pose très bien cette question dans un récent article de la France.

– Plus nous allons, dit-il, et plus il devient manifeste que les femmes auront à se faire place parmi ceux qui gagnent leur vie dans le monde. Le travail a cessé d'être le monopole de l'homme, et peut-être dans une autre centaine d'années sera-t-il également réparti entre les deux sexes.

Néanmoins il faudra bien que les femmes inventent un costume approprié, puisque leur costume actuel est tout ce qu'il y a de plus gênant pour n'importe quel genre de travail manuel ; il faudra donc qu'il subisse une modification radicale, avant qu'elles puissent faire concurrence à l'homme sur son propre terrain.

Est-ce là une chose désirable ? Sur ce point, M. Sarcey refuse de se prononcer. « Je ne verrai pas le terme de cette révolution, dit-il, et j'en suis bien aise ».

Mais, ainsi qu'on le fait remarquer dans un article très sensé du *Daily News*, il est certain que M. Sarcey a la raison et le sens commun de son côté quand il déclare que le costume ordinaire de la femme est absolument incompatible avec n'importe quel métier manuel, et même avec toute profession qui exige la marche quotidienne pour aller à ses affaires et en revenir quelque temps qu'il fasse.

Le costume féminin peut être aisément modifié et adapté à toutes les exigences de cette sorte, mais la plupart des femmes se refusent à cette modification ou adaptation. Il faut qu'elles suivent la mode, qu'elle soit avantageuse ou gênante.

Et après tout, qu'est-ce qu'une mode ?

Considérée au point de vue artistique, c'est ordinairement une forme de laideur telle que nous sommes obligés de la changer tous les six mois.

Au point de vue de la science, il n'est pas rare qu'elle viole toutes les lois de la santé, tous les principes de l'hygiène.

Si nous nous plaçons simplement au point de vue de la commodité et du bien-être, ce n'est point exagérer de dire qu'à l'exception des charmantes robes de *five o'clock* de M. Félix et de quelques costumes de confection genre anglais, il n'y a pas une seule forme de toilette vraiment à la mode qui puisse se porter sans causer à celle qui le porte un certain degré de souffrance réelle.

La déformation des pieds de la beauté chinoise, dit le docteur Naftel, au dernier Congrès médical international tenu à Washington, n'a rien qui soit plus barbare, plus contraire à la nature que la panoplie de la femme du monde.

Et pourtant quoi de plus sensé que le costume des laitières de Londres, de la pêcheuse d'Irlande ou d'Écosse, de l'ouvrière des usines du nord ? On a fait récemment une tentative pour interdire le travail souterrain aux mineuses, en alléguant que leur costume ne convenait point à leur sexe, mais en réalité, il n'y a que les classes oisives qui s'habillent mal. Partout où il faut du travail physique de n'importe quelle sorte, le costume est, en règle générale, parfaitement approprié, car le travail exige la liberté, et sans la liberté il n'y a aucune espèce de beauté dans la toilette. En fait, la beauté du costume dépend de la beauté de la structure humaine, et tout ce qui la limite, la contraint, la mutile, est laid par nature, bien que les yeux de la plupart des gens soient aveuglés par la coutume, au point de ne discerner la laideur que quand elle a cessé d'être à la mode.

Quel sera, dans l'avenir, le costume féminin ? Il est malaisé de le dire. L'auteur de l'article du *Daily News* pense que le jupon sera toujours porté comme marque distinctive du sexe, et il est évident que dans l'état actuel des choses, le costume masculin n'est point du tout un costume parfaitement rationnel. Néanmoins, il est plus que probable que le costume au vingtième siècle marquera plus nettement les différences d'occupation que la distinction des sexes.

*

* *

Il n'est guère exagéré de dire que la mort de l'auteur de *John Halifax*, *gentleman*, a été une grosse perte pour notre littérature. Mrs. Craik était une de nos meilleures romancières, et bien que son art eût toujours ce que Keats appelait « une arrière-pensée visible à l'adresse de quelqu'un » ; elle avait des qualités peu communes d'imagination.

Il n'y a guère de livre d'elle qui n'ait quelque distinction de style. Il n'y en a certainement aucun qui ne témoigne d'un ardent amour pour ce qui est beau et bon dans la vie. Elle en aimait peut-être le bien plus que le beau, mais il y avait place pour tous les deux dans son cœur.

Son premier roman parut en 1849, la même année où Charlotte Bronté publia *Jane Eyre*, et Mrs. Gaskell, *Ruth*, et sa dernière œuvre fut destinée au magazine que j'ai l'honneur d'éditer.

Elle s'intéressa vivement au projet qui aboutit à la création du *Woman's World*. Elle en suggéra le titre, et promit de le soutenir de toute son activité. Un de ses articles est actuellement à l'état d'épreuve, et paraîtra le mois prochain.

Dans une lettre que je reçus d'elle, quelques jours avant sa mort, elle m'informait qu'elle en avait presque achevé un second, qui devait avoir pour titre : *Des Bancs de l'École au Mariage.*

Peu de femmes ont joui d'une popularité égale à celle de Mrs. Craik, ou l'ont mieux méritée. On a dit parfois que John Halifax n'est point un homme réel, mais seulement l'idéal masculin que se fait une femme. Admettons-le et soyons reconnaissants de tels idéals. Nul ne peut lire le récit dont le héros est John Halifax sans en devenir meilleur.

Mrs. Craik vivra longtemps dans le souvenir affectueux de tous ceux qui l'ont connue, et un de ses romans, au moins, aura toujours un rang élevé et honorable dans la fiction anglaise. D'ailleurs, au point de vue de la simplicité et de la force du récit, certains chapitres de *John Halifax*, *gentleman*, sont sans égal dans notre littérature en prose.

*
* *

La nouvelle de la mort de Lady Brassey a été également reçue par la nation anglaise avec toutes les marques possibles de deuil et de sympathie. Bien que ses livres ne se distinguent point par quelque perfection dans le style littéraire, ils avaient le charme de l'entrain, de la vivacité, du naturel qui fait fi des conventions. Ils révélaient une personnalité charmante, et leurs traits de vie intime en ont fait les classiques de maint intérieur anglais.

Lady Brassey s'intéressa vivement à tous les mouvements modernes. Elle conquit un certificat de première classe à l'école de South Kensington, pour la cuisine, le récurage et le reste. Elle fut un des membres les plus énergiques de l'ambulance de l'Association Saint-Jean, dont elle réussit à fonder de nombreu-

ses succursales, et tant à Normanhurst qu'à Park Lane, elle sut toujours se réserver du temps pour quelque œuvre utile et pratique.

Il est triste d'avoir à enregistrer, dans le premier numéro du *Monde de la femme*, la mort de deux des Anglaises les plus remarquables de nos jours.

II

Le livre de Lady Bellairs, *Causeries avec des petites et des grandes filles*, contient quelques essais fort intéressants, et une quantité vraiment extraordinaire de renseignements utiles sur tout ce qui touche à l'éducation mentale et physique de la femme.

Il est très difficile de donner de bons conseils sans agacer en même temps ; il est presque impossible d'être à la fois instructif et agréable, mais Lady Bellairs trouve le moyen de mener très adroitement sa barque entre le Charybde de l'ennui et le Scylla de la légèreté.

Il y a une agréable bonhomie dans son style, et presque tout ce qu'elle dit se recommande à la fois par le bon sens et la bonne humeur. Elle ne se borne pas non plus à ces vastes généralités sur la morale, qui sont si aisées à émettre, et si difficiles à pratiquer.

En vérité, elle paraît avoir un salutaire dédain à l'égard de la sévérité à bon compte de l'éthique abstraite, et elle entre dans les détails les plus minutieux sur la direction de la conduite ; elle dresse avec soin des listes de ce que les jeunes filles doivent éviter et de ce qu'elles doivent développer.

Voici quelques spécimens des choses à éviter :

« Un ton de voix élevé, affecté, pleurard, rude ou aigre.

« L'extravagance, dans la conversation, des expressions de ce genre : Terriblement ceci – tout bêtement cela – des masses

de temps. – Dites donc, savez-vous ? – Je déteste, au lieu de : Je n'aime pas.

« Les exclamations soudaines d'ennui, de surprise et de joie, qui ont une tendance dangereuse à devenir « des jurons féminins » comme : « Quelle scie ! – Bon Dieu ! – C'est rigolo. »

« Bâiller quand on vous parle.

« Causer d'affaires de famille, même avec vos amies les plus intimes.

« Essayer de chanter ou d'exécuter sur un instrument un morceau de musique que vous n'êtes pas en état de jouer aisément.

« Écrire vos lettres en croisant les lignes d'écriture.

« Faire une courte et brusque inclinaison de tête en guise de salut.

« Toutes sortes de sottises en fait de croyance, aux rêves, aux présages, pressentiments, fantômes, spiritisme, chiromancie, etc.

« Se livrer à de grands élans d'imagination, ou à de futiles aspirations vers l'idéal. »

Je crains bien d'avoir ma bonne part de sympathie pour ce qui est qualifié de futiles aspirations vers l'idéal ; et les grands élans d'imagination sont tellement, tellement rares au dix-neuvième siècle qu'ils me paraissent mériter l'éloge plutôt que la censure.

En outre, cette exclamation : « Quelle scie ! » bien qu'elle manque certainement de beauté, pourrait, à mon avis, être

permise en des circonstances qui vous irritent extrêmement, par exemple quand l'éditeur d'un magazine vous refuse un manuscrit. Mais pour tout le reste, la liste paraît très bien faite.

Quant aux « choses à cultiver. », rien ne saurait être meilleur que ce qui suit :

« Un ton de voix naturel, bas, distinct, d'un timbre argentin.

« L'art de plaire à tous ceux qui vous entourent, d'avoir l'air enchanté d'eux et de tout ce qu'ils pourront faire pour vous.

« Le plaisir de faire tout naturellement de petits sacrifices comme s'ils ne comptaient pas pour vous.

« L'habitude de faire des concessions aux sentiments ou aux préjugés d'autrui.

« Une attitude droite, c'est-à-dire un corps sain.

« Une bonne mémoire des figures, et des faits qui s'y rapportent, grâce à laquelle vous éviterez d'offenser les gens en ne les reconnaissant pas, en ne les saluant pas, en leur disant des choses qu'il eût mieux valu garder pour vous.

« L'art d'écouter sans impatience les causeurs prolixes, et de sourire quand on vous répète un conte ou une plaisanterie. »

Je ne puis m'empêcher de trouver que ce dernier aphorisme vise trop haut. Il y a toujours un certain danger à vouloir pratiquer des vertus impossibles. Néanmoins, il est de toute justice d'ajouter que Lady Bellairs attache autant d'importance à l'art de se développer qu'à celui de se contenir, et qu'il y a une forte dose de bon sens dans tout ce qu'elle dit sur la croissance et la formation graduelles du caractère. Vraiment ceux qui n'ont

pas lu ce que dit à ce sujet Aristote, pourront lire avec profit Lady Bellairs.

*
* *

Le petit volume de Miss Constance Naden, *Un Apôtre moderne et autres poésies*, montre à la fois beaucoup de culture et de courage (par culture j'entends l'emploi de la langue et par courage le choix du sujet).

Le moderne apôtre que chante Miss Naden est un jeune clergyman, qui prêche le Socialisme Panthéiste dans l'église libre d'une ville manufacturière de province, convertit tout le monde, excepté la femme qu'il aime, et est tué dans une émeute de la rue.

Le récit est d'une force extrême, mais il semble qu'il soit mieux fait pour la prose que pour le vers. Il est juste qu'un poète soit plein de l'esprit de son siècle, mais les formes extérieures de la vie moderne sont encore peu faites pour exprimer cet esprit. Ce sont des vérités de fait, non point des vérités d'imagination, et bien que le poète puisse y trouver l'occasion de s'y montrer réaliste, elles ôtent souvent au poème la réalité qui y est si essentielle. Toutefois l'art est affaire de résultat, et non de théorie, et si le fruit est agréable, nous n'avons pas à nous plaindre de l'arbre.

L'œuvre de Miss Naden se distingue par sa richesse en images, sa beauté de couleur, la douceur de sa musique, et ce sont là choses qui méritent notre gratitude quelque part que nous les trouvions.

En ce qui concerne simplement l'habileté technique, ses pièces les plus longues sont les meilleures, mais il y a quelques

petites pièces très charmantes ; en voici par exemple une qui est jolie :

Le groupe des copistes était serré devant une fresque usée par le temps, réputée dans le monde entier, dont la gloire centrale avait été jadis la face du Christ, du Nazaréen.

Et chacun des copistes du groupe mettait son âme à lui dans cette face, la faisait douce, ou sévère, majestueuse ou basse ; mais comment était le Christ, le Nazaréen ?

Alors quelqu'un qui les regardait se plaignit, s'étonna, disant : « À quoi bon peindre, jusqu'au jour où vous serez sûrs d'avoir vu de vos yeux la face du Christ, du Nazaréen ? »

Et voici un sonnet bien suggestif :

Le monarque échauffé par le vin sommeillait, mais à son oreille un ange murmura : « Repens-toi, ou redoute la flamme qui ne s'éteint point. » Effrayé il se réveilla mais sans éprouver de honte, et songeant profondément : « J'aime le péché, mais je crains l'enfer. »

C'est pourquoi il renonça à ses festins, à ses chers mignons, et gouverna avec justice, et mourut en odeur de sainteté. Mais quand son esprit, dans sa hâte, accourut vers le ciel, une voix sévère cria : « Ô âme, que viens-tu faire ici ?

– J'ai abjuré l'amour, et le vin, et j'ai accompli mon vœu de mener une vie juste et sans joie, et maintenant j'implore la récompense. » – La voix, sonnant comme un glas, répondit :

« Insensé, espères-tu retrouver ta gaîté, et ces joies impures auxquelles tu as renoncé sur terre ? Eh bien ! entre : mon ciel sera ton enfer. »

Miss Constance Naden mérite une place distinguée parmi nos poétesses vivantes, et cela, ainsi que l'a montré Mrs. Sharp, dans son volume intitulé *Voix de femmes*, n'est pas un mince hommage.

*
* *

La Vie de Mrs. Somerville, par Phyllis Brown, fait partie d'une série fort intéressante qui a pour titre *Les Travailleurs du monde*, collection de petites biographies assez variée pour réunir des personnalités aussi profondément diverses que Turner et Richard Cobden, Händel et sir Peters Salt, Robert Stephenson et Florence Nightingale, et cela tout en visant un but défini.

Comme mathématicienne et comme savante, la femme qui a traduit et vulgarisé *La Mécanique céleste* de Laplace, et qui a écrit un livre important sur la Géographie physique, Mrs. Somerville est, fort naturellement, célèbre. Les sociétés scientifiques d'Europe l'ont comblée d'honneurs. Son buste se dresse dans le hall de la Société Royale, et un des collèges féminins d'Oxford porte son nom. Mais considérée uniquement comme épouse et mère, elle n'est pas moins admirable, et ceux qui regardent la stupidité comme la vraie base des vertus domestiques, ceux qui se figurent que la femme intelligente est condamnée fatalement à ne savoir que faire de ses mains, ne sauraient faire mieux que de lire l'agréable petit livre de Phyllis Brown ; ils y apprendront que la plus grande mathématicienne de tous les siècles maniait l'aiguille à la perfection, tenait fort bien sa maison, et était cuisinière très experte.

Et vraiment Mrs. Somerville paraît avoir été très renommée pour sa cuisine. Les navigateurs qui découvrirent le passage du Nord-Ouest, baptisèrent une île du nom de « Somerville » non point pour faire hommage à la savante distinguée en mathématiques, mais à raison de l'excellente marmelade

d’oranges que la savante mathématicienne avait préparée de ses propres mains, et dont elle avait fait présent aux marins avant leur départ d’Angleterre.

Et ce fut parce que, en un moment décisif, elle sut faire de la confiture aux raisins de Corinthe, qu’elle s’acquit l’affection d’un des parents de son mari, lequel avait eu quelques préjugés à son égard, et l’avait prise pour un bas-bleu qui ne s’entendait à rien.

Ses connaissances scientifiques n’eurent point pour résultat de fausser ou d’émousser sa tendresse et son humanité naturelles. Elle eut toujours un grand amour pour les oiseaux, pour les bêtes. Nous apprenons que toute petite, elle épiait d’un œil attentif des hirondelles bâtissant leurs nids en été, ou se préparant à prendre leur volée en automne, et quand le sol était couvert de neige, elle ne manquait jamais d’ouvrir les fenêtres pour faire entrer les rouges-gorges, et les laisser picorer les miettes de pain sur la table du déjeuner.

Une fois, étant partie en excursion avec son père dans les Highlands, elle apprit, à son retour, qu’un chardonneret favori, confié par elle aux soins des domestiques, avait été négligé par eux et était mort de faim. Elle eut presque le cœur brisé de cet événement, et soixante-dix ans plus tard, écrivant ses *Souvenirs*, elle le mentionna et dit qu’en le rappelant elle éprouvait une vive douleur.

Dans sa vieillesse, son principal favori était un moineau des montagnes, qui avait l’habitude de se tenir perché sur son bras, et de s’y endormir pendant qu’elle écrivait. Un jour, le moineau tomba dans le pot à eau et se noya, au grand chagrin de sa maîtresse, qu’on eut de la peine à consoler, bien que dans la suite nous apprenions que le *moineau d’Uranie* avait été remplacé par un beau perroquet vert, qui devint le compagnon assidu de Mrs. Somerville.

Elle déploya aussi beaucoup d'énergie, comme nous le dit Phyllis Brown, pour faire voter par le Parlement italien une loi protectrice des animaux, et dit un jour à ce sujet : « Nous autres Anglais, nous ne pourrons pas nous vanter de notre humanité, tant que nos sportsmen prendront plaisir à abattre des pigeons domestiques, au moment où ils sortent tout terrifiés d'une cage », et j'adhère de tout mon cœur à cette remarque.

Le bill de M. Herbert pour la protection des oiseaux terrestres lui fit un plaisir immense, bien qu'elle fût, pour employer ses propres expressions, « très fâchée d'apprendre que l'alouette, qui chante aux portes du ciel », avait été jugée indigne de la protection de l'homme.

Elle s'éprit d'une vive sympathie pour un gentleman, parce que, entendant dire qu'en Italie on mangeait beaucoup d'oiseaux chanteurs, – rossignols, chardonnerets et rouges-gorges, – il s'était écrié avec horreur : « Comment ! des rouges-gorges, – l'oiseau familier de nos maisons ! J'aimerais autant manger un enfant. »

Et vraiment elle croyait jusqu'à un certain point à l'immortalité des animaux, par cette raison que, si les animaux n'avaient point un avenir, il semblerait qu'ils n'eussent été créés que pour une souffrance sans compensation, et cette idée-là ne me paraît ni extravagante, ni fantaisiste, bien qu'il faille admettre que l'optimisme qui lui sert de base ne trouve dans la science aucune confirmation.

En somme, le livre de Phyllis Brown est d'une lecture très agréable.

Son seul défaut est d'être beaucoup trop court, et c'est un défaut si rare dans la littérature moderne qu'il constitue presque une distinction. Néanmoins Phyllis Brown a trouvé le

moyen de tasser dans les limites étroites dont elle disposait un très grand nombre d'anecdotes intéressantes. Le passage où elle nous montre Mrs. Somerville, travaillant à sa traduction de Laplace dans la chambre même où jasaient ses enfants, est tout à fait charmant.

Il y a une scène amusante où l'on voit Mrs. Somerville rendant visite à la veuve du jeune prétendant, la comtesse d'Albany, qui, après s'être promenée quelques instants avec elle, s'écrie : « Ainsi donc, vous ne parlez pas l'italien. Vous avez dû recevoir une très mauvaise éducation. »

Et voici une anecdote au sujet des *Waverley Novels*, qui est peut-être nouvelle pour quelques-uns de mes lecteurs.

« Un incident fort amusant relatif aux relations de Mrs. Somerville et de Waller Scott, se produisit par suite de la curiosité enfantine de Woronzow Greig, le petit garçon de Mrs. Somerville.

« À l'époque où Mrs. Somerville séjournait à Abbostsford, les Waverley Novels parurent et firent grande sensation. Cependant les amis intimes de Scott ignoraient qu'il en fût l'auteur. Il se plaisait à faire mystère de la chose, mais le petit Woronzow avait découvert le secret. Un jour que Mrs. Somerville causait d'un roman qui venait de paraître, Woronzow dit : « Il y a longtemps que je connais toutes ces histoires, car, quand M. Scott a écrit sur la table de la salle à manger, et qu'il a fini, il met tous les papiers avec le tapis de drap vert dans un coin de la chambre. Puis, quand il s'en va, Charlie Scott et moi nous lisons les histoires. »

Phyllis Brown fait remarquer que cet incident prouve « que les personnes, qui veulent qu'un secret soit bien gardé, devraient être très attentives, s'il y a des enfants présents ». Mais

l’anecdote me paraît trop jolie pour avoir besoin d’une morale de cette sorte.

Sous la même couverture nous avons aussi une biographie de Miss Mary Carpenter, également par Phyllis Brown.

Miss Carpenter ne me paraît pas avoir le même charme, le même attrait que Mrs. Somerville. Il y a toujours chez elle je ne sais quoi de formaliste, de limité, de précis. Quand elle avait environ dix ans, elle prétendait qu’on l’appelât docteur Carpenter dans la chambre des enfants. À l’âge de douze ans, elle est discrète comme une fillette posée, qui parlait toujours comme un livre, et avant de se mettre à ses plans d’éducation, elle écrivit un acte solennel par lequel elle se consacrait au service de l’humanité.

Néanmoins elle fut une des saintes d’esprit pratique et de caractère infatigable au labeur, que compte le dix-neuvième siècle, et naturellement il n’est que juste que les saints se prennent tout à fait au sérieux.

Il n’est pas moins juste d’ajouter que son œuvre de sauvetage et de réformation rencontra de grandes difficultés.

Voici, par exemple, comment Miss Cobbe nous dépeint une des classes du soir à Bristol :

« C’était un spectacle admirable de voir Miss Carpenter assise dans la vaste galerie de l’école de Derrière-Sainte-Jeanne, enseignant, chantant, priant avec ces sauvages enfants des rues, en dépit d’incessantes interruptions qui consistaient en des actes tels que ceux-ci : lancer des billes derrière elle, siffler, trépigner, se battre, crier à tue-tête *Amen* au milieu d’une prière, et parfois se lever en masse, pour se lancer, comme un troupeau de bisons, avec un grand bruit de souliers à gros clous, à travers la galerie, tout autour de la vaste salle d’école, puis descendre

l'escalier, et puis de là dans la rue. Elle supportait, avec une bonne humeur inaltérable, ces éclats ingouvernables. »

Ce qu'elle dit elle-même à ce sujet est plus agréable, et montre que le « troupeau de bisons aux souliers à gros clous » n'était pas toujours aussi barbare.

« J'avais apporté, pour ma leçon de la semaine précédente, quelques spécimens de fougères, collées avec soin sur du papier blanc. Cette fois j'apportai une plaque de houille sur laquelle étaient des empreintes de fougères, afin de les montrer. Je demandai à l'un d'eux d'examiner le spécimen et de me dire ce qu'il en pensait. Il eut un sourire si vif que je vis qu'il le savait. Aucun des autres ne put le dire. Il déclara que c'étaient des fougères semblables à celles que j'aurais montrées la semaine précédente, mais il croyait qu'elles avaient été gravées sur la pierre. Leur étonnement et leur plaisir furent grands quand ils surent de quoi il s'agissait. »

« L'histoire de Joseph. Ils eurent tous de la peine à croire que la chose fût réellement arrivée. L'un d'eux demanda si l'Égypte existait encore actuellement, et si elle était habitée. Lorsque je leur dis qu'il existe aujourd'hui des édifices qui avaient été construits au temps de Joseph, l'un d'eux dit que c'était impossible, que ces édifices seraient tombés en ruines. Je leur montrai la forme d'une pyramide, et ils furent satisfaits. *Un d'eux demanda si tous les livres disaient la vérité.*

« L'histoire de Macbeth les impressionna fortement. Ils connaissaient le nom de Shakespeare pour l'avoir vu sur l'enseigne d'un cabaret.

« Un jeune garçon définit la conscience une chose dont est dépourvu un gentleman qui ne donne pas six pence à un garçon qui a trouvé sa bourse et la lui rapporte.

« Un autre garçon, à qui on demandait, après une leçon du dimanche sur la reconnaissance, quel était le plaisir le plus grand qu'il eût dans l'année, répondit avec candeur : « Le combat de coqs, madame ; il y a au « Petit Nègre » une arène qui vaut ce qu'il y a de mieux à Bristol. »

Il y a quelque chose d'assez touchant dans cet effort pour civiliser l'enfant des rues en le soumettant à l'influence adoucissante des fougères et de fossiles, et on a quelque peine à croire que Miss Carpenter s'exagérait beaucoup la valeur de l'éducation élémentaire. Ce n'est pas avec des faits qu'il faut nourrir les pauvres. Shakespeare, les Pyramides même, cela ne suffit pas, et il n'est guère utile de leur donner les résultats de la culture, à moins de leur offrir les conditions dans lesquelles la culture peut être réalisée.

Dans ces froides cités du Nord, si bondées de population, la véritable base pour établir les mœurs, en prenant ce mot au sens hellénique, serait dans l'architecture, et non dans les livres.

Toutefois, ce serait manquer de générosité que de ne pas reconnaître que Miss Carpenter donnait aux pauvres non seulement son instruction, mais encore son affection. Sa biographie nous apprend que dans les premières années de sa vie, elle aspirait vivement à devenir épouse et mère, mais dans la suite elle borna ses désirs à donner librement son affection à tous ceux qui en avaient besoin ; et le passage des Prophéties où il est dit : « Je t'ai donné des enfants que tu n'as point portés » parut lui montrer quelle était sa véritable mission. Et vraiment elle était de l'avis de Bacon que ce sont tous les célibataires qui travaillent le mieux au bien public. »

« On est vivement frappé de voir, dit-elle dans une de ses lettres, combien s'est développée dans ces dernières années l'influence utile des femmes. Des dames que rien n'attache, comme des veuves et des célibataires, ont amplement de quoi

travailler dans le monde pour le bien des autres, en y consacrant tout leur pouvoir. Quant aux épouses et aux mères, Dieu leur a donné une tâche des plus nobles, et il ne leur faut rien de plus. » Tout le passage est extrêmement intéressant, et l'expression « dames que rien n'attache » est tout à fait charmante : elle nous rappelle Charles Lamb.

*
* *

Les Enfants d'Ismay ont pour auteur l'habile écrivain à laquelle nous devons *Flitters, Tatters, et le Conseiller*, histoire qui charma les réalistes par sa vérité et enchanta Ruskin par sa beauté, et reste jusqu'à ce jour la peinture la plus parfaite qu'il y ait dans le roman anglais de la vie des petits vagabonds des rues.

La scène du récit se passe dans le sud de l'Irlande, et l'intrigue est extrêmement dramatique et ingénieuse. Godfrey Mauleverer, jeune Irlandais étourdi, s'enfuit avec Ismay Darcy, jolie institutrice sans le sou, et l'épouse secrètement en Écosse. Quelque temps après la naissance de son troisième enfant, Ismay meurt, et son mari, qui n'a jamais rendu public son mariage, est noyé dans une partie de yacht sur les côtes de France. Les enfants d'Ismay tombent à la charge d'une vieille tante, Miss Juliette Darcy, qui les ramène en Irlande pour réclamer l'héritage qui leur revient. Mais une brusque attaque de paralysie lui fait perdre la mémoire, et elle oublie le nom du petit village écossais où a eu lieu le mariage irrégulier d'Ismay. Il en résulte que Tighe O'Malley reste en possession de Barrettstown, et les enfants d'Ismay habitent un vieux moulin aux environs du grand domaine dont ils sont les héritiers légitimes. Le jeune garçon, qui se nomme Godfrey comme son père, est un type d'une beauté charmante, avec sa jolie figure brune au caractère exotique, ses sauvages accès d'affection et de haine, son orgueil passionné et sa tendresse fougueuse. Le récit du voyage à cheval

qu'il fait au milieu de la nuit pour avertir son ennemi d'une attaque que projettent les Enfants du Clair de Lune, est plein de force et de verve, et il est agréable de trouver dans le roman moderne un type qui présente toutes les belles inconséquences de la vie, qui n'est point une exception assez fantaisiste pour sortir de la vérité, ni un être si ordinaire qu'il soit banal.

C'est aussi une peinture excellente, par la simplicité avec laquelle elle est rendue, que celle de Miss Juliette Darcy, et la scène où sur son lit de mort la vieille femme recouvre la mémoire est tout à fait admirable par la conception comme par l'exécution. Néanmoins, pour moi le principal intérêt de l'ouvrage consiste dans les petites esquisses si vivantes de caractère irlandais qui y abondent. L'art réaliste moderne n'a pas encore produit un Hamlet, mais il prétend avoir étudié avec soin Guildenstern et Rosencranz, et dans leur extrême fidélité, leur attachement à la nature, rien n'est meilleur que les types secondaires des *Enfants d'Ismay*.

Nous y trouvons le bon vieux prêtre qui arrange tous les mariages dans sa paroisse, et qui n'encourage aucunement les gens à faire de longues confessions ; l'important jeune vicaire tout frais sorti de Maynooth, qui prend de plus grands airs que s'il était un évêque, et qu'il faut remettre à sa place ; les mendiants de profession avec leurs prières dévotes ; leur humour grossier, et leur incorrigible fainéantise ; le rusé boutiquier, qui fait entrer dans des barils de farine des armes destinées aux Enfants du Clair de Lune, et qui, dès qu'il s'en est défait, donne à la police des indications sur leurs faits et gestes, les jeunes gens qui sortent à minuit pour aller faire l'exercice sous les ordres d'un Irlandais d'Amérique, les fermiers qui, avec leur âpre désir d'avoir de la terre, surenchérissent à l'insu des uns des autres pour le premier champ qui devient vacant ; le docteur de dispensaire qui regrette sans cesse de n'avoir pas pris ses grades à Trinity Collège ; les filles laides qui veulent aller au couvent, les

jolies filles qui cherchent des maris, les filles de boutiquiers qui veulent passer pour de jeunes dames.

Il y a là un fourmillement continuel d'hommes et de femmes, un panorama complet de la vie provinciale, un tableau absolument fidèle du paysan dans son intérieur. Cette teinte de réalisme dans la peinture des types de caractère national a toujours été le trait distinctif de la fiction irlandaise, depuis l'époque de Miss Edgeworth jusqu'à nos jours, et il n'est pas difficile de trouver dans les *Enfants d'Ismay* des traces de *Castle Rack Rent*. Cependant je crains que miss Edgeworth n'ait aujourd'hui que de rares lecteurs, quoique Scott et Tourguénief reconnaissent également ce qu'ils doivent à ses romans et que son style soit toujours d'une clarté et d'une précision admirables.

*

* *

L'assertion émise par Miss Leffler Arnim dans une conférence donnée récemment à l'Hôpital de Saint-sauveur, qu'elle a connu des exemples de dames si résolues à ne pas dépasser les mesures à la mode qu'elles allaient jusqu'à se tenir à une barre fixe pendant que leur femme de chambre laçait le corset de quinze pouces, a excité une vraie incrédulité, mais il n'y a réellement rien d'improbable à cela.

Depuis le seizième siècle jusqu'à nos jours, il n'est guère de genre de torture qu'on n'ait infligée aux jeunes filles, et que n'aient supportée les femmes, pour se conformer aux ordres d'une mode insensée, monstrueuse. « Afin, dit Montaigne, de se faire une tournure à l'espagnole, quelle géhenne de souffrance n'endureront point les femmes, tirées et comprimées en de grands *coches* qui leur entrent dans la chair ; et même, souventes fois elles en meurent. »

« Peu de jours après mon arrivée à l'école, nous dit Mrs. Somerville dans ses *Mémoires*, bien que je fusse parfaitement droite et bien faite, on m'enferma dans un corset très raide, pourvu en avant d'un busc d'acier, tandis que par-dessus ma robe des bandes rejetaient mes épaules en arrière jusqu'à faire se toucher les omoplates. Ensuite une tige d'acier terminée par un demi-cercle, allant jusque sous mon menton, était fixée au busc d'acier de mon corset. C'est dans cet état de contrainte que moi et la plupart des plus jeunes filles nous devions préparer nos leçons. »

Et nous lisons dans la vie de Miss Edgeworth qu'ayant été envoyée dans un certain établissement en vogue, elle dut subir toutes les tortures ordinaires, la planche dans le dos, les colliers de fer et les haltères et aussi, parce qu'elle était toute petite, elle dut se soumettre à ce supplice extraordinaire d'être pendue par le cou afin d'allonger les muscles et de provoquer l'accroissement, ce qui eut en ce qui la concerne un remarquable insuccès.

Et même les exemples de réelle mutilation et de torture sont si communs dans le passé, qu'il est superflu de les multiplier. Mais il est vraiment triste qu'à notre époque, une femme civilisée puisse se suspendre à la barre fixe pendant que sa femme de chambre serre son corset jusqu'à lui faire une taille de quinze pouces. Et tout d'abord la taille n'est pas du tout un cercle, mais un ovale, et il n'y a pas d'erreur plus grande que de s'imaginer qu'une taille d'une minceur qui n'est point naturelle donne un air de grâce ou même de sveltesse à tout l'ensemble. En règle générale, l'effet se réduit à exagérer la largeur du buste et des hanches, et les femmes qui présentent dans leur ensemble cette majesté, que le vulgaire qualifie de grosseur, transforment en défaut ce qui est une qualité, lorsqu'elles se conforment aux sots édits de la mode en se serrant étroitement. La taille anglaise à la mode est non seulement beaucoup trop étroite, et par conséquent hors de toute proportion avec le reste du corps,

mais encore portée beaucoup trop bas. J'emploie à dessein l'expression de portée, car de nos jours il semble que la taille soit un détail de toilette qu'on prend ou qu'on quitte à son gré. Une taille longue comporte toujours des membres supérieurs courts, et au point de vue artistique, elle a pour effet de diminuer la stature.

Je suis heureux de voir que bon nombre des femmes les plus charmantes de Paris reviennent à l'idée des toilettes du temps du Directoire. Ce style est loin d'être parfait, mais il a du moins l'avantage de placer la taille où elle doit être. Je suis tout à fait convaincu que les dames anglaises cultivées et distinguées réagiront contre des pratiques aussi sottes et aussi dangereuses que celles qu'a rapportées Miss Leffler-Arnim.

La devise de la mode est : « *Il faut souffrir pour être belle* », mais celle de l'art et du sens commun est : « *Il faut être bête pour souffrir*. »

*
* *

À propos de mode, un critique du *Pall Mall Gazette* exprime sa surprise de ce que j'ai laissé figurer dans les illustrations du premier numéro du *Monde de la femme* le dessin d'un chapeau orné « de corps d'oiseaux », et j'ai reçu beaucoup de lettres à ce sujet.

Il est donc de toute justice que j'explique exactement ma situation en cette affaire.

La mode est une partie si essentielle du *mundus muliebris* de nos jours, qu'il me paraît absolument nécessaire d'en enregistrer en temps utile l'origine, le développement et les phases, et la valeur historique et pratique de ces mentions dépend avant tout de l'exacte fidélité aux faits. En outre, il est fort, aisé aux

enfants de la lumière d'adapter presque toutes les formes de toilette à la mode aux exigences de l'utilité et aux demandes du bon goût. La robe de *five o'clock* à la Sarah Bernhardt, par exemple, telle qu'on la trouve dans ce présent numéro, a bien des qualités. Bien que le costume de postillon de bal masqué soit absolument détestable en sa sottise et sa vulgarité, le soi-disant costume géorgien qui figure dans la même planche est assez agréable. Je dois toutefois protester contre l'idée qu'en enregistrant les changements dans la mode, on prenne parti pour ou contre telle ou telle forme que la mode peut affecter.

*
* *

L'article de Mrs. Craik sur l'état de la scène anglaise, sera, j'en suis sûr, lu avec un vif intérêt par tous ceux qui suivent avec attention l'évolution de l'art dramatique dans ce pays.

C'est la dernière chose qu'ait écrite l'auteur de *John Halifax*, *gentleman*, et elle ne m'est parvenue que peu de jours avant sa mort si regrettée.

Que la situation soit telle qu'elle la décrit, c'est ce que bien peu de gens seront disposés à contester, car, pour ma part, je dois reconnaître que je trouve plus de vulgarité que de vice dans les tendances de la scène moderne, et je ne crois pas non plus qu'il soit possible d'élever le niveau de l'art en en limitant les sujets. *On tue une littérature quand on lui interdit la vérité humaine*. Ce qu'exige une sérieuse représentation de la vie, c'est une façon de la traiter où l'imagination ait plus de part, c'est qu'elle soit plus libre à l'égard de la langue du théâtre, et de la convention du théâtre. On peut en outre se demander si l'attribution rigoureuse d'une récompense à la vertu et d'un châtiment au crime est réellement l'idéal le plus salutaire pour un art qui vise à se faire le miroir de la nature. Néanmoins il est impossible de méconnaître le sentiment délicat qui inspire d'un

bout à l'autre l'article de Mrs. Craik, et bien qu'on puisse se permettre de penser autrement et ne pas accepter la méthode proposée, on ne pourra que sympathiser avec la pureté et la délicatesse de la pensée et avec la grande noblesse du but.

Le ministre de l'Instruction publique de France, M. Spuller, a rendu à Racine un hommage très gracieux et très opportun en donnant son nom au second lycée créé à Paris pour l'éducation supérieure des jeunes filles.

Racine fut un des rares privilégiés qui purent lire le célèbre *Traité de l'éducation des filles* avant qu'il parût imprimé. On lui confia, en même temps qu'à Boileau, la tâche de revoir le texte de la constitution et des règles pour le grand collège établi par madame de Maintenon. Ce fut pour les demoiselles de Saint-Cyr qu'il composa *Athalie*, et il consacra une grande partie de son temps à l'éducation de ses enfants.

Le Lycée Racine demeurera certainement un établissement de même importance que le Lycée Fénelon, et le discours prononcé par M. Spuller à l'occasion de son ouverture était plein des plus belles espérances pour l'avenir.

M. Spuller s'est étendu longuement sur la valeur de l'aphorisme de Gœthe, que l'épreuve à laquelle se reconnaît une bonne épouse, est son aptitude à remplacer son mari et à devenir un père pour ses enfants. Il a rappelé que ce qui l'avait le plus frappé en Amérique, c'était le merveilleux pont de Brooklyn, superbe et colossale entreprise qui fut achevée sous la direction de la femme de l'ingénieur, celui-ci étant mort pendant la construction du pont.

« Il me semble, dit M. Spuller, que la femme de l'ingénieur a réalisé la pensée de Gœthe, et que non seulement elle est devenue un père pour ses enfants, mais un autre père vraiment

admirable, vraiment unique, qui a immortalisé le nom qu'elle portait avec son mari. »

M. Spuller a insisté avec force sur la nécessité d'une éducation profondément pratique, et s'est montré d'une extrême sévérité envers les « bas-bleus » de la littérature :

Il ne s'agit pas ici de former des « femme» savantes. » « Les Femmes savantes » ont été marquées pour jamais par un des plus grands génies de notre race d'une légère teinte de ridicule. Non, ce n'est pas des femmes savantes que nous voulons, ce sont tout simplement des femmes, des hommes dignes de ce pays de France qui est la patrie du bon sens, de la mesure et de la grâce ; des femme ayant la notion juste et le sens exquis du rôle qui doit leur appartenir dans la société moderne. »

Il y a évidemment une bonne part de vérité dans les observations de M. Spuller, mais nous ne devons pas commettre l'erreur de prendre la caricature par la vérité. Après tout, les *Précieuses ridicules* contrastaient d'une manière fort avantageuse pour elles, avec les types ordinaires du monde féminin de leur temps, non seulement en France, mais aussi en Angleterre, et un goût peu sûr, en matière de sonnets, est en somme préférable à la grossièreté, à la vulgarité et a l'ignorance.

*
* *

Je suis satisfait, de voir que le brillant succès de Miss Ramsay à Cambridge n'est pas destiné à rester un exemple isolé de ce que peuvent faire les femmes dans la concurrence intellectuelle avec les hommes. À l'Université Royale d'Irlande, la bourse de littérature, se montant à 200 livres par an pendant cinq ans, a été gagnée par Miss Story, fille d'un clergyman irlandais du Nord. C'est une tâche agréable que d'enregistrer un fait irlandais qui n'a rien de commun avec la violence de la politique

de parti non plus qu'avec les sentiments politiques, un fait qui prouve combien les femmes sont dignes de cette haute culture et de cette éducation qui leur a été accordée si tardivement, et dans certains cas avec tant de mauvaise volonté.

*
* *

L'impératrice du Japon a commandé tout un assortiment de toilettes à la mode à Paris, pour son usage et celui de ses dames de compagnie. Le chrysanthème, la fleur impériale du Japon, a suggéré les nuances de la plupart des robes de l'impératrice, et les autres costumes ont été dessinés d'après les formes et les couleurs des autres fleurs. Néanmoins le même steamer qui emporte les chefs-d'œuvre de M. Worth et de M. Félix au pays du Soleil levant porte aussi à l'impératrice une lettre de formelle et respectueuse remontrance de la part de la Société anglaise pour le costume rationnel.

J'espère pourtant que si l'impératrice rejette les arguments raisonnables de cette importante Société, son propre sentiment artistique la portera à réfléchir sur son projet d'abandonner le costume oriental pour celui de l'Occident.

*
* *

J'espère que quelques-uns de mes lecteurs s'intéresseront à la Ligue d'assistance aux enfants, pour laquelle M. Walter Crane a exécuté le dessus si beau et si gentil « du Jeune Chevalier ». La meilleure façon de faire le bien aux enfants consiste à les rendre heureux, et le bonheur me parait être un élément essentiel du projet admirable de Lady Meath.

*
* *

Les Études et souvenirs de madame Ristori sont un des plus charmants livres sur le théâtre qui aient paru depuis le livre exquis de Lady Norton sur les héroïnes de Shakespeare.

On dit souvent que les acteurs ne laissent après eux qu'un nom stérile et des couronnes fanées, qu'ils ne voient que les applaudissements du moment, et qu'ils sont condamnés au même oubli que les anciennes affiches de théâtre ; qu'en un mot leur art meurt avec eux, et partage leur condition mortelle. « Chippendale, le fabricant de petits meubles, dit l'habile auteur de *Obiter Dicta*[19], est plus puissant que Garrick, l'acteur. La vivacité de ce dernier ne nous charme plus (si ce n'est dans Boswel) tandis que les chaises du premier continuent à rendre tout repos impossible dans cent maisons. »

Cette façon de voir me semble pourtant un peu exagérée. Elle repose sur cette hypothèse que l'art de l'acteur ne consiste que dans l'imitation, et elle ne tient aucun compte de la base imaginative et intellectuelle de cet art. Il est parfaitement vrai, cela s'entend, que la personnalité de l'acteur s'efface et qu'avec elle disparaît ce pouvoir de plaire en vertu duquel les arts existent, mais la méthode artistique d'un grand acteur survit.

Elle vit dans la tradition. Elle devient partie intégrante de la science d'une école. Elle a toute la vie intellectuelle d'un principe.

En Angleterre, à l'heure présente, l'influence de Garrick sur nos acteurs est bien plus forte que celle de Reynolds sur nos peintres portraitistes, et si nous jetons les yeux sur la France, nous discernons la tradition de Talma. Mais qu'est devenue la tradition de David ?

---

19 *Choses dites en passant*. C'est un ouvrage de Ruskin. *(Note du traducteur.)*

Ainsi donc les Mémoires de madame Ristori n'ont pas seulement l'attrait qui s'attache toujours à l'autobiographie d'une belle et brillante personnalité féminine ; ils ont en outre une valeur artistique définie, distincte. L'analyse qu'elle fait du rôle de Macbeth, par exemple, est pleine d'intérêt psychologique, et nous montre que les finesses de la critique shakespearienne ne sont pas le privilège exclusif de ceux qui ont des idées sur les anales faibles, sur les rimes forcées, mais qu'elles peuvent avoir aussi pour objet l'art de l'acteur lui-même.

L'auteur des *Obiter Dicta*, paraît refuser aux acteurs toute pénétration critique, toute appréciation littéraire. « L'acteur, nous dit-il, est l'esclave de l'art, et non son fils, et il vit tout à fait en dehors de la littérature, avec les mots mêmes de celle-ci stéréotypés sur ses lèvres, sans qu'aucune de ses vérités se grave dans son cœur. »

Mais cela me paraît une dure et téméraire généralisation. Et bien loin d'être de son avis, je serais porté à croire que rien que le seul fait artistique de jouer, de faire passer une pensée à l'état d'action, constitue en soi un procédé critique d'un ordre très élevé. Je suis convaincu qu'en étudiant attentivement la carrière de nos grands acteurs anglais, on n'y trouvera point de quoi les accuser de n'avoir pas le sens critique en littérature. Il peut être vrai que les acteurs délaissent trop vite la forme pour atteindre le sentiment qui donne à la forme sa beauté et sa couleur, et que là où le critique littéraire étudie le langage l'acteur ne cherche pas autre chose que la vie. Et pourtant avec quelle justesse les grands acteurs n'appréciaient-ils pas cette merveilleuse musique des mots qui est, à tout prendre, un élément si ardent de puissance poétique dans Shakespeare, et qui l'est au même degré chez tous ceux qui aspirent à être regardés comme de vrais poètes.

« La vie des sens dans le vers, dit Keats, dans une critique dramatique qui parut dans le *Champion*, sort toute chaude des lèvres de Kean, et celui qui est instruit dans les hiéroglyphes de Shakespeare, celui qui est instruit dans la portion spirituelle de ces vers auxquels Kean donne une grandeur sensuelle, sent que la langue de celui-ci a dû ravir aux abeilles d'Hybla jusqu'à leur dernière parcelle de miel. »

Ce sentiment particulier dont parle Keats, est familier à tous ceux qui ont entendu Salvini, Sarah Bernhardt, Ristori ou tout autre des grands artistes de notre temps, et c'est un sentiment qu'à mon avis on se peut donner rien qu'en se lisant à soi-même le passage.

Pour ma part, je dois avouer que ce fut seulement après avoir entendu Sarah Bernhardt dans *Phèdre* que je sentis dans toute sa douceur la musique de Racine. Quant à l'assertion de M. Birrell, après laquelle les acteurs ont les mots de la littérature stéréotypés sur leurs lèvres, sans qu'aucune de ses vérités soit gravée en leur cœur, tout ce qu'on peut dire, c'est que, si elle est vraie, c'est un défaut que les acteurs partagent avec la majorité des critiques littéraires.

Le récit que fait madame Ristori de ses lettres, de ses voyages, de ses aventures est d'une lecture fort agréable.

Fille de pauvres acteurs, elle débuta à l'âge de trois mois, quand on la mit dans une valise pour faire présent d'elle comme cadeau du jour de l'an à un vieux gentleman égoïste qui ne voulait pas pardonner à sa fille d'avoir fait un mariage d'amour. Mais, comme elle se mit à crier bien longtemps avant l'ouverture de la valise, la comédie tourna en farce, à l'immense amusement du public.

Elle figura ensuite dans un mélodrame du moyen âge, alors qu'elle avait trois ans, et elle fut si terrifiée des machinations du

traître qu'elle prit la fuite au moment le plus critique. Néanmoins son trac devant la rampe ne dura guère, à ce qu'il semble, et nous la retrouvons jouant la *Francesca di Rimini* de Silvio Pellico, à l'âge de quinze ans ; et à celui de dix-huit ans, elle fait son début dans le rôle de Marie Stuart.

À cette époque, le naturalisme de la méthode française prenait peu à peu la place de l'élocution guindée et des poses académiques de l'école scénique italienne. Madame Ristori paraît avoir essayé de combiner la simplicité avec le style, et la passion de la nature avec le sang-froid de l'artiste : *J'ai voulu fondre les deux manières*, dit-elle, *car je pensais que toutes choses étant susceptibles de progrès, l'art dramatique aussi était appelé a subir des transformations*.

Toutefois le développement naturel du drame italien fut presque arrêté par la censure ridicule sur les pièces de théâtre qui existait alors dans toutes les villes soumises au gouvernement autrichien ou à celui du Pape.

L'allusion la plus légère au sentiment de nationalité, à l'esprit de liberté, était interdite ; même le mot de *patria* était inculpé de trahison, et madame Ristori nous raconte une amusante histoire sur l'indignation d'un censeur auquel on demandait son autorisation pour une pièce où un muet revient chez lui après bien des années d'absence : dès son entrée sur la scène, il fait des gestes par lesquels il exprime sa joie de revoir son pays natal.

« Des gestes de cette sorte, dit le censeur, ont évidemment une tendance révolutionnaire, et il n'est pas possible de les autoriser. Les seuls gestes que je crois pouvoir permettre, ce seraient ceux par lesquels un muet exprimerait d'une façon générale son admiration pour le paysage. » Les indications scéniques furent donc modifiées, et au mot de pays natal on substitua celui de paysage.

Un autre censeur se montra d'une extrême sévérité envers un jeune poète qui avait employé cette expression : « Le beau ciel italien » ; et on lui expliqua que l'expression officielle et convenable était : « le beau ciel lombardo-vénitien. »

Dans Roméo et Juliette, il fallut rebaptiser le pauvre Grégoire parce que le nom de Grégoire avait été choisi par plusieurs papes, et ce passage « *Et j'ai sur moi le pouce d'un pilote qui fît naufrage en revenant dans son pays* », que prononce la première des sorcières dans Macbeth, fut rayé sans pitié comme contenant une allusion mystérieuse au pilote de la barque de saint Pierre.

Lasse enfin des tracasseries et des persécutions des Dogberrys politiciens et théologiens de l'époque, de leurs vains préjugés, de leur stupidité solennelle, de leur ignorance absolue des conditions nécessaires au développement d'un art sensé et sain, madame Ristori se décida à renoncer au théâtre. Néanmoins, elle avait le plus vif désir de jouer une fois devant un public parisien.

Paris était alors le centre de l'activité dramatique, et après quelques hésitations, elle quitta l'Italie pour la France, en 1855. Elle paraît y avoir eu un grand succès, surtout dans le rôle de Myrrha, classique sans froideur artistique mais sans rien d'académique ; elle apporta dans l'interprétation de la grande héroïne d'Alfleri l'élément couleur de la passion, l'élément dessin du style.

Jules Janin la loua bruyamment. L'Empereur pria la Ristori d'entrer dans la troupe de la Comédie-Française, et Rachel, avec son caractère étrangement étroit et jaloux ; trembla pour ses lauriers.

Myrrha, fut suivie de *Marie Stuart*, et celles-ci de *Médée*.

Dans ce dernier rôle, madame Ristori excita le plus grand enthousiasme. Ary Scheffer dessina des costumes pour elle, et la Niobé que l'on voit dans la galerie des Uffizzi à Florence suggéra à madame Ristori son attitude fameuse dans la scène des enfants.

Néanmoins, elle ne consentit pas à rester en France, et nous la retrouvons, dans la suite, jouant dans presque tous les pays du monde, depuis l'Égypte jusqu'au Mexique, depuis le Danemark jusqu'à Honolulu. Ses représentations des pièces classiques paraissent avoir été toujours extrêmement admirées. Quand elle jouait à Athènes, le roi offrit de prendre les mesures nécessaires pour une représentation dans le beau théâtre antique de Bacchus, et pendant son séjour au Portugal, elle joua Médée devant l'Université de Coïmbre.

Le récit qu'elle fait de ce dernier engagement est des plus intéressants. À son arrivée à l'Université, elle fut reçue par le corps entier des sous-gradués, qui porte encore un costume d'un caractère presque médiéval. Plusieurs d'entre eux parurent sur la scène au cours de la pièce comme suivantes de Créuse, en cachant leur barbe noire sous des voiles épais et, leur rôle joué, revinrent gravement prendre leur place dans l'assistance. Ce qui terrifia madame Ristori, c'est qu'ils gardaient leurs costumes grecs mais en rejetant leurs voiles en arrière, et se mettaient à fumer de longs cigares. « *Ce n'est pas la première fois*, dit madame Ristori, *que j'ai dû empêcher, par un effort de volonté, la tragédie de se terminer en farce.* »

Très intéressant encore, son récit de la représentation de la *Camma* de Montanelli. Elle nous conte une très amusante histoire de l'arrestation de l'auteur par la police française, sous l'inculpation d'assassinat, par suite d'un télégramme qu'elle lui adressa, et où se trouvaient ces mots : « le corps de la victime ».

D'ailleurs, le livre abonde en anecdotes contées avec habileté, et en critiques admirables de l'art dramatique.

J'ai cité d'après le texte français, qui est celui que j'ai sous les yeux ; mais soit en italien, soit en français, ce livre est une des autobiographies les plus attachantes qui aient paru depuis quelque temps, même en un siècle comme le nôtre, où l'égotisme littéraire a atteint un degré exquis défini.

*
* *

Le nouveau Purgatoire et autres poésies, par Miss E. R. Chapman, est, à certains égards, un petit volume fort remarquable.

On était habitué à dire que les femmes sont naturellement trop poétiques pour faire de grands poètes, trop réceptives pour être créatrices, trop disposées à se contenter de sentir pour viser à la splendeur marmoréenne de la forme. Mais nous ne devons point juger de la faculté poétique de la femme par les œuvres qu'elle a exécutées en des temps où l'éducation lui était refusée, car tout art est impossible là où n'existe pas la faculté d'expression.

Mrs. Browning, la première grande poétesse anglaise, était aussi une lettrée admirable, bien qu'elle écrivit peut-être le grec sans marquer l'accentuation, et même dans ceux de ses poèmes qui semblent les plus éloignés de la vie classique, par exemple dans *Aurora Leigh*, il n'est pas difficile de discerner la belle influence littéraire d'une instruction classique.

Depuis le temps de Mrs. Browning, l'éducation est devenue non point le privilège d'un petit nombre de femmes, mais l'héritage inaliénable de toutes, et par une suite naturelle de la faculté d'expression ainsi acquise, les jeunes poétesses de nos

jours occupent une situation littéraire très élevée. Chose assez curieuse, leur poésie, en général, se distingue par la vigueur plus que par la beauté.

On dirait qu'elles se plaisent à se mesurer avec les gros problèmes intellectuels de la vie moderne ; la science, la philosophie, la métaphysique tiennent une grande place dans leur choix. Elles laissent aux hommes la trivialité des triolets ; elles tentent de déchiffrer l'écriture sur le mur et d'arracher au sphinx son dernier secret. Aussi leur idole est-elle Robert Browning et non Keats. *Sordello* les émeut plus que l'*Ode sur une Urne grecque* ; et toute la magie, toute la musique de Lord Tennyson leur paraît n'être rien à côté des subtilités psychologiques de *l'Anneau et du Livre* ou des questions profondes qui sont agitées dans les dialogues entre Blougram et Gigabids.

Et de fait, je me rappelle avoir entendu une charmante et jeune Girtonienne, qui, oubliant un instant les exquis passages lyriques de *Pippa passe* et le magnifique vers blanc de *Hommes et femmes*, déclarait avec gravité que son motif, pour admirer l'auteur du *Pays des bonnets de nuit en coton rouge*, c'est qu'il avait inauguré une réaction contre la Beauté en poésie.

Miss Chapman est probablement du nombre des disciples de M. Browning. Elle ne l'imite pas, mais il est aisé de retrouver son influence sur son vers et elle a pris quelque chose de sa belle et étrange croyance.

Citons par exemple sa pièce : *Une femme à l'esprit fort*.

Voyez la – oh ! oui, viens par ici. – Chut ! par là, c'est là qu'elle gît, douce, avec le sourire qu'avait hier sa figure, alors qu'elle gisait mourante. Calmée la fièvre de son esprit, éteinte, et, grâce à Dieu, disparue aussi cette faim du cœur ; et à quarante et un ans l'air d'une toute jeune fille ; vous l'auriez jugée plus jeune ? Oui, elle avait cette fraîcheur de fleur qu'ont les en-

fants ; elle était souple et flexible, avec des yeux aussi innocemment bleus qu'ils étaient braves, résolus, pleins de défi. Vous-même, – vous avez un culte pour l'art. Eh bien, elle aussi, devant ce sanctuaire, elle s'inclinait bien bas ; elle buvait avidement à la beauté comme à un vin, – et la proclamait sainte. Mais si vous aviez pu la suivre lorsque, dans un souffle, elle s'agenouillait devant la science, et s'engageait à servir la vérité jusqu'à la mort et lui consacrait son cœur ? Non, à vos yeux, elle subissait alors une éclipse, elle vous apparaissait comme une étrangère, comme jadis, quand il priait, parurent à Pygmalion ces lèvres d'ivoire.

*
* *

Apprenez, dans votre ciel, ma chère, le plaisir que j'ai perdu, vous qui étiez femme jusqu'au fond de votre cœur, et qui ne fûtes pas plus pure, plus blanche qu'ardemment humaine. Comment répondrai-je ? Comment exprimer, comment révéler la vraie histoire de votre vie ? Comment rendre, – si on n'est pas capable de deviner, de sentir ! – votre gloire suprême. Le voici, prêtez attention à mes paroles. Le riche, nous le savons, n'entre au ciel que difficilement ; c'est au pauvre, à l'humble, qu'est donné le royaume de Dieu. Eh bien, il est un autre ciel – un ciel sur la terre – (c'est la jouissance de l'amour) – dans lequel donne plus sûre entrée une certaine pauvreté, – une certaine indigence. Pour celui-là aussi, elle était trop riche. Ah ! Dieu ! si moins d'amour lui eût été prêté. Dans le royaume du bonheur humain ces êtres peuvent jeter un regard, mais non pas pénétrer.

Eh bien, n'avons-nous pas ici, sinon un écho exact, du moins une réminiscence du mètre des *Funérailles d'un grammairien*, et cette combinaison particulière des formes lyrique et dramatique paraît essentiellement empreinte de la méthode de M. Browning. Et pourtant il court à travers toute cette pièce une

note destinée, personnelle, et la véritable originalité doit être cherchée plutôt dans l'usage qu'on fait d'un modèle que dans le rejet de tous modèles et maîtres. *Dans l'art comme dans la nature, on est toujours fils de quelqu'un*, et nous ne chercherons pas noise au roseau s'il nous murmure la musique de la lyre. Un petit enfant me demanda une fois si c'était le rossignol qui avait appris à chanter aux linottes.

Les autres poésies de Miss Chapman contiennent bien des choses intéressantes.

La plus ambitieuse est le *Nouveau Purgatoire*, d'où l'ouvrage prend son titre.

C'est la vision d'un étrange jardin, où se promènent, nettoyés, purifiés de toute souillure, de toute honte, Judas de Kerioth, Néron le maître de Rome, Jézabel, femme d'Achab, et d'autres personnages aux noms desquels se sont attachés de terribles souvenirs d'horreur ou de formidables splendeurs du mal. L'idée est ingénieuse mais rarement traitée à proportion de son ingéniosité. On y trouve néanmoins quelques bons vers énergiques.

En somme, presque toutes les pièces de Miss Chapman méritent d'être lues, sinon pour leur beauté propre, du moins pour leur tendance intellectuelle.

*
* *

Rien n'est plus intéressant que de suivre le changement et le développement de l'art d'écrire les romans en ce dix-neuvième siècle, ce « soi-disant dix-neuvième siècle », ainsi que le nomma un jeune et fougueux orateur, après une diatribe pleine de mépris contre les maux de la civilisation moderne.

La France posséda un seul grand génie, Balzac, qui a inventé la méthode moderne de regarder la vie, et un seul grand artiste, Flaubert, l'impeccable maître de style, et c'est à l'influence de ces deux hommes que nous faisons remonter presque toute la fiction française contemporaine.

Mais en Angleterre nous n'avons point d'école qui mérite qu'on en parle.

La torche ardente qu'allumèrent les Bronté n'est point passée en d'autres mains ; Dickens n'a exercé d'influence que sur le journalisme ; la charmante et superficielle philosophie de Thackeray, son magnifique talent de narrateur, et sa pénétrante satire sociale n'ont pas trouvé d'écho. Trollope n'a pas laissé d'héritiers directs, chose qu'il ne faut pas trop regretter pourtant. Si admirable que soit Trollope quand on est aux prises avec une après-midi pluvieuse ou avec d'ennuyeux voyages en chemin de fer, au point de vue littéraire, ce n'est tout simplement que le curé à vie de Pudlington Parva.

Quant à George Meredith, qui pourrait espérer de le reproduire ? Son style est un char illuminé par de brillantes lueurs d'éclairs. Comme écrivain, il est parvenu à tout conquérir, excepté la langue. Comme romancier, il peut tout entreprendre, excepté de faire un récit. Comme artiste, il a tous les dons, excepté la faculté d'exprimer. Trop étrange pour être populaire, trop individuel pour avoir des imitateurs, l'auteur de *Richard Feverel* est absolument seul de son espèce. Il est aisé de désarmer la critique, mais il a désarmé les élèves. Il nous transmet sa philosophie par l'intermédiaire de l'esprit, il n'est jamais plus pathétique que quand il se livre à l'humour. Tourner la vérité en paradoxe n'est pas difficile, mais George Meredith transforme tous ses paradoxes en vérités. Il n'est pas de Thésée qui puisse se tirer de son labyrinthe, pas d'Œdipe qui soit capable de résoudre son secret.

Néanmoins, il n'est que juste de reconnaître que quelques indices apparaissent d'une école qui surgirait chez nous. Cette école n'est point autochtone et ne vise point à reproduire aucun des maîtres anglais. On peut la représenter comme le résultat du réalisme parisien raffiné par un filtrage à travers l'influence de Boston. L'analyse, et non point l'action, est son but ; elle a plus de psychologie que de passion ; elle joue très adroitement sur une seule corde, et cette corde, c'est le lieu commun.

Il est agréable de rencontrer, comme une réaction contre cette école, un roman comme celui de Lady Augusta Noël qui a pour titre : *le Lac d'Hithersea*.

Si ce récit a un défaut défini, il vient de la façon délicate et légère dont le sujet est traité. Un Bostonien industrieux en eût extrait une demi-douzaine de romans et il lui serait resté de quoi alimenter un feuilleton. Lady Augusta Noël se borne à animer ses personnages, et ne se préoccupe nullement de vivisection. Elle indique plutôt qu'elle n'explique, et elle ne cherche point à faire la vie trop évidemment conforme à la raison. Le romanesque, le pittoresque, le charme, telles sont les qualités de son livre.

Quant à l'intrigue, il y a là tant d'intrigues qu'il est malaisé d'en donner une idée.

C'est d'abord l'histoire de Rhona Somerville, fille d'un grand prédicateur populaire. Elle projette d'écrire la vie de son père, et en examinant ses papiers et ses notes de jadis, elle trouve des luttes là où elle comptait sur du calme, du doute là où elle attendait de la foi. Elle s'effraie à l'idée de tenir la vérité secrète, et cependant elle n'ose la publier. Rhona est tout à fait charmante. On dirait une petite fleur qui se prend très au sérieux, et elle nous montre à quel point une fille bornée peut être aimable et naturelle.

Puis voici les deux frères, John et Adrian Mowbray. John, c'est le clergyman qui peine dur, qui est énergique, impatient de toute théorie, qui soumet sa foi au contrôle de l'action, et non à celui de l'intelligence, vit conformément à ce qu'il croit, et n'a aucune sympathie pour ceux qui oscillent, qui émettent des doutes, – un homme profondément admirable, pratique, et des plus exaspérants. Adrian est le charmant *dilettante*, le douteur philosophe, une sorte de rationaliste romantique avec du goût pour l'art. Naturellement Rhona épouse celui des deux frères qui a besoin d'être converti, et l'influence qu'elle et lui exercent graduellement l'un sur l'autre est indiquée en quelques traits subtils.

Puis nous avons la curieuse histoire d'Olga, le premier amour d'Adrian Mowbray. C'est une fille extraordinaire, mystique. On dirait une fillette sortie des Sagas, avec les yeux bleus et la chevelure blonde du Nord. Elle a sans cesse auprès d'elle une vieille nourrice norvégienne, une sorte de sorcière laponne qui lui apprend à avoir des visions et à interpréter les songes. Adrian se moque de cette superstition, ainsi qu'il appelle cela, mais le résultat de ce dédain, est que le frère unique d'Olga se noie pendant une partie de patinage et que depuis ce jour-là elle n'adresse plus la parole à Adrian. Toute l'histoire est contée de la manière la plus suggestive, et la délicatesse de touche suffit à faire paraître réel ce qui est étrange.

Le personnage le plus attrayant de tout le livre est pourtant une jeune fille nommée Hilary Marston, et son histoire est aussi le plus tragique des récits. Hilary est une sorte de petit faune des bois, à moitié grecque, à moitié bohémienne ; elle connaît le chant de tous les oiseaux, les refuges de tous les animaux ; elle est terriblement dépaysée dans un salon, mais elle est en termes amicaux avec tous les petits braconniers du pays. Les écureuils viennent se poser sur son épaule, ce qui est joli. Elle porte des furets dans ses poches, ce qui est dangereux. Elle n'ouvre jamais un livre ; elle n'a acquis aucune sorte de talent, mais elle est fas-

cinante, intrépide. Elle en sait plus long, à sa façon, que bien des pédants ou des rats de bibliothèque. Cette pauvre petite Dryade anglaise tombe passionnément amoureuse d'un grand héros aveugle qui la regarde comme une sorte d'agréable folle. Elle meurt de la manière la plus touchante, la plus pathétique.

Lady Augusta Noël a un style plein de charme et d'attrait. Ses descriptions de la nature sont tout à fait admirables, et son livre est un des romans les plus agréablement écrits qui aient paru cet hiver.

*
* *

La. Jeunesse de Margery Merton, par Mrs. Alice Cockran, a la même légèreté de touche et est traitée avec autant de grâce.

Bien qu'elle soit ostensiblement écrite pour les jeunes personnes, c'est une histoire que tous peuvent lire avec plaisir, car elle est vraie sans dureté, belle sans affectation, et l'exclusion des passions de la vie y est affaire d'art plutôt que d'ascétisme. En un mot, c'est un petit morceau de littérature aussi mignon que délicat, aussi doux que simple.

Margery Merton est élevée à Paris par sa tante, une vieille fille, qui a une théorie compliquée sur l'éducation, et des idées strictes sur la discipline. Son système est excellent, car il est fondé sur la science de Darwin et sur la sagesse de Salomon ; mais il subit un échec terrible quand il est mis en pratique, et finalement elle est obligée de se procurer le concours d'une institutrice, madame Réville, veuve d'un grand peintre français incompris. C'est d'elle que Margery apprend à goûter l'art, et le principal intérêt du livre a pour centre un concours pour bourse d'artiste, auquel prennent part Margery et les autres jeunes filles du couvent. Margery choisit pour sujet Jeanne d'Arc, et indigne assez vivement les bonnes sœurs qui sont d'avis que la

Sainte devrait avoir son auréole d'or, et être habillée avec tout le faste dont les tableaux religieux et brillants et les mauvais dessins peuvent la parer. Son tableau, à elle, représente une fille ordinaire de la campagne, dans un vieux verger, et écoutant avec l'effroi de l'ignorance les voix étranges qui murmurent à son oreille. La scène où elle montre pour la première fois son esquisse au maître de dessin et à la Mère Supérieure est habilement conduite et atteste un grand talent dramatique.

Naturellement il surgit une vive opposition, mais Margery finit par l'emporter, et, malgré une cabale méchante que monte une rivale, qui persuade à la Mère Supérieure que le tableau n'est point l'œuvre de Margery, elle réussit à gagner le prix ; L'exposé entier du développement graduel de la conception dans l'esprit de la jeune fille, et des divers essais qu'elle fait pour amener son rêve à une réalisation complète, est des plus intéressants.

Le livre mérite vraiment d'être placé parmi ce que Sir Georges Trevelyan a appelé avec bonheur la littérature artistique de notre temps. M. Ruskin dans la prose et M. Browning dans la poésie ont été les premiers à étaler sous nos yeux le travail qui se fait dans l'âme d'un artiste, les premiers à nous conduire depuis le tableau ou la statue jusqu'à la main qui l'exécuta, jusqu'au cerveau qui lui donna la vie. Ils semblent avoir rendu l'art plus expressif pour nous, nous avoir montré une humanité passionnée qui existe derrière la ligne et la couleur. Tel a été le germe de cette littérature et la leur en a été aussi la fleur, mais il est agréable de constater l'influence qu'ils ont exercée sur la petite histoire de Miss Cockran, où la création d'un tableau forme le motif principal.

*
* *

Le livre de Mrs. Pfeiffer, *Les Femmes et le Travail*, est une réunion d'essais fort intéressants sur la relation qui existe entre la santé et le développement physique de l'éducation supérieure des filles, et d'autre part l'effort intellectuel ou plus systématisé de la femme.

Mrs. Pfeiffer, qui écrit admirablement en prose, traite tour à tour de la difficulté sentimentale, du problème économique et des arguments des physiologistes. Elle prend hardiment à partie le professeur Romanes, dont le récent article dans la *Nineteenth Century* sur les caractères essentiels qui distinguent mentalement les hommes et les femmes, a attiré tant d'attention, et elle présente quelques données statistiques américaines de grande valeur, où l'influence de l'éducation sur la santé a été étudiée avec beaucoup de soin.

Son livre est une contribution importante à la discussion d'un des grands problèmes sociaux de notre époque. L'extension de l'activité des femmes est aujourd'hui un fait accompli ; les résultats en sont à l'épreuve, et les excellents essais de Mrs. Pfeiffer résument très complètement la situation, et montrent la base rationnelle et scientifique du mouvement avec plus de clarté et de logique qu'aucun des livres que j'ai vus jusqu'à présent.

Il est intéressant de noter que la plupart des idées modernes les plus avancées au sujet de l'éducation des femmes ont été déjà émises par De Foe dans son étonnant *Essai sur les projets*, où il propose d'établir dans chaque comté d'Angleterre un collège pour femmes, et à Londres dix collèges de cette sorte. « J'ai souvent pensé, dit-il, que l'une des coutumes les plus barbares qu'il y ait au monde est celle de refuser aux femmes les avantages de l'instruction. Leur jeunesse se passe à apprendre à raccommoder et coudre, ou à faire des babioles. On leur enseigne à lire, il est vrai peut-être aussi à écrire leur nom, ou à peu près, mais c'est là à quoi s'élève la plus haute éducation de la femme.

Et je voudrais seulement demander à ceux qui déprécient l'intelligence, du sexe : « À quoi serait bon un homme (je veux dire un gentilhomme) à qui l'on n'aurait appris que cela ? Qu'est-ce que la femme a fait pour être privée de l'avantage d'être instruite ? Reprocherons-nous aux, femmes leurs sottises, alors que c'est seulement l'erreur de cette inhumaine coutume qui a empêché qu'on ne les rendît plus sages ? »

Puis De Foe expose longuement son plan pour l'établissement de collèges féminins, entre dans de minutieux détails au sujet de l'architecture, du programme général et de la discipline. Sa proposition de punir de mort quiconque se hasarderait à faire une demande en mariage à une jeune élève pendant son temps d'études a peut-être suggéré à Lord Tennyson l'intrigue de *Princesse*, de sorte que sa dureté peut être excusée, et à tous les autres points de vue, ses idées sont admirables.

Je suis heureux de voir que ce curieux petit volume fait partie de la série de la National Library[20]. Par ses anticipations sur bon nombre de nos inventions les plus modernes, il montre combien les rêveurs sont gens profondément pratiques.

*
* *

Je suis fâché de voir que Mrs. Fawcett blâme l'emploi des dames bien élevées comme tailleuses et modistes, et qu'elle regarde cela comme désavantageux à celles qui ont été moins favorisées au point de vue de l'éducation.

Pour moi, j'aimerais à voir la confection des toilettes considérée non seulement comme une profession libérale, mais encore comme l'un des beaux-arts. Créer un costume qui soit à la fois rationnel et beau, comporte une connaissance exacte des

---

[20] La Bibliothèque nationale de Morley.

règles de la proportion, une connaissance non moins approfondie des préceptes de l'hygiène, un sentiment subtil de la couleur, une vive appréciation de l'emploi convenable des matériaux et des qualités à rechercher dans le modèle et le dessin.

La santé d'une nation dépend dans une large mesure de la façon de s'habiller ; le sentiment artistique d'une nation devrait trouver une expression dans son costume tout autant que dans son architecture, et tout comme le commerçant en tentures a dû céder la place à l'artiste décorateur, de même la modiste ordinaire, avec son manque de goût, son défaut de connaissances, ses sottes modes, et sa pauvreté d'invention, devra un jour battre en retraite devant l'artiste savant dans le dessin des costumes. Vraiment, tant s'en faut qu'il soit sage de décourager les femmes instruites d'embrasser la profession de tailleuse, c'est au contraire des femmes instruites qu'on a besoin, et je suis heureuse de constater que dans le nouveau collège professionnel pour filles à Bedford, l'art de faire les costumes fait partie du programme d'enseignement ordinaire. Une société de dames tailleuses a été aussi fondée à Londres dans le but de former des jeunes filles et des femmes, et à ce qu'on me dit, l'Association du costume scientifique fait de très utile besogne dans le même sens.

*
* *

J'ai reçu de MM. Griffith et Farran de très beaux spécimens de livres de Noël : *Trésors de l'art et de la musique*, par Robert Ellice Mack, est une véritable édition de luxe de jolies poésies et de jolies peintures, et *Le Tour de Vannée* est un merveilleux calendrier artistique.

*
* *

MM. Hildeseimer et Faulkner m'ont aussi envoyé *Rimes et Roses* avec illustrations d'Ernest Wilson, et de Saint-Clair Simmons *Dicky de Capetown*, livre pour enfants avec charmantes enluminures par Miss Alice Havers ; une merveilleuse édition du *Village abandonné* illustrée par M. Charles Gregory et M. Hines, et quelques cartes de Noël tout à fait jolies, celles de Miss Alice Havers, de Miss Edwards et de Miss Dealy étant particulièrement bonnes.

*

* *

Le plus parfait et le plus vénéneux de tous les poètes français remarqua un jour qu'un homme peut vivre trois jours sans pain, mais qu'il ne saurait passer trois jours sans poésie. Il serait assez malaisé de trouver là une opinion populaire, ou une idée qui se recommande par cette qualité singulièrement peu commune qu'on appelle le sens commun.

Je m'imagine que la plupart des gens, s'ils n'ont pas une tendance marquée à préférer le salmis au sonnet, sont portés à donner pour base à leur culture une bonne cuisine, et comme cette manière de voir a en sa faveur quelques arguments, je suis heureux d'apprendre que plusieurs dames s'intéressent à l'enseignement de la cuisine. Les brillantes leçons de Mrs. Marshall sont, naturellement, bien connues, et en outre, madame Lebour Fawcett fait des cours chaque semaine à Kensington. Madame Fawcett est l'auteur d'un petit livre intitulé : *Cuisine économique française pour dames*, et je suis heureux d'apprendre que les cours ont tant de succès.

L'autre jour, je causais avec une dame qui fait preuve d'une grande activité dans l'East End de Londres. Elle m'apprit que les souffrances des pauvres sont dues en grande partie à leur entière ignorance de la propreté et de l'économie nécessaires pour faire de la bonne cuisine.

*
* *

La Société des concerts populaires de ballades s'est réorganisée sous le nom d'Union musicale populaire. Elle se propose pour objet d'exercer à fond les classes ouvrières dans l'audition et l'exécution de la musique, et de donner aux habitants des quartiers surpeuplés d'East End, des concerts, des oratorios, qui seront exécutés autant que possible par des membres exercés de la classe ouvrière, et comme le besoin d'argent est urgent, on propose de donner à la Société un certain degré d'indépendance par des concerts de premier ordre, en échange de souscriptions et de donations. Tout ce plan est excellent, et j'espère que les lecteurs du *Monde de la Femme* lui donneront leur utile concours. Mrs. Ernest Hart est la secrétaire ; et le Rév. S. Barnett le trésorier.

*
* *

Canut le Grand, par Michael Field, est à bien des points de vue une œuvre d'art vraiment remarquable. L'élément tragique doit y être cherché dans la vie, et non dans la mort ; dans le développement psychologique du héros et non dans sa déchéance morale, non plus que dans quelque calamité physique. L'auteur a emprunté à la science moderne l'idée que dans la lutte évolutive pour l'existence la tragédie peut réellement se trouver du côté du vainqueur.

Canut, le rude et généreux Viking, s'est éloigné de ses dieux, de ses ancêtres, de ses rêves même. Avec des siècles de sang païen dans les veines, il entreprend la tâche de devenir un grand prince chrétien, un législateur pour les hommes, et pourtant il sent parfaitement qu'après avoir renoncé aux nobles impulsions de sa race, il garde encore ce qui est le plus cruel et le

plus terrible du fond de son être. Ce n'est point par la foi qu'il arrive à la nouvelle croyance, ce n'est point par la douceur qu'il s'attache à la civilisation nouvelle. La belle chrétienne qu'il a faite reine de sa vie et de ses terres ne lui enseigne point la miséricorde, et ne connaît point le pardon. C'est le péché, et non la souffrance, qui le purifie, c'est uniquement le péché. – Ne crains pas, dit-il dans la dernière grande scène de la pièce :

Ne crains pas : j'ai appris ceci, que le péché est un lien puissant entre Dieu et l'homme. L'amour qui n'a jamais pardonné est vierge et dépourvu de tendresse ; la passion conjugale finit par connaître les choses les plus viles ; elle les transforme, les élève. Oh ! qu'il est merveilleux ce mouvement de pardon, toute honte rejetée, le cœur tout débordant de joie, la conviction fiévreuse que le Ciel sait tout, et que pourtant il nous tient pour dignes de la royauté. Songe à cela : la joie, l'espoir.

Cette étrange et puissante conception est mise en œuvre d'une façon aussi forte que subtile, et presque tous les personnages de la pièce semblent d'ailleurs suggérer quelque nouveau problème de psychologie. Le maniement du vers est à lui seul essentiellement caractéristique de notre système de regarder en dedans de nous, car il nous présente non point la pensée en sa forme achevée, mais les replis de la pensée en quête d'une expression.

Nous croyons assister à l'élaboration même qui se fait dans l'esprit et surprendre la passion qui lutte pour se faire un langage.

Dans les pièces de cette sorte (pièces plus faites pour être lues que pour être jouées), il faut reconnaître que nous ne trouverons pas souvent cet élément narratif et descriptif qui donne un si grand charme au poème épique, dont on peut dire d'ailleurs qu'il est presque indispensable pour rendre l'expression d'une histoire quelconque parfaitement littéraire.

Cet élément, les Grecs trouvaient le moyen de le maintenir grâce à l'emploi du chœur et du messager, mais il semble que nous ayons été hors d'état d'en trouver les équivalents. C'est là une perte sensible, je crois qu'on ne saurait le nier.

Il y a quelque chose de rude, d'abrupt, d'antiartistique dans une indication scénique comme celle-ci : « Canut étrangle Edric, jette le corps dans la rivière, et regarde dans le vide. » Cela ne fait vibrer aucune note dramatique, ne fait apparaître aucune image ; c'est maigre, insuffisant. Comme jeu de scène, cela pourrait être beau, mais à la lecture cela ne fait aucune impression. Néanmoins il n'est aucune forme de l'art qui n'ait rencontré ses limitations, et bien qu'on dise qu'il est fâcheux de voir l'action d'une pièce reléguée dans une sèche indication d'une note en bas de page, n'a certainement gagné quelque chose du côté de l'analyse psychologique, de la concentration psychologique.

Il y a un grand intervalle de la *Knutlinga Saga*[21] au carnet de notes de Rossetti, mais Michael Field passe de l'une à l'autre sans rien perdre de sa force. Sans doute beaucoup de lecteurs préféreront *le Verre d'eau* qui est la seconde pièce de ce volume à l'ancien drame historique. Il est plus purement poétique et, s'il a moins de puissance, il a certainement plus de beauté.

Rossetti conçut l'idée d'un récit dans lequel un jeune roi devient passionnément amoureux d'une petite paysanne qui lui offre un verre d'eau, et dont il est aimé en retour, mais étant fiancé à une noble dame, il la cède en mariage à son ami, à la condition qu'une fois par an, au jour anniversaire de leur rencontre, elle viendra lui offrir un verre d'eau. La jeune fille meurt en mettant un enfant au monde. C'est une fille qui devenue grande ressemblera parfaitement à sa mère, et elle vient à rencontrer le roi pendant qu'il chasse. Mais au moment même où il

---

21 Saga de Knut.

va prendre le verre d'eau qu'elle lui tend, une seconde figure qui lui ressemble parfaitement, mais qui est vêtue en paysanne, se dresse à côté d'elle, regarde le roi en face et le baise sur la bouche. Il tombe la tête en avant sur le cou de son cheval, et on le descend mort.

Michael Field a supprimé l'élément surnaturel, si caractéristique du génie de Rossetti, et il a modifié à certains points de vue dans un but dramatique des matériaux que Rossetti avait laissés sans en faire usage. Le résultat est une poésie d'une grâce exquise et touchante.

Cara, la jeune paysanne, est une création aussi délicate qu'enchanteresse, et elle mérite une place à côté du Faune de Callirhoé. Quant au jeune roi, qui perd tout le bonheur de sa vie par suite d'un noble instant de générosité, et qui debout prés du cadavre de Gara, reconnaît que :

Les femmes ne sont point des animaux de ferme dont on puisse disposer suivant la fantaisie de sa libéralité ou de son avarice,

et que :

Nous devons apprendre à boire le plaisir de la vie, si nous voulons être purs,

c'est une des figures les plus romantiques de toute l'œuvre dramatique moderne.

Considéré à un point de vue purement technique, le vers de Michael Field manque parfois de mélodie, et n'a point dans son allure une grandeur soutenue, mais il est extrêmement dramatique, et sa structure est admirablement propre à exprimer ces prompts mouvements de la nature, ces soudains éclairs de pensée qui sont les qualités distinctives de Michael Field.

Quant à la morale contenue dans ces pièces, l'œuvre, qui possède l'opulente vitalité de l'existence, a en outre toujours quelque chose du mystère de la vie ; on ne saurait l'emprisonner dans la formule étroite d'un credo, ni la résumer en une platitude ; elle a bien des réponses et plus d'un secret.

*
* *

La Vie d'Elisabeth Gilbert, par Miss Frances Martin, est un livre extrêmement intéressant.

Elisabeth Gilbert naquit en un temps où, ainsi que nous le rappelle son biographe, les hommes et les femmes doués de bienveillance pouvaient sérieusement implorer le Tout-Puissant de « rappeler à lui » un enfant tout simplement parce qu'il était aveugle ; où ils pouvaient soutenir qu'apprendre à lire aux aveugles, et tenter de leur enseigner à travailler, c'était se mettre en opposition avec la Providence. Sa vie entière fut un effort pour triompher de ce préjugé, de cette superstition, pour montrer que la cécité, bien qu'elle soit une cruelle privation, n'est point nécessairement un déshonneur, que les aveugles, hommes et femmes, peuvent s'instruire, travailler, remplir tous les devoirs de la vie. Avant son époque, tout ce qu'on enseignait aux aveugles se bornait à leur faire apprendre par cœur des textes de la Bible. Elle reconnut qu'ils peuvent apprendre des métiers, devenir industrieux, se suffire à eux-mêmes. Elle débuta dans une petite cave à Holborn, qu'elle louait au prix de dix-huit pence par semaine, mais avant sa mort elle était en mesure de citer des ateliers vastes et bien outillés dans presque toutes les villes d'Angleterre, où sont employés des aveugles des deux sexes, où l'on a inventé ou modifié des outils pour leur usage, où des agences ont été établies pour vendre les objets fabriqués par eux.

Toute l'histoire de sa vie est pleine de choses émouvantes et belles. Elle n'était point aveugle de naissance. Elle perdit la vue par suite d'une attaque de fièvre scarlatine à l'âge de trois ans. Elle fut longtemps à ne pas pouvoir se rendre compte de sa situation, et nous entendons la fillette suppliant qu'on la fît sortir du « cabinet noir », qu'on allumât une bougie, et un jour elle dit tout bas à son père : « Si je suis bien sage, est-ce qu'on me laissera voir ma poupée demain ? »

Néanmoins, tout souvenir d'avoir joui de la vue semble s'être effacé de sa mémoire avant qu'elle quittât sa chambre de malade, bien que, grâce aux leçons de ceux qui l'entouraient, elle eût acquis bientôt un intérêt imaginaire pour la couleur, et un intérêt très réel pour la forme et la texture.

Une vieille garde-malade, qui vit encore, se rappelle avoir fait pour elle une robe de couleur cramoisie, alors qu'elle était toute petite, et combien elle fut charmée que cette robe fût rouge, et quel plaisir elle prenait à en caresser les plis. Et lorsque, en 1835, la jeune princesse Victoria visita Oxford avec sa mère, Bessie, comme on l'appelait toujours, revint, en courant, à la maison, en s'écriant : « Oh ! maman, j'ai vu la duchesse de Kent ; elle a une robe de soie brune. »

Sa jeune admiration pour Wordsworth était surtout fondée sur l'amour qu'il avait pour les fleurs, mais aussi sur la connaissance qu'elle avait de lui. Lorsqu'elle avait environ dix ans, Wordsworth vint à Oxford pour recevoir le titre honoraire de D. C. L.[22] de l'Université. Il séjourna chez le docteur Gilbert, alors Principal de Brasenose, et conquit le cœur de Bessie dès le premier jour, en contant comment il avait presque sauté en bas de la diligence, à Bagley Wood, pour cueillir la véronique bleue. Mais elle eut une raison meilleure de se rappeler cette visite. Un jour qu'elle était seule au salon, Wordsworth entra. Il resta un

[22] Docteur en droit canon.

instant silencieux devant la petite aveugle, à la figure si expressive, qui dirigeait vers lui ses grands yeux étonnés, curieux. Alors il dit : « Madame, j'espère que je ne vous dérange pas. » Elle n'oublia jamais ce mot de « Madame » prononcé avec gravité, avec solennité, presque avec respect.

Miss Martin, venant à la grande œuvre pratique de sa vie, l'amélioration du sort des aveugles, donne des détails admirables sur ses nobles efforts, et ses nobles succès. Le volume contient un grand nombre de lettres intéressantes de personnes éminentes, et le billet caractéristique de Ruskin, que voici, n'est pas le moins intéressant.

« Denmark Bill, 2 septembre 1871.

« Madame,

« Je suis reconnaissant de votre lettre, et j'ai la plus vive sympathie pour les objets que se propose l'institution que vous présidez. Mais l'un de mes principes essentiels de travail est que chacun doit faire de son mieux, et consacrer toutes ses ressources à son œuvre particulière. La mienne a pour objets des êtres d'une nature bien inférieure à ceux dont vous plaidez la cause, je veux dire : ceux qui ont des yeux et qui ne voient point.

« Je suis, madame, votre très dévoué serviteur.

« JOHN RUSKIN. »

Miss Martin est un biographe très sympathique et son livre devrait être lu de tous ceux qui désirent connaître l'histoire d'une des femmes remarquables de notre siècle.

*
* *

Nous et nos voisins est un agréable volume d'essais sociaux dû à la plume d'une des poétesses les plus gracieuses, les plus charmantes de toute l'Amérique, Mrs. Louise Chandler Moulton.

Mrs. Moulton, qui a une touche littéraire très légère, discute tous les problèmes modernes d'importance, depuis les boutons de rose de la société et les vieux garçons jusqu'aux dernières modes en fait de chapeaux et de bonnets. Le meilleur chapitre du livre a pour titre : *l'Évangile des bonnes robes*, et il contient d'excellentes remarques sur l'éthique de la toilette. Mrs. Moulton résume ses vues dans le passage suivant :

« Le désir de plaire est un trait caractéristique tout naturel, chez la femme qui n'a point été gâtée. « Si j'habitais dans les bois, je m'habillerais pour les arbres », disait une femme universellement renommée pour son goût et sa culture. La toilette de toute femme devrait être, et, si elle a quelque idéalité, cette toilette sera, l'expression d'elle-même... Le véritable évangile de la toilette est d'aller bien et d'être faite avec goût. Si l'on peint des tableaux, si l'on écrit de la musique, si l'on encourage la floriculture, c'est afin d'embellir la vie. Que les femmes enchantent nos yeux, comme le font les tableaux, qu'elles soient harmonieuses comme la musique, parfumées comme les fleurs, afin de pouvoir aussi remplir leur mission de grâce et de beauté. En s'entourant de belles pensées, elles formeront leur goût, de telle sorte que leurs toilettes ne seront jamais en désaccord avec leurs ressources et leur position. Elles s'habilleront presque aussi inconsciemment que les lis des champs, mais chacune d'elles sera elle-même, il n'y aura pas plus d'uniformité dans leurs costumes que dans leurs figures. »

La Dryade moderne, qui est disposée à s'habiller en vue des arbres, me paraît un type charmant, mais j'ai peine à croire que Mrs. Moulton ait raison quand elle dit que la femme future s'habillera « presque aussi inconsciemment que les lis des

champs ». Peut-être, pourtant, se borne-t-elle à vouloir marquer la distinction entre une toilette ordinaire et une toilette à effet, distinction qu'on oublie souvent.

*
* *

Anges en guerre est une histoire très triste et très suggestive. Elle ne contient aucune héroïne impossible, aucun héros invraisemblable ; c'est simplement la fidèle transcription de la vie, une peinture vraie des hommes et des femmes tels qu'ils sont. Darwin n'y aurait pris aucun plaisir, attendu que le dénouement n'est pas le bonheur. Du moins, dans le dernier chapitre, on ne procède point à une distribution de gâteaux et de bière. Mais d'autre part, les hommes de science ne sont pas toujours les meilleurs juges en littérature. Ils semblent croire que l'unique but de l'art devait être d'amuser et si on leur avait demandé leur avis à ce sujet, ils auraient banni Melpomène du Parnasse.

On peut admettre d'autre part qu'une bonne partie de notre art moderne est assez dure, assez pénible. Notre Castalie a un fort goût salé de larmes, et c'est avec du cyprès et de l'if que nous avons couronné le front des Muses.

On nous dit souvent que nous sommes un siècle superficiel, et pourtant nous avons certainement la littérature la plus triste de tous les siècles, car nous avons pris comme but de l'art la Vérité et non la Beauté, et il semble que nous accordons plus de valeur à l'imitation qu'à l'imagination. Cette tendance est naturellement plus marquée dans la fiction que dans la poésie. La beauté dans la forme est toujours en soi une source de joie. La simple technique du vers contient un élément imaginatif et spirituel, et il faut jusqu'à un certain point transfigurer la vie avant qu'elle puisse trouver son expression dans la musique. Mais la fiction ordinaire, qui écarte la beauté de la forme pour donner

de la réalité aux faits de la vie, paraît trop souvent être dépourvue de l'élément vital du plaisir, manquer de cette faculté génératrice du plaisir, en vertu de laquelle l'art existe.

Néanmoins il ne serait pas juste de regarder *Anges en guerre* comme un simple spécimen de photographie littéraire. Il y a une distinction marquée dans le style, une grâce définie et de la simplicité dans la manière. On n'y trouve rien de cru, bien qu'il y ait un certain degré d'inexpérience ; rien de violent quoiqu'il y ait souvent de la force. L'histoire qu'on se propose de conter a déjà été contée bien des fois, mais la façon dont elle est traitée la rajeunit, et Lady Flower dont l'âme blanche est le sujet qui met aux prises les anges du bien et du mal, est admirablement conçue, admirablement dessinée.

*
* *

Chant du jubilé et autres Poésies contient quelques vers jolis et pittoresques. L'auteur est Mrs. de Courcy Laffan, qui sous le nom de Mrs. Leith Adams est bien connue comme romancière et écrivain de nouvelles. *L'Ode du jubilé* est tout aussi bonne que l'ont été la plupart des Odes du jubilé, et plusieurs des petites poésies sont gracieuses.

En voici une, *Le Premier Papillon*, qui est jolie.

Ô petit oiseau privé de chant, j'aime ta présence silencieuse, qui flotte dans la lumière – chose vivante, parfaite, alors que la fleur d'un blanc de neige commence à peine à ramper le long du mur, et que pas une marguerite ne montre sa tête en étoile parmi le gazon.

*
* *

La. Vie de madame de Staël par Miss Bella Duffy fait partie de cette admirable « série des femmes éminentes » qui est si bien éditée par M. John H. Ingram.

Il n'y a rien d'absolument nouveau dans le livre de Miss Duffy, mais il ne fallait point s'y attendre. On ne doit point compter sur une correspondance inédite, cette joie des biographes empressés, en ce qui concerne madame de Staël, car la famille de Broglie a détruit ou caché avec succès tous les papiers qui auraient pu révéler des faits encore ignorés du monde. D'un autre côté, le livre a une excellente qualité, celle de la condensation ; il nous donne en moins de deux cents pages un très bon portrait de madame de Staël et de son époque. L'appréciation que porte Miss Duffy sur *Corinne* mérite d'être citée :

« Corinne est un livre classique dont tout le monde est tenu de parler avec respect. L'admiration énorme qu'il excita au temps de son apparition peut paraître un peu étrange en cet an de grâce, mais il faut reconnaître qu'alors on n'avait point entassé livres sur livres au sujet de l'Italie, comme cela s'est fait depuis. En outre, madame de Staël était la personne la plus en vue de son temps. Excepté Chateaubriand, nul n'était là pour lui disputer la palme de la gloire littéraire en France. Son exil, son entourage littéraire, ses opinions courageuses, avaient tenu les yeux de l'Europe fixés sur elle pendant des années, de sorte que tout écrit sorti de sa plume était assuré d'exciter la plus vive curiosité.

« *Corinne* est une sorte de guide-book glorifié avec quelques-unes des qualités du bon roman. C'est un morceau de longue haleine, mais en ce siècle-là, on avait un robuste appétit, et les émotions grandiloquentes du héros et de l'héroïne ne pouvaient choquer un goût qui avait été formé par *Les Souffrances de Werther*. Il est extrêmement moral, profondément sentimental, d'un sérieux mortel, trois traits caractéristiques qui ne pouvaient que le recommander à une génération terriblement pe-

sante, la moins favorisée en fait de goût qui ait jamais foulé le globe.

« Mais c'est une œuvre artistique, en ce sens que l'intérêt y est, du début jusqu'à la fin, dirigé sur la figure centrale, et que le drame, tel quel, se déroule naturellement depuis le point de départ qui est le contraste entre les caractères de Corinne et d'Oswald. »

La « génération terriblement pesante, la moins favorisée en fait de goût qui ait jamais foulé le globe » me semble une façon de s'exprimer quelque peu exagérée, mais celle de « guide-book glorifié » est une définition assez réussie du roman qui jadis émut si violemment l'Europe. Miss Duffy résume son opinion sur madame de Staël dans le passage suivant :

« Son esprit avait une grande force pour saisir les choses, une portée étendue, mais la continuité de l'effort le fatiguait. Elle savait faire succéder des phrases isolées tour à tour brillantes, complètes, profondes, mais elle était incapable de les lier à d'autres phrases, de manière à en faire un tout organique. Sa pensée était précise, quand elle était prise à part, mais vague dans son ensemble. Elle ne voyait jamais les choses que séparément, elle tentait de les combiner de façon arbitraire, et il est généralement difficile de suivre une de ses idées depuis son origine jusqu'à la fin. Ses pensées sont comme des perles précieuses éparpillées avec profusion, ou enfilées sans soin, jamais montées en une parure. Quand le lecteur ferme un de ses livres, il ne lui en reste aucune impression totale. Il a été ébloui, enchanté, éclairé aussi par brusques éclats, mais les horizons révélés se sont refermés, et la perspective n'est enrichie d'aucune vue nouvelle.

« Elle manquait donc des dons suprêmes de l'imagination. Elle savait analyser, mais non caractériser ; construire, mais non créer. Elle pouvait choisir un défaut, l'égoïsme par exemple,

une passion, comme l'amour, en montrer les ressorts dans leur travail ; elle savait encore tracer un portrait, comme celui de Napoléon, avec une pénétration merveilleuse, mais elle ne savait pas faire parler ou agir ses personnages comme des êtres vivants. La sensibilité lui manquait un peu, et elle n'avait aucun instinct de l'humour. Bref, elle avait une intelligence douée d'un pouvoir énorme de compréhension, une richesse extraordinaire d'idées, mais elle n'avait pas la perception de la beauté, le sens poétique, ni la véritable originalité. Elle fut une grande personnalité sociale, mais son influence sur la littérature n'était point destinée à durer, car en dépit des prévisions qu'elle entassait, elle n'avait pas le véritable et prophétique instinct de la proportion, et confondait les choses du présent avec celles de l'avenir, l'accidentel avec le durable. »

Je ne puis m'empêcher de trouver que dans ce passage, Miss Duffy évalue trop bas l'influence de madame de Staël sur la littérature du dix-neuvième siècle. Il est vrai qu'elle ne donna à notre littérature aucune forme nouvelle, mais elle contribua à en renouveler l'esprit, et le mouvement romantique lui doit beaucoup. Toutefois, une biographie doit être lue pour ses tableaux plutôt que pour ses appréciations. Miss Duffy fait preuve d'un remarquable talent dans la narration, et nous conte avec beaucoup d'*esprit* les aventures surprenantes de la brillante femme que Heine appelait un « ouragan en jupon ».

*

* *

La réimpression faite par M. Harcourt de la *Vie de Mrs. Godolphin*, par John Evelyn, est une addition bienvenue à la liste des charmants livres de bibliothèque.

Le grand-père de M. Harcourt, l'archevêque d'York, qui était lui-même l'arrière-petit-fils de John Evelyn, eut en héritage le manuscrit de son ancêtre si distingué, et en 1847, il en

confia la publication à Samuel Wilberforce, alors évêque d'Oxford.

Comme le livre était épuisé depuis longtemps, cette nouvelle édition éveillera certainement un intérêt nouveau pour la vie de la noble et vertueuse dame que John Evelyn admira tant. Marguerite Godolphin était une des demoiselles d'honneur de la reine à la cour de Charles II, et se distingua par la délicate pureté de son caractère, comme par ses hautes facultés intellectuelles.

Quelques-uns des extraits qu'Evelyn donne de son journal paraissent la montrer comme un esprit austère, rigide, presque ascétique, mais il était inévitable qu'une nature aussi raffinée que la sienne se fût détournée avec horreur d'idéals d'existence tels que les offraient des hommes comme Buckingham et Rochester, comme Etheridge, Killigrew et Sedley, comme le roi lui-même, auquel elle pouvait à peine se décider à parler.

Il semble qu'après son mariage elle ait été plus heureuse et plus animée, et sa mort prématurée fait d'elle une figure sympathique et intéressante dans l'histoire de son temps. Evelyn ne peut lui trouver aucun défaut, et en écrivant sa vie, il a fait d'elle le plus admirable de tous les panégyriques.

Parmi les filles d'honneur que mentionne John Evelyn se trouve Frances Jennings, sœur aînée de la grande-duchesse de Marlborough. Miss Jennings, qui fut une des plus belles femmes de son temps, épousa d'abord Sir Georges Hamilton, frère de l'auteur des *Mémoires de Grammont*, et ensuite Richard Talbot, que Jacques II créa duc de Tyrconnel. L'heureuse issue de la descente de Guillaume en Irlande, où son mari était alors lord-lieutenant, la réduisit à la pauvreté et à l'obscurité, et elle fut probablement la première pairesse qui se fit modiste pour vivre. Elle avait une boutique de couturière dans le Strand, et comme elle désirait garder son incognito, elle portait un loup blanc et

une voilette blanche ; aussi était-elle connue sous le nom de la « veuve en blanc ».

*
* *

Le souvenir de la duchesse me revint à l'esprit en lisant l'admirable article de Miss Emilia Faithful dans le *Galignani*, au sujet des « dames qui tiennent magasin ».

« L'innovation la plus audacieuse qui soit en Angleterre, dit Miss Faithful, est la lady tenant un magasin. En ce moment, fort peu de gens ont le courage de braver le préjugé social qui est courant. Nous établissons de si fines distinctions entre le marchand en gros et le marchand en détail, que nos filateurs de coton, nos fabricants de calicot et nos négociants, paraissent croire qu'ils appartiennent à autant de sphères différentes, du haut desquelles ils regardent la lady qui a assez de tête, de capital et de courage pour ouvrir une boutique. Mais le vieux monde se meurt plus vite qu'il ne le faisait jadis, et il est probable qu'avant la fin du dix-neuvième siècle, on aura autant de considération pour la femme noble, alors même qu'elle sera entrée dans la carrière du commerce, surtout maintenant que nous commençons à nous habituer à voir les rejetons de nos plus nobles familles à la Bourse ou chez les marchands de thé. Il y a actuellement un pair du royaume qui fait de grandes affaires dans les charbons ; un autre est propriétaire d'un cab. »

Miss Faithful donne ensuite de fort intéressants détails sur la laiterie ouverte par l'honorable Mrs. Maberley, sur la maison de modes de madame Isabel, et sur l'œuvre étonnante qu'a accomplie Miss Charlotte Robinson, qui a été récemment nommée tapissier de la reine.

« Il y a environ trois ans, nous apprend Miss Faithful, Miss Robinson se rendit à Manchester, et ouvrit une boutique dans

King-Street. Sans tenir compte du fantôme qui effraie tant de femmes, – la perte de la situation sociale, – elle mit son nom au-dessus de sa porte, et sans faire le moindre esclandre, elle commença à faire tranquillement concurrence au sexe fort. Le résultat a été des plus satisfaisants. Cette année-ci, Miss Robinson a exposé à Saltaire et à Manchester. L'année prochaine, elle compte exposer à Glasgow, et, si c'est possible, à Bruxelles. Tout d'abord elle eut quelque difficulté à faire comprendre aux gens qu'elle travaillait vraiment comme commerçante et non dans un but charitable. Elle sent que jusqu'au jour où se sera créée une saine opinion publique, les femmes poseront en « dames dans le besoin » et n'adopteront point une attitude digne dans quelque profession qu'elles adoptent.

Les gentlemen qui gagnent leur vie ne sont point traités comme étant « dans le besoin » et nous devons écarter cette idée, quand il s'agit de ladies qui s'engagent dans une carrière tout aussi honorable.

Miss Faithful termine son article si remarquable par cette conclusion : « Si nos femmes d'affaires ont une haute culture, tant mieux pour elles, pour leur œuvre, et pour le public. Bon nombre des professions qu'ont jusqu'à ce jour embrassées les dames, sont encombrées, et quand la crainte de perdre sa position sociale aura une fois disparu, on reconnaîtra que la vie commerciale offre une variété d'emplois plus ou moins lucratifs aux dames qui ont de la naissance et du capital, si elles trouvent plus conforme à leurs goûts et à leurs besoins de placer leur argent et d'utiliser leur activité dans une affaire qui rapporte un beau revenu, que de rester chez elles, en se contentant de vivre chichement. »

Je suis, pour ma part, entièrement d'accord avec Miss Faithful, bien que je sente qu'il y a quelque chose à dire en faveur de l'opinion émise par Lady Shrewsbury dans le numéro actuel du *Monde de la femme* et bien plus encore en faveur du

plan d'émigration de Mrs. Joyce. M. Walter Besant, si l'on en juge d'après son dernier roman, partage la manière de voir de Lady Shrewsbury.

*
* *

J'espère que quelques-uns de mes lecteurs goûteront la petite poésie de Miss Béatrice Crane : *Rougeur de roses*, pour laquelle son père, M. Walter Crane, a fait un dessin si charmant et si gracieux. Mrs. Simon, de Birkdale-Park, Southport, m'informe qu'elle a offert un prix dans son école, ce dernier trimestre, pour le meilleur sonnet sur une œuvre d'art quelle qu'elle soit. Les poésies ont été envoyées au professeur Dowden qui a décerné le prix à la jeune personne qui a écrit le sonnet que voici sur le tableau de l'*Espérance* par M. Watts.

L'ESPÉRANCE.

Elle est ainsi, le corps languissamment courbé, sa petite tête inclinée, se penchant bien bas pour saisir les accents incertains et voilés qui la font frissonner de cette douce et vague souffrance, que donnent la confiance craintive et les larmes impatientes de couler. Elle sent autour d'elle l'immensité de l'espace. L'effroi, la crainte l'environnent. Et elle voudrait bien bannir le sombre doute, elle voit persister la peur tremblante qui toujours s'avance, se rapproche d'un pas furtif.

Mais l'espace embrumé ne se fermera pas sans cesse devant ses yeux pleins d'une douce patience. La lumière qui y brille sans vaciller ne tardera pas à soulever leurs lourdes paupières, et alors la tendre et belle figure se relèvera par une soudaine et joyeuse surprise, et elle trouvera la magnifique récompense qui vient au-devant de l'Espérance.

Pour moi, je suis porté à préférer ce sonnet sur la *Psyché* de M. Walter ; le sixième vers est défectueux, mais malgré cette faute de technique, il y a là une grande force suggestive.

PSYCHÉ.

Insondable, infini mystère, dernière œuvre du Créateur, âme immortelle, vaste, – essence sortie du moule d'un passé plein de vicissitudes, tu es le rejeton de l'Éternité ; le souffle de son souffle, engendrée par sa vitalité, formée sur son image, partie de chant de la Nature dont la dernière corde ne résonne jamais dans l'harmonie. Psyché, sur tes contours s'étend l'ombre de la douleur née d'une intense aspiration, et la pluie des larmes d'un monde s'étend comme une mer de souffrance pluvieuse, muette en tes yeux. Mais la désolation n'est point éternelle, car de l'océan montent sans relâche les nuages.

*
* *

Je dois remercier M. William Rossetti pour l'autorisation qu'il veut bien me donner de reproduire le dessin de Dante Gabriel Rossetti qui représente l'auteur de *Goblin-Market ;* des remercîments sont dus aussi à M. Lafayette, de Dublin pour l'emploi de sa photographie représentant Son Altesse royale la princesse de Galles dans son costume académique de doctoresse en musique, qui nous a servi de frontispice le mois dernier, ainsi qu'à MM. Hill et Saunders, d'Oxford, et à M. Lord et à M. Blanchard, de Cambridge, pour des faveurs du même genre à l'occasion de l'article sur les *Pièces de théâtre grecques dans les Universités*.

III

La princesse Émilie Ruete d'Oman et Zanzibar, dont les efforts pour ouvrir l'accès de l'Orient aux femmes docteurs sont bien connus, vient de publier un intéressant récit de sa vie sous le titre de *Mémoires d'une Princesse arabe*[23].

La princesse est la fille du célèbre Sejid Said, imam de Mesket et sultan de Zanzibar, et son long séjour en Allemagne lui a fourni l'occasion de comparer entre elles la civilisation de l'Orient et celle de l'Occident. Elle écrit d'un style très simple, dépourvu d'affectation, et bien qu'elle ait beaucoup à se plaindre de son frère, le sultan actuel (qui paraît ne lui avoir jamais pardonné sa conversion au christianisme et son mariage avec un sujet allemand), elle a trop de tact, d'esprit et de bonne humeur pour ennuyer les lecteurs de l'insipide détail de querelles de famille et de discordes domestiques.

Son livre jette une vive lumière sur la question de la situation des femmes en Orient ; il montre que la plupart des choses qu'on a écrites à ce sujet sont inexactes.

Un des passages les plus curieux est celui où la princesse parle de sa mère.

« Ma mère était Circassienne de naissance, et dès sa première jeunesse elle avait été arrachée à son foyer domestique. Son père avait été fermier, et elle avait toujours vécu tranquille avec son petit frère et sa sœur. La guerre éclata soudain, le pays fut parcouru par des bandes de pillards. À leur approche la fa-

---

[23] Les *Mémoires d'une Princesse arabe* ont été traduits en français par L. Lindsay. *(Note du traducteur.)*

mille se réfugia dans un souterrain, comme disait ma mère, voulant sans doute parler d'une cave, chose inconnue à Zanzibar. Néanmoins leur asile fut envahi par une horde sans merci ; les parents furent massacrés, et les enfants emportés par trois cavaliers Arnautes.

« Elle devint la propriété de mon père, alors qu'elle n'était encore qu'une enfant, probablement à peine âgée de sept ou huit ans, car elle perça sa première dent chez nous. Elle fut aussitôt adoptée comme compagne de jeux par deux de mes sœurs, qui avaient le même âge qu'elle, et fut élevée et éduquée avec elles. Ce fut en cette société qu'elle apprit à lire. Cela l'éleva de beaucoup au-dessus de ses égales, qui en général entraient dans la famille à l'âge de seize ou dix-huit ans, ou même plus tard, alors qu'elles avaient perdu tout le goût qu'elles avaient dû avoir pour s'instruire. Elle pouvait tout au plus passer pour jolie, mais elle était grande et bien faite, avec des yeux noirs et des cheveux qui descendaient jusqu'à ses genoux. Elle avait le caractère très doux ; son plus grand plaisir consistait à rendre service aux gens, à veiller et soigner celles qui tombaient malades dans la maison, et je me rappelle bien l'avoir vu aller avec ses livres d'une malade à l'autre, pour leur lire des prières.

« Elle était en grande faveur auprès de mon père, qui ne lui refusait jamais rien, bien qu'elle intercédât surtout pour d'autres, et quand elle allait le voir, il se levait toujours pour faire la moitié du chemin à sa rencontre, distinction qu'il n'accordait que rarement. Elle était aussi bonne et aussi pieuse que modeste. Elle agissait franchement, ouvertement en toutes circonstances. Elle eut une autre fille que moi, mais qui mourut toute jeune. Ses facultés intellectuelles n'étaient pas grandes, mais elle était très habile dans les travaux à l'aiguille. Elle avait toujours été pour moi une mère tendre et affectueuse, mais cela ne l'empêchait pas de me punir sévèrement quand elle le jugeait nécessaire.

« Elle avait de nombreuses amies au Bel-il-Mtoni, ce qui se voit rarement dans un harem arabe. Elle avait en Dieu la confiance la plus ferme et la plus solide. Je me rappelle que quand j'avais cinq ans, un incendie éclata dans les écuries tout près de nous, pendant la nuit, alors que mon père était dans sa résidence de la ville. Une fausse alarme se répandit, dans toute la maison, que nous étions ainsi en danger imminent ; alors l'excellente femme se hâta de me prendre dans un bras, aussi que son gros Kuran (ainsi que nous prononcions ce mot) dans l'autre, et courut en plein air. Elle n'attacha aucune importance à toutes les autres choses qu'elle possédait, dans cette heure de péril. »

Voici le portrait de Schesade, seconde femme du Sultan :

« C'était une princesse puissante, d'une ravissante beauté et d'une extravagance sans bornes. Sa petite suite était composée de cent cinquante cavaliers, tous Persans, qui logeaient au rez-de-chaussée ; avec eux elle chassait et se promenait à cheval en plein jour, ce qui est assez opposé aux idées arabes. Les femmes persanes sont soumises à une éducation tout à fait spartiate. Au point de vue des exercices du corps, elles jouissent d'une grande liberté, que n'ont point les femmes arabes, mais d'autre part elles sont plus rudes dans leur esprit et dans leurs actes.

« On dit que Schesade dépassa les bornes par son genre de vie extravagant. Ses costumes, toujours faits à la mode persane, étaient littéralement couverts de broderies de perles. Les servantes en ramassaient presque tous les matins dans sa chambre, un grand nombre, qui étaient tombées de ses vêtements ; mais la princesse ne voulait jamais reprendre ces bijoux précieux. Elle ne se bornait pas à puiser étourdiment dans le trésor de mon père ; elle violait encore la plupart de nos lois les plus sacrées. D'ailleurs elle n'avait épousé mon père qu'à cause de la haute situation et de la richesse qu'il possédait, et elle en avait

aimé un autre pendant tout ce temps ; naturellement un tel état de choses ne pouvait finir que par un divorce. Heureusement Schesade n'avait pas d'enfants. Le bruit court encore chez nous que quelque temps après cet événement, quand mon père porta la guerre en Perse, et qu'il eut la bonne fortune de prendre la forteresse de Bender Abbas, sur le golfe Persique, l'on vit la belle Schesade à la tête de ses troupes à elle, et visant elle-même les membres de notre propre famille. »

Une autre des femmes remarquables que mentionne la princesse était sa belle-mère, Azze-bint-Zef, qui paraît avoir dominé entièrement le Sultan, et avoir tranché les questions de politique intérieure et étrangère, pendant que sa grand'tante, la princesse Asche, était régente de l'Empire pendant la minorité du Sultan ; et elle fut l'héroïne du siège de Mesket.

Voici en quels termes la princesse parle d'elle :

« Habillée en homme, elle inspectait elle-même ses avant-postes pendant la nuit, elle surveillait et encourageait les soldats, et plusieurs fois elle ne dut son salut qu'à la vitesse de son cheval dans des attaques inopinées. Une nuit, elle sortit accablée de soucis. Elle venait d'apprendre que l'ennemi était sur le point de tenter une attaque contre la ville, cette même nuit, à la faveur de la corruption, et qu'il était décidé à tout massacrer. Elle sortait pour s'assurer par elle-même de la fidélité des troupes. Elle avança avec précaution vers une sentinelle, en lui disant qu'elle voulait parler à l'Akid (officier de service), et elle fit tout ce qu'elle put pour le détourner de son devoir, en lui offrant de grandes sommes de la part des assiégeants. Mais l'indignation de cet honnête homme la tranquillisa entièrement sur la fidélité de ses troupes. Cette épreuve faillit lui coûter la vie. Les soldats étaient sur le point de massacrer séance tenante ce prétendu espion, et elle eut besoin de toute sa présence d'esprit pour se tirer d'affaire.

« Cependant la situation devenait très critique à Mesket. La famine éclata enfin ; la population était affolée, car on ne pouvait compter sur aucun secours du dehors. Il fut donc décidé qu'on tenterait une dernière sortie, pour mourir du moins avec gloire, il restait tout juste assez de poudre pour résister à une nouvelle attaque, mais on n'avait plus de plomb pour les canons et les fusils. Dans cette occasion, la régente ordonna de les charger avec des clous de fer et des petits cailloux. Les canons furent bourrés de tout ce qu'on put trouver de ferraille et de bronze. Elle ouvrit son propre trésor pour faire fondre ses pièces d'argent et en faire des balles. On fit un effort suprême, et la sortie réussit au delà de toute espérance. L'ennemi fut complètement surpris, et s'enfuit de tous côtés, en laissant la moitié de son effectif en morts et en blessés sur le champ de bataille. Mesket fut sauvée, et la courageuse femme, délivrée de sa déchirante inquiétude, s'agenouilla sur le théâtre du combat, et remercia Dieu par une fervente prière.

« Depuis cette époque son gouvernement fut paisible, et elle régna avec tant de sagesse qu'elle put transmettre à son neveu, mon père, un empire resté puissant au point qu'il fut en état de l'agrandir par la conquête de Zanzibar. Ce fut donc à ma grand'tante que nous devons, et dans une large mesure, l'acquisition de ce second empire.

« Elle aussi était une femme d'Orient. »

Partout dans son livre, la princesse proteste contre l'idée que les femmes d'Orient sont dégradées ou opprimées, et dans le passage suivant elle fait remarquer combien il est difficile aux étrangers de se procurer des renseignements sur ce sujet :

« L'éducation des enfants est confiée entièrement à la mère, qu'elle soit l'épouse légitime ou une esclave achetée, et cela fait le meilleur de son bonheur. Certaines mères mondaines d'Europe se déchargent de cette tâche soit sur la bonne soit sur

l'institutrice, et se contentent parfaitement de jeter un coup d'œil sur les enfants, ou de recevoir leur visite une fois par jour. En France, l'enfant est envoyé en nourrice à la campagne, et abandonné aux soins d'étrangers. Une mère arabe, au contraire, ne perd jamais de vue ses enfants. Elle veille sur eux, et les soigne avec la plus grande affection, ne les quitte jamais tant qu'ils peuvent avoir besoin de ses soins maternels, dont elle est récompensée par l'affection filiale la plus tendre.

« Si les étrangers avaient de plus fréquentes occasions d'observer la bonne humeur, et même l'animation exubérante des femmes d'Orient, ils ne tarderaient pas à se convaincre de la fausseté de toutes ces histoires qui ont cours au sujet de l'existence dégradée, opprimée, sans objet, de la femme d'Orient. Il est impossible de jeter un regard attentif sur les choses de la maison pendant une visite de quelques instants, et les propos guindés qu'on échange alors méritent à peine le nom de conversation : on se borne alors à l'échange de quelques remarques banales, et on est en droit de douter que celles-là même aient été interprétées correctement.

« Malgré son penchant naturel à l'hospitalité, l'Arabe a la plus grande répugnance qu'on puisse concevoir contre tout ce qui ressemble à de l'espionnage, dans son intérieur, de la part des hommes d'un autre pays et d'une autre religion. Aussi, toutes les fois qu'une dame européenne venait nous voir, l'immense circonférence de sa crinoline, qui était alors à la mode, et qui occupait toute la largeur de l'escalier, était la première chose qui nous frappait de stupéfaction et de mutisme. Après quoi, la conversation, très pauvre, se réduisait généralement, de part et d'autre, aux mystères des différences de costume. La dame se retire, n'en sachant pas plus qu'à son arrivée, après avoir été aspergée d'essence de roses, et enrichie de quelques présents d'adieu. Elle est entrée dans un harem, c'est vrai. Ces dames orientales que l'on plaint tant, elle les a vues, mais seulement à travers leurs voiles ; elle a vu de ses propres yeux nos costumes,

nos parures, l’agilité avec laquelle nous nous asseyons sur le sol. Et c’était tout. Elle ne saurait se vanter d’avoir vu plus de choses qu’aucune autre dame étrangère qui aurait fait une visite avant elle. On lui fait monter et descendre des escaliers, et pendant tout ce temps on la surveille. Il est rare qu’elle voie autre chose que le salon de réception. Il est plus rare encore qu’elle devine ou voie quelle est la dame voilée avec laquelle elle a causé. Bref elle n’a aucun moyen, quel qu’il soit, d’apprendre la moindre chose sur la vie domestique ou la situation des femmes d’Orient. »

Tous ceux qui s’intéressent à la position sociale des femmes d’Orient, ne manqueront pas de lire ces mémoires agréablement écrits. La princesse elle-même est une femme d’une haute culture, et le récit de sa vie est aussi instructif que de l’histoire, aussi attrayant que de la fiction.

*
* *

Le livre de Mrs. Oliphant qui est intitulé *Ceux qui ont fait Venise* est un admirable pendant littéraire du charmant volume du même auteur sur Florence, bien qu’il y ait une grande différence entre la belle cité toscane et la ville marine de l’Adriatique.

Ainsi que le fait remarquer Mrs. Oliphant, Florence est une ville pleine des souvenirs des grandes figures du passé. Le voyageur ne peut en arpenter les rues sans marcher sur les traces mêmes de Dante, sans poser le pied sur un sol rendu mémorable par des vestiges qui ne s’effaceront jamais. La grandeur du milieu, palais, églises, menaçants châteaux du moyen âge qui se dressent au milieu même de la cité, tout cela est rejeté à l’arrière-plan par la grandeur, l’individualité, l’énergie vivante, la vigueur des hommes qui en furent les créateurs, et qui en même temps les inspirèrent de leur âme.

Mais quand nous nous tournons vers Venise, l'effet est bien différent. Nous songeons, non point aux créateurs de cette merveilleuse cité, mais plutôt à ce qu'ils firent. L'image idéalisée de Venise elle-même se présente partout à nous. La mère n'est point rejetée dans l'ombre par la gloire trop lumineuse d'aucun de ses enfants. La cité se retrouve dans ses souvenirs. C'est la république, l'idéal adoré d'un État où chaque homme semble avoir été résolu à laisser sa gloire personnelle se perdre dans la gloire commune. Nous savons que Dante s'arrêta dans l'enceinte des murs rouges de l'Arsenal, qu'il vit construire et réparer les galères, et la flamme de la paix monter jusqu'au ciel ; que Pétrarque vint visiter la grande Dominatrice de la mer, et chercher « dans cette cité, vraie patrie de l'espèce humaine », un refuge contre les persécutions, la guerre et la peste qui sévissaient au dehors d'elle ; que Byron, avec son facile enthousiasme, et son ardente éloquence, établit quelque temps son séjour dans un des imposants palais voués à la déchéance ; mais à ces exceptions près, nul grand poète ne s'est jamais associé à la vie de Venise.

Elle a eu des architectes, des sculpteurs et des peintres, mais aucun chanteur ne lui appartient en propre. Les arts, par l'entremise desquels elle parla à l'univers, étaient ceux qui s'adressent aux yeux, les arts d'imitation.

Mrs. Oliphant, dans son style brillant, pittoresque, nous raconte agréablement, utilement, l'histoire de Venise. Ce qu'elle dit des deux Bellini est surtout charmant, et les chapitres sur le Titien et le Tintoret sont admirablement écrits.

Elle conclut son histoire intéressante et instructive par le passage suivant, qui mérite bien d'être cité, quoique les « modernismes exotiques » m'inquiètent un peu, je l'avoue.

« Les critiques récents ont eu beaucoup à dire sur la détérioration qui résulte pour Venise de sa nouvelle activité, des modernismes exotiques qui ont été introduits, sous forme de bateaux à vapeur et autres agents industriels nouveaux, dans ses canaux et ses lagunes. Mais en adoptant tous les éléments nouveaux qui concourent à développer ses ressources, Venise ne fait que prouver qu'elle représente fidèlement l'énergique république d'autrefois. Quoique puissent dire les préjugés ou une affection irritée, nous ne saurions douter que les Michiel, les Dandolo, les Foscari, les grands chefs qui formèrent Venise, auraient adopté les bateaux à vapeur si ceux-ci avaient existé à leur époque, et s'ils avaient mieux répondu à leurs projets que leurs barques et leurs peati, et cela sans hésiter, sans s'inquiéter de ce que pourraient dire les critiques. Le merveilleux élan qui, de nos jours, a fait de l'Italie une grande puissance, a eu raison de donner à la force et à la vie la préférence sur ces antiques traditions de beauté qui ont fait d'elle non seulement la contrée-femme de l'Europe, mais encore une sorte d'odalisque trafiquant de ses charmes, au lieu d'en faire la mère, la nourrice d'une noble et libre nation. Que dans sa réaction contre cet état de choses quelque peu dégradant, elle se soit montrée ici ou là sans égard pour les protestations de l'antiquité, c'est ce que nous ne prétendons pas nier : la source nouvelle de vie est en elle trop pure et trop grande pour la préserver complètement de ce danger évident. Mais il est étrange que tous ceux qui aiment l'Italie, et à qui sa surprenante résurrection cause une joie sincère, ne veuillent pas reconnaître combien cette faute est vénielle. »

*

* *

Le dernier roman de Miss Mabel Robinson, intitulé le *Plan de campagne*, est une étude très puissante de la vie politique moderne. Tous les politiciens y sont tenus de faire à la nature humaine une concession qui consiste à être amoureux, et le charme de leurs divers romans fait qu'on pardonne très volon-

tiers à l'auteur sa théorie sur la rente. Miss Robinson dissèque, décrit, discute avec une grande pénétration scientifique, et une observation minutieuse. Son style, bien qu'elle manque un peu de grâce, a au moins le mérite de la simplicité et de la force. Richard Talbot et Éléonore Felherston sont admirablement conçus, admirablement dessinés, et tout le récit de l'assassinat de Lord Roeglass est fort dramatique.

*
* *

Un An dans l'Éden, par Harriet Waters Preston, est un récit qui peint la vie dans la Nouvelle-Angleterre et qui est plein des subtilités laborieuses de l'école du roman américain. L'Éden dont il s'agit est le petit village de Pierpont, et l'Ève de ce paradis provincial, une belle fille qui se nomme Monza Middleton, créature attrayante, intrépide, qui cause la ruine et le malheur de tous ceux qui l'aiment. Miss Preston écrit admirablement la prose, et les personnages secondaires de son livre sont étonnamment vivants et vrais.

*
* *

L'Annuaire de la femme anglaise contient une quantité vraiment extraordinaire de renseignements utiles sur tout ce qui se rapporte à l'activité de la femme.

Dans le recensement opéré en 1831 (six ans avant l'avènement de la Reine), on n'indique aucune occupation comme appartenant spécialement aux femmes, excepté celles du service domestique, mais dans le dénombrement de 1881 le nombre des professions exercées par les femmes dépasse trois cent trente. Les professions les plus suivies paraissent être celles de domestiques, de maîtresses d'école, de couturières ; les chiffres les plus faibles se rapportent aux professions de banquier,

jardinier, aux personnes qui se livrent aux études scientifiques. En outre, l'*Annuaire* mentionne celles de courtier de bourse, de marchand d'immeubles, parmi les professions que les femmes commencent à exercer.

L'exposé historique de l'œuvre littéraire accomplie par les femmes anglaises pendant ce siècle, tel qu'il se trouve dans l'*Annuaire*, présente des lacunes curieuses, et la liste des magazines féminins est incomplète ; mais pour tout le reste, c'est une publication qui paraît utile et bien faite.

*
* *

Wordsworth, dans une de ses intéressantes lettres à Lady Beaumont, dit : « Une vérité bien terrible, c'est qu'il n'y a pas, qu'il ne peut pas y avoir de vrai sentiment de la poésie chez dix sur vingt des personnes qui vivent dans la pleine lumière du monde, – chez ceux qui sont, ou qui cherchent à devenir des personnages considérables dans la Société. » Il ajoute que la mission de la poésie est « de consoler les affligés, d'ajouter la lumière du soleil à celle du jour en rendant plus heureux ceux qui le sont déjà, d'enseigner aux nobles et jeunes créatures de tous les siècles à voir, à penser, à sentir et à acquérir une vertu plus agissante et plus durable. »

Mais je suis assez porté à croire que le siècle où nous vivons est un siècle où nous éprouvons la vraie jouissance de la poésie, bien que nous ne puissions pas plus longtemps nous trouver d'accord avec Wordsworth sur la mission qui convient au poète. » Il est intéressant de remarquer que cette jouissance se fait sentir par la création encore plus que par la critique.

Pour se faire une idée exacte de la popularité des grands poètes, il faut jeter les yeux sur les poètes de second ordre, et

voir sur qui ils se guident, quel maître ils choisissent, quelle est la musique dont ils se font les échos.

Il semble qu'actuellement se produise une réaction en faveur de Lord Tennyson, si nous en jugeons par *Rachel et autres poésies* qui est en son genre un petit volume assez remarquable. La pièce, d'où il prend son titre, abonde en vers énergiques, et en bonnes images, et malgré ses réminiscences de Tennyson, il y a quelque chose d'attrayant dans des vers comme ceux-ci :

Chaque jour, au bord de l'orient, brille la douce aurore ; jour après jour les perles des gouttes de rosée tremblent sur la pelouse de là-haut.

Chaque jour, l'étoile du matin pâlit devant le rayon que je montre et la première et faible raie de lumière s'élargit et prend l'éclat du jour complet.

Chaque jour le bourgeon de rose appelle à lui de la terre et du ciel, sa provision de parfum, une beauté plus épanouie, une forme plus belle, une teinte plus vive.

Chaque jour, un rouge plus riche enveloppe dans son splendide manteau toute heure dorée, en lui donnant quelque charme suave qui achève tout le reste.

Et tu ne saurais dire à quel instant le jour monte sur son trône, à quel instant s'efface l'étoile du matin, et s'épanouit entièrement la rose.

Ainsi chaque jour accomplit sa tâche, calme, infatigable, fort, sûr et marche en avant vers son achèvement, et donne de la durée à l'œuvre de Dieu. Quelle différence avec le labeur et la hâte de l'homme ! Quelle différence avec le tumulte, la discorde et toute la douleur de l'imperfection, et toute la lassitude de la vie.

Mais levez les yeux en haut, et prenez courage. Celui qui mène les heures dorées, qui nourrit les oiseaux, qui donne un vêtement aux lis, c'est lui qui a fait ces cœurs d'hommes, les nôtres.

Qui connaît leur besoin, qui l'assouvira de sa manne quotidienne, du pain céleste, de la nourriture des anges pendant tout le voyage par le désert.

*
* *

Le secrétaire du Collège technique international de Bedford a répandu un prospectus très intéressant qui explique la tendance et le but de cette institution. Ce collège paraît destiné principalement aux dames qui ont parcouru le cycle ordinaire des études anglaises, et il sera divisé en deux sections : celle de l'éducation et celle de l'industrie. Dans cette dernière il y aura des cours pour les différents arts décoratifs et techniques ; et pour la sculpture sur bois, la gravure et la photographie, ainsi que pour le soin des malades, la couture, la cuisine, la physiologie, l'élevage de la volaille, et la floriculture.

Ce programme embrasse certainement une étonnante variété de sujets, et je ne doute pas que le collège ne réponde à un besoin réel.

*
* *

La Société pour les travaux de dames a obtenu un tel succès qu'elle s'est installée dans un immeuble neuf de Park Street, Grosvenor Square, où l'on offre en vente de très jolies et utiles choses. Les blouses d'enfants sont tout à fait charmantes, et paraissent d'un prix très modéré. La souscription à cette société

est d'une guinée par an, et on prélève une commission de cinq pour cent sur chaque objet vendu.

*
* *

Mrs. May Morris, dont les travaux à l'aiguille sont bien connus, vient de terminer une paire de rideaux pour une maison de Boston. C'est là un des spécimens les plus parfaits dans la broderie moderne que j'aie vus, et c'est miss Morris elle-même qui en a fait le dessin. Je suis heureux d'apprendre que miss Morris a décidé de donner des leçons de broderie. Elle a une connaissance approfondie de son art. Son sentiment de la beauté est aussi rare que fin, et son talent pour le dessin est tout à fait remarquable.

*
* *

Les leçons pour dames d'après modèle vivant, par Mrs. Jopling, ont eu un tel succès qu'un cours du même genre a été établi à Chelsea par M. Clegg Wilkinson, aux ateliers Carlyle, King's Road. M. Wilkinson, qui est un jeune peintre très brillant, est d'avis que la vie doit être étudiée sur la vie elle-même, et non point d'après la représentation abstraite de la vie que nous trouvons dans les marbres grecs ; c'est là une assertion dont je suis moi-même très convaincu.

*
* *

Le portrait de Mrs. Craik, qui a paru dans le numéro de janvier du *Monde de la Femme*, a été fait d'après une photographie de M. Buchanan Wollaston, de Chislehurst, qui a bien voulu nous en permettre la reproduction.